

Bourgoing, J. François

**Nouveau voyage en Espagne, ou tableau de l'état
actuel de cette monarchie / J. Francois Bourgoing**

Paris : Chez Regnault, 1789

Vol. I

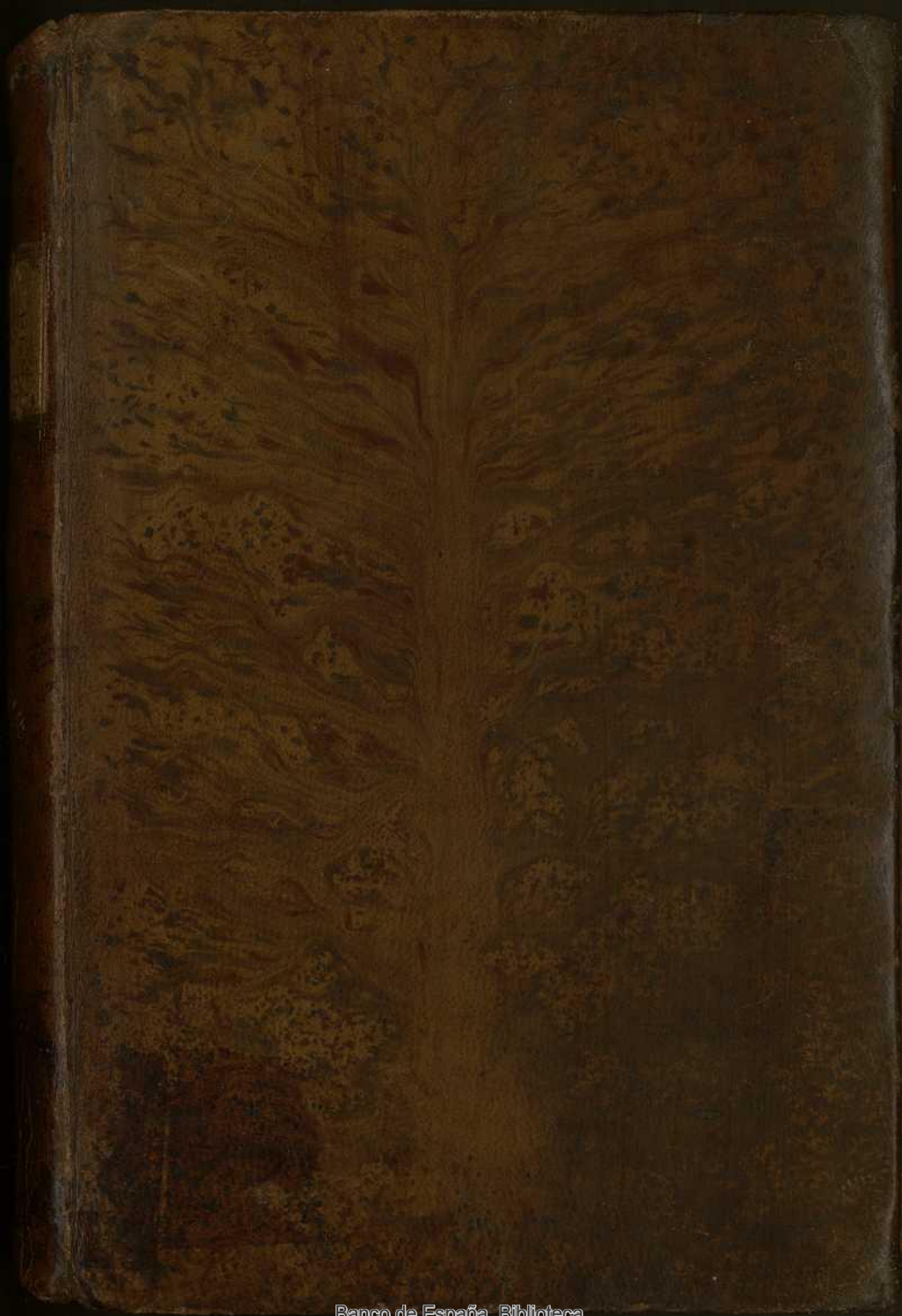
Signatura: FEV-SV-P-00266

La obra reproducida forma parte de la colección de la Biblioteca del Banco de España y ha sido escaneada dentro de su proyecto de digitalización

<http://www.bde.es/bde/es/secciones/servicios/Profesionales/Biblioteca/Biblioteca.html>

Aviso legal

Se permite la utilización total o parcial de esta copia digital para fines sin ánimo de lucro siempre y cuando se cite la fuente





Ex libris
Jesús Rodríguez Salmones



15/187

C.B. 6000000075274

FEV-SV-P-00266

REPUBLICA DE ESPAÑA
SERVICIO DE ESTUDIOS

RG 000304-

DOCUMENTACION
Y BIBLIOTECA

NOUVEAU

V O Y A G E

EN ESPAGNE



AVIS AU LECTEUR

Pour mieux les connaître

TOME PREMIER.

La Carte d'Espagne en face du frontispice.

Passage de la Gironde, page 1.

Château de Sévigne, ou Alcazar, page 52.

Vue de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans, page 65.

Vue de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

Plans de l'église de Saint-Jacques, page 100.

VOYAGE EN ESPAGNE.

TOME TROISIEME.

Vue d'Alcazar du côté du Tage, page 1.

Château de Sévigne avec la Gironde, page 177.

Plan de la baye de Cadix, page 188.

Vue de Gibraltar, page 219.

AVIS AU RELIEUR;

Pour placer les Planches.

TOME PREMIER.

La Carte d'Espagne en face du frontispice.

Passage de la Bidassoa, *page 1.*

Château de Ségovie, ou Alcazar, *page 32.*

Vue de l'Aqueduc de Ségovie, *page 35.*

Façade du Palais de Saint-Ildefonse du côté des jardins, *page 68.*

Vue de l'Escorial, *page 163.*

Plan de Madrid, *page 209.*

Statues de Charles-Quint & de Philippe IV au Buen-Retiro, *page 227.*

TOME SECOND.

Il n'y a pas de Planches.

TOME TROISIEME.

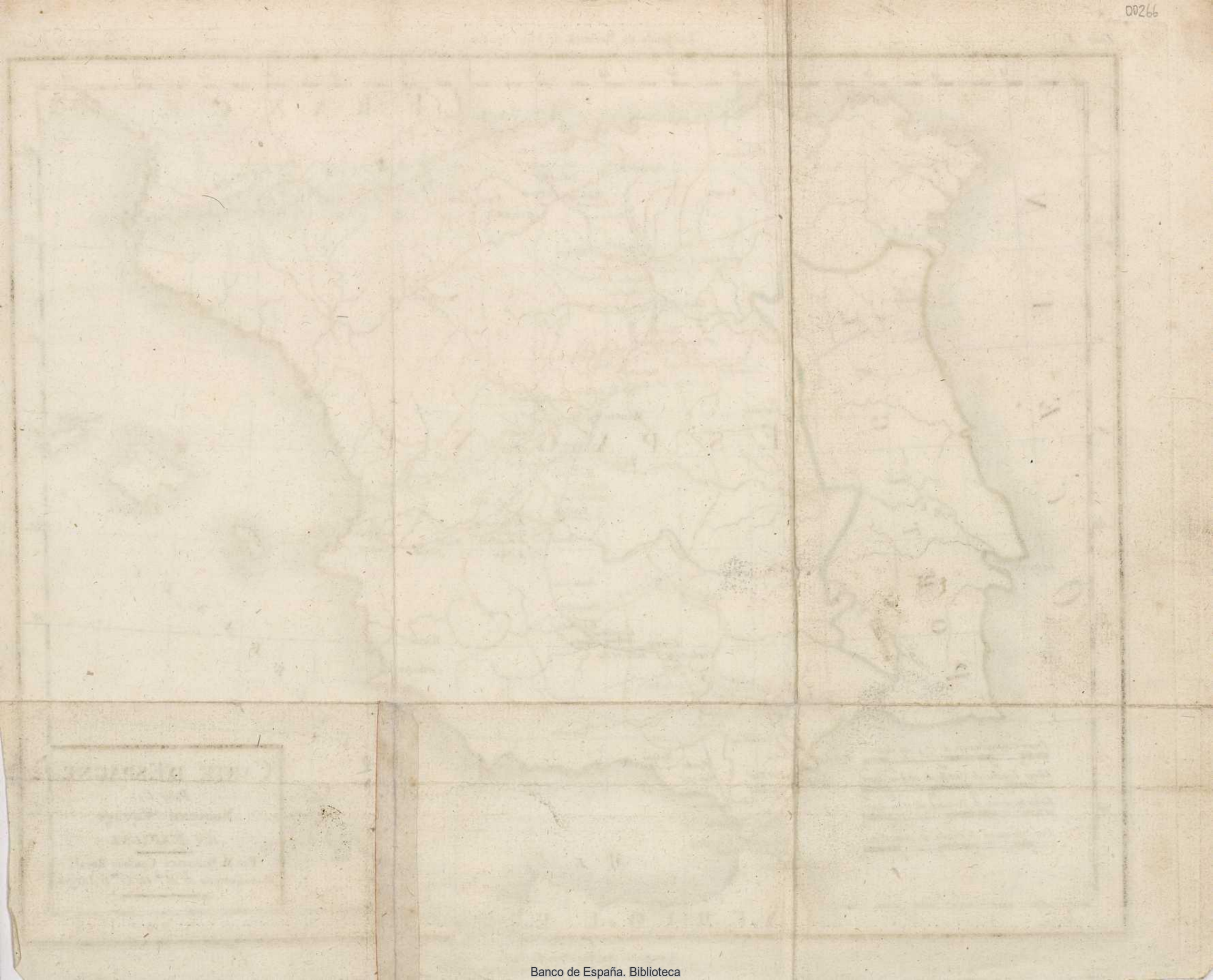
Vue d'Aranjuez du côté du Tage, *page 1.*

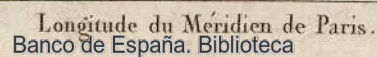
Cathédrale de Séville avec la Giralda, *page 157.*

Plan de la baye de Cadix, *page 162.*

Vue de Gibraltar, *page 219.*









NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE,

O U

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL DE CETTE MONARCHIE;

CONTENANT les détails les plus récents sur la Constitution politique, les Tribunaux, l'Inquisition, les Forces de terre & de mer, le Commerce & les Manufactures, principalement celles de soieries & de draps; sur les nouveaux établissemens, telles que la Banque de Saint-Charles, la Compagnie des Philippines, & les autres institutions qui tendent à régénérer l'Espagne; enfin, sur les Mœurs, la Littérature, les Spectacles, sur le dernier siège de Gibraltar & le voyage de Monseigneur Comte d'Artois; Ouvrage dans lequel on a présenté avec impartialité tout ce qu'on peut dire de plus neuf, de plus avéré & de plus intéressant sur l'Espagne, depuis 1782 jusqu'à présent;

*Avec une Carte enluminée, des Plans & des Figures
en taille-douce.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez REGNAULT, Libraire, rue St.-Jacques,
vis-à-vis celle du Plâtre.



M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

PAR
LE COMTE DE TETAT VOTUM
DE CETTE MONARCHIE.

CONTIENANT
LES
OBSERVATIONS
FAITES
PAR
LE
COMTE
DE
TETAT
VOTUM
DURANT
SON
VOYAGE
EN
ESPAGNE
EN
L'AN
1789.

PARIS
Chez
M. DE
L'ESPEYRAT.

TOME PREMIER.



PARIS
Chez
M. DE
L'ESPEYRAT.

M. DE L'ESPEYRAT.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

S'IL est difficile , pour ne pas dire impossible , à un Historien , même impartial , de rencontrer toujours la vérité , soit dans les détails souvent compliqués , soit dans la cause quelquefois douteuse des faits qu'il raconte & dont il a pu être le témoin , que d'erreurs n'a pas à éviter , que de préjugés n'a pas à combattre l'Ecrivain voyageur , qui , parcourant pour l'ordinaire à la hâte un pays qui lui est étranger , entreprend de rendre un compte fidele des mœurs , des arts , des vertus , des vices , & de mille autres objets physiques & moraux qui distinguent un peuple dont il ignore d'ailleurs , ou ne connoît qu'imparfaitement la langue ?

ij A V A N T - P R O P O S .

Plusieurs descriptions de l'Espagne ont paru depuis quelques années ; il y a sans doute des détails intéressans & beaucoup de vérités dans les Essais de Peyron , dans le Voyage de M. Twiss , & sur-tout dans celui de M. Swinburn. Mais en rendant hommage à leurs talens, l'Editeur de ce nouveau Voyage , qui a fait un assez long séjour en Espagne , osera dire que la pénétration de ces Ecrivains n'a pu suppléer à la brièveté de leur séjour dans cette contrée. Celui qui traça le tableau que l'on offre au public, & qui ne lui étoit pas destiné, ayant sur eux l'avantage d'une permanence de plusieurs années, dans un Royaume qu'on ne peut gueres connoître qu'à la suite de longues relations avec les différentes classes de ses habitans ; qu'après une étude approfondie de leur langue & de leurs mœurs ; qu'après avoir été à

portée de les observer sous divers aspects & dans différentes circonstances, doit, avec des talens qui, pour être jusqu'à présent peu connus, n'en sont pas moins réels, avoir mieux rempli que ses devanciers une tâche aussi difficile.

On juge presque par-tout les Espagnols avec une sévérité révoltante pour qui les connoît & fait les apprécier. Que cette assertion cependant ne fasse pas présumer que cet Ouvrage soit un éloge ou une apologie; l'un & l'autre a des inconvéniens. Le ton de l'éloge est toujours suspect. On fait d'avance qu'il y a beaucoup à rabattre de tout ce qui se présente sous cette livrée; il est souvent le tribut exagéré de la reconnoissance, ou le tribut avilissant de l'intérêt. A la vérité, l'Auteur a été obligé de se tenir en garde contre le premier de ces mobiles; le second ne peut exister,

puisqu'il a rompu toute relation avec ceux dont il parle. Quant à l'apologie, il a senti qu'elle ne persuaderoit pas la malveillance, & qu'elle est inutile pour les Lecteurs raisonnables, qui n'établissent leur jugement que sur des faits authentiques.

Ce n'est donc ni à louer, ni à défendre l'Espagne & les Espagnols que l'on s'est attaché dans cet Ouvrage. Encore une fois, il n'étoit pas d'abord destiné à paroître au grand jour de l'impression. Des motifs qu'il est inutile d'apprendre au Public, ont déterminé l'Auteur à l'accorder aux sollicitations de l'amitié. Ainsi, l'on peut espérer d'y trouver la vérité, autant néanmoins qu'il a été donné à l'Auteur de la découvrir lui-même.



NOUVEAU



1. Isle des Faisans.
2. Douane Espagnole.
3. Douane Française.

PASSAGE DE LA BIDASSOA.

4. Chemin de S. Jean de Luz.
5. Riviere de la Bidassoa.
6. 1^{res} Maisons du Bourg d'Irun.



1. Isle des Fils de S. Jean de Luz.
2. Douane Esq. de la Bidassoa.
3. Douane Friscons du Bourg d'Irun.



NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

DANS le courant de 1782, je conçus le projet de visiter un pays sur lequel j'entendois débiter depuis long-tems des relations contradictoires; un pays qui a joué jadis un si grand rôle en Europe, & qui compte encore pour beaucoup dans la balance de cette partie du monde; un pays si intéressant à connoître & si peu connu. En passant la Bidassoa, je laissai sur sa rive droite mes préjugés de nation & d'individu, mes notions vagues, & , autant qu'il me fut possible, le souvenir même de ce que j'avois lu & entendu sur l'Espagne; & , ma tête, en arrivant à Irun, premier bourg Espagnol, étoit une table rase. Je vais conter

Objet de
mon voya-
ge.

Tome I.

A

naïvement, sans aigreur comme sans enthousiasme, les traits dont elle a conservé l'empreinte. Arrivé à Bayonne, au lieu de continuer à prendre la poste jusqu'à Orogne, qui est à cinq lieues de cette ville, & à deux lieues de la frontière, j'échangeai, comme font presque tous les voyageurs, ma chaise contre un équipage peu élégant, que les Espagnols nomment *Coche de Colleras*, & dont l'apprentissage coûte quelques momens de frayeur. C'est une voiture plus solide que commode, attelée de six mules, qui n'ont d'autre éperon & d'autre frein que la voix de leurs conducteurs. A les voir attachées entr'elles & au timon par de simples cordes, errer, comme à l'aventure sur les routes tortueuses, raboteuses & quelquefois peu frayées de l'Espagne, le voyageur se croit abandonné aux seuls soins de la providence; mais, à l'apparence du moindre danger, un cri du Muletier en chef, qui se nomme *Mayoral*, suffit pour contenir & diriger ces dociles animaux;

leur ardeur se rallentit-elle, le *Zagal*, qui est comme son postillon, s'élance du brancard de la voiture, d'où il est en sentinelle, les presse, les anime de la voix & du fouet, les suit quelque tems à la course, & retourne à son poste jusqu'à une nouvelle crise. Cette vigilance continuelle des deux conducteurs, rassure bientôt le voyageur, qui reste cependant étonné qu'une manière de voyager si hasardeuse, n'entraîne pas de fréquens accidens ; mais ce à quoi il s'accoutume moins facilement, ce sont les auberges de l'Espagne. L'humeur a peut-être un peu exagéré leurs inconvéniens, comme elle exagere tout : mais la vérité est qu'elles sont en général dépourvues de toutes ressources ; qu'on y est mal logé, mal couché, mal servi ; que pour s'y procurer un repas très-médiocre, il faut aller soi-même solliciter les secours du boucher, du boulanger, de l'épicier. On apperçoit cependant, depuis quelques années, un changement à cet égard :

4 NOUVEAU VOYAGE

j'en ai déjà rencontré quelques-unes de très-passables, sur-tout dans les villes principales. Le ministère actuel, dont l'activité bienfaisante embrasse tout, forme en ce moment, pour l'amélioration des auberges, un plan dont on attend l'accomplissement avec impatience. Elle sera plus difficile à opérer en Espagne qu'ailleurs, parce que les abus qu'elle doit faire disparaître, tiennent aux mœurs, aux usages, aux préjugés, & en quelque sorte à la constitution du pays. Ces obstacles n'ont point effrayé le zèle de M. le Comte de Florida Blanca : ils rendront ses succès plus glorieux. La guerre a retardé, de quelques années, l'exécution de son plan : il va y consacrer les loisirs & les économies de la paix.

Ce préambule sur les auberges, suffira au Lecteur. Je ne le fatiguerai pas de déclamations sur ce sujet rebattu.

J'étois déjà familiarisé avec mon périlleux attelage, lorsque j'arrivai à la frontière des deux Royaumes. On fait que de ce

côté elle est marquée par la Bidassoa ;
riviere fameuse dans l'Histoire politique
de Louis XIV , par l'isle qu'elle forme
très - près & à droite de l'endroit où on
la passe : elle se nommoit isle des Faisans.
L'entrevue importante du Cardinal Ma-
zarin & de Don Louis de Haro , lui fit
donner le nom d'isle de la Conférence : ^{Isle de la}
elle n'a pas un quart de lieue de circuit. ^{Conféren-}
ce.
Tout-à-fait inhabitée , & presque entie-
ment stérile , elle n'a dû sa renommée ,
comme tant de personnes médiocres qui
font du bruit dans le monde , qu'à une
heureuse circonstance.

Aussi-tôt qu'on l'a passée , on se trouve ^{Entrée}
en Espagne. Quelque patriote enthousiaste ^{en Espa-}
vous dira que déjà sur l'autre bord , l'hori- ^{gne,}
zon , le sol changent ; qu'un autre air
agite les poumons ; qu'il sent l'influence
d'un climat étranger. Pardonnez-lui son
illusion ; la nature qui se joue de nos
divisions géographiques , lorsqu'elles sont
marquées par de grands fleuves ou même
par des détroits , qui , en dépit du chan-

gement de domination , conserve une similitude frappante entre les deux rives opposées ; la nature oublie le ruisseau de la Bidassoa , comme s'il traversoit la prairie d'un particulier. Les deux bords se ressemblent ; si vous vous en écarterz de quelques lieues dans les deux sens , vous aurez beau être François , vous préférerez le canton qui vous éloigne de Bayonne à celui qui vous en rapproche. De même la différence entre les derniers chemins de France & les premiers de l'Espagne , est tout à l'avantage de ceux-ci. Les chemins de la Biscaye peuvent être cités parmi les plus beaux de l'Europe ; peu de pays offroient plus de difficultés à cet égard. La Biscaye qui touche aux Pyrénées , semble une vaste prolongation de ces montagnes, jusqu'aux bornes de la Castille. Pour y tracer une route , il y avoit des descentes trop rapides à adoucir, des précipices à éviter, des croupes escarpées à tourner avec adresse. Un pareil terrain nécessitoit le

Tableau
de la Bif-
caye.

déploiement de tout l'art de la construction des chemins. Les trois provinces dont la Biscaye est composée (*Guipuscoa* , *Vizcaya* & *Alava*) & qui pour leurs affaires particulieres forment trois petits états distincts , ont réuni leurs soins pour cet objet , comme elles le font dès qu'il s'agit de l'intérêt commun : elles ont été médiocrement traitées par la nature. *Guipuscoa* & *Vizcaya* manquent de grains , & en sont approvisionnées par *Alava* , qui , avec cette seule ressource , n'est guères moins peuplée que les deux autres. La grande cause de cette prospérité commune , c'est que les trois provinces de Biscaye sont l'asyle de l'industrie & de la liberté , & l'on fait quelles merveilles peuvent enfanter ces deux sœurs , qui marchent ordinairement ensemble. En traversant la Biscaye , on observe que tout y est animé par leur présence : rien de plus riant que ses côteaux , rien de plus brillant que la culture de ses vallées. Pen-

dant près de trente lieues qu'on parcourt depuis la Bidassoa jusqu'à Vittoria, on n'est pas un quart-d'heure sans appercevoir quelque village, ou du moins quelque hameau. Les bourgs de Villafranca, de Villareal & de Mondragon, respirent l'aisance. Quelle différence de l'aspect de ce pays à celui du pays qui l'avoisine ! Je suis loin de vouloir jeter un ridicule sur les Castellans, dont j'estime les vertus ; mais ils sont silencieux & tristes : ils portent sur leurs visages austeres & rembrunis, l'image de l'ennui & de la pauvreté. En Biscaye, c'est un autre teint, une autre physionomie, un autre caractere : libres, gais & hospitaliers, ils paroissent sentir leur bonheur & vouloir le faire partager à ceux qui en sont témoins. Je me rappellerai long-tems ce qui nous arriva à Villafranca. Arrivés de bonne heure & par un beau tems, nous errions dans les environs de ce bourg ; nous nous plaissions à observer la variété de sa culture. Plusieurs groupes

de payfans éparpillés dans des vergers, fixerent notre attention : nous éveillâmes la leur. Un instant de curiosité mutuelle nous rapprocha. Mon compagnon de voyage parloit parfaitement Espagnol ; il favoit , comme moi , que cette langue n'a aucun rapport avec celle des Biscayens ; mais nous ne pouvions nous figurer que dans une province depuis si long-tems soumise à l'Espagne, on ignorât absolument le langage du Souverain : il fallut donc recourir au langage primitif. Nous fîmes entendre à ces bonnes gens que nous desirions goûter de leurs fruits. Ils nous en apportèrent à l'envi ; nos mains en étoient pleines ; ils vouloient en charger nos poches. Quelques-uns se détacherent pour aller nous chercher des œufs frais & de la volaille : nous eûmes beaucoup de peine à nous faire pardonner nos refus. Nous regrettions de n'avoir que nos regards & nos gestes pour interprètes. Il fallut se séparer. Nous avions erré à l'aventure. Nous ne pouvions seuls

regagner notre auberge. Nos bienfaiteurs devinerent notre embarras ; c'étoit à qui nous serviroit de guide. Ceux qui ne nous accompagnerent pas, nous suivirent long-tems des yeux. Ils lurent facilement dans les nôtres, que nous étions étonnés de leur hospitalité. Nous leur laissâmes quelques marques de notre reconnoissance ; ils les reçurent de maniere à nous prouver que leur accueil étoit désintéressé. Il nous sembloit que nous quittions les aimables insulaires que M. de Bougainville & Cook nous ont appris à aimer, & nous n'étions pas à vingt lieues de Bayonne.

Ces Biscayens, si différens des Castillans par leur extérieur & par leur langage, ne le sont pas moins par la constitution de leur pays. Leur province est sensée, à plusieurs égards, au-delà des frontieres de l'Espagne. A quelques restrictions près, toutes les marchandises du dehors y entrent, & ne sont visitées qu'à sa limite intérieure. Elle a encore

Privile-
ge de la Bis-
caye.

d'autres privileges qu'elle défend avec chaleur; mais qui, dans ces derniers tems, ont éprouvé plus d'une atteinte, tant la liberté est par-tout un bien précaire: tant les Gouvernemens, même les plus modérés, s'indignent aisément des entraves qu'elle met à leur autorité. Les Biscayens ont du moins conservé, à quelques égards, la forme de cette précieuse liberté. Le Roi a-t-il besoin d'un certain nombre d'hommes pour ses troupes, de matelots pour sa marine? il le fait savoir à la province, qui avise elle-même aux moyens les moins vexatoires de fournir son contingent. Les impôts qu'elle paye ont la forme & le nom d'un *don gratuit* (*donativo*). Le Roi, par l'organe de son Ministre des finances, lui demande-t-il une certaine somme? la demande est discutée par les Etats; &, comme on le pense bien, toujours agréée. Alors ils repartissent à leur gré, entre les villes & les communautés, la somme accordée, d'après un cadastre, qui, comme celui

de nos tailles en France , éprouve de fréquentes modifications. Ce qu'il y a au moins d'avantageux dans cette forme de recouvrement , c'est que l'impôt se payant sur les octrois des villes , les particuliers ne sont jamais exposés ni aux saisies ni aux contraintes : il semble donc , au premier aspect , que la Biscaye se taxe elle-même ; & au défaut de la réalité , ses habitans embrassent encore cette ombre avec transport : ils lui font depuis quelques années un véritable sacrifice. Le commerce libre de l'Amérique Espagnole pourroit s'étendre à leurs ports , s'ils vouloient y admettre les douanes ; mais ils croient voir dans les maltôtiers , les satellites du despotisme , & leur méfiance repousse les bienfaits du Souverain. Ils ne peuvent faire d'expéditions pour l'Amérique , qu'en les préparant dans les ports voisins ; & le peuple d'Espagne le plus industrieux , le plus versé dans la

Son commerce avec l'Amérique.

navigation , le mieux situé pour ce commerce , immole une partie de ces avan-

rages à celui de conserver au moins un reste de liberté. C'est ainsi qu'on a vu, avant la guerre qui a rendu indépendante l'Amérique Angloise, tous les habitans d'une de ses provinces s'engager par ferment à ne pas manger d'agneaux, afin de multiplier la laine qui devoit leur rendre inutiles les fabriques de la Métropole.

A la vérité, les Biscayens avoient depuis le commencement de ce siècle un avantage sur tous les Espagnols, relativement au commerce de l'Amérique. On fait que la Compagnie de Caracas, connue aussi sous le nom de Guipuscoa, avoit ses magasins sur leurs côtes, & faisoit ses expéditions de l'un de ses ports; mais elle a éprouvé récemment des désastres, qui ont déterminé le Gouvernement à la soulager d'un fardeau que les circonstances avoient rendu onéreux. Dispensée des frais d'administration, elle peut cependant encore commercer avec la colonie de Caracas, sans

redouter de long-tems les concurrens auxquels on a permis de lutter avec elle.

La Biscaye , remarquable par ses chemins , par sa culture , par ses privilèges , l'est sur-tout par l'industrie de ses habitans. Elle s'exerce sur le fer , principale production de cette province. On a recours , pour en perfectionner l'exploitation , aux correspondances chez l'étranger , aux leçons , aux voyages. Il y a à Bergara une école patriotique , où la métallurgie est enseignée par les plus habiles maîtres. De jeunes Chymistes ont été envoyés en Suede , en Allemagne , & ont été puiser dans les ateliers , dans les entrailles de la terre , des lumieres qui ont déjà tourné au profit de leur patrie ; car ce mot n'est pas un vain son en Biscaye. Ces habitans isolés par leur situation , par leur langage , par leur privilèges , tout affoiblis qu'ils sont , circonscrits dans des bornes étroites , sont appelés par la nature & la politique à

Son in-
dustrie.

éprouver le patriotisme, & sont fideles à leur vocation. C'est ce sentiment respectable qui a enfanté l'école de Bergara, où la noblesse du pays est élevée aux dépens des états ; c'est lui qui a ouvert tout récemment un nouveau débouché à l'industrie des Biscayens, en creusant le port de Deva.

Il en est plusieurs sur leurs côtes qui méritent de fixer l'attention du voyageur. Bilbao, la capitale de la Biscaye proprement dite, en a un, où le commerce brille dans toute son activité, & met cette province en relation avec la France, la Hollande & l'Angleterre. Je ne vis pas cette ville qui est trop éloignée de la grande route de Bayonne à Madrid ; mais je m'en détournai un peu pour aller voir deux autres ports beaucoup plus voisins. Je la quittai à Arnani, pour traverser par un très-beau chemin la croupe de montagnes qui la sépare de la mer. De leur sommet, on apperçoit à vol d'oiseau la petite ville de St.-Sébastien,

qui ne tient au continent que par une
 Ses ports. langue de terre basse & étroite. Le port,
 si l'on peut appeller ainsi un abri arti-
 ficiel, est très-étroit, formé par des
 jettées pour quinze ou vingt bâtimens, qui
 y sont rangés comme dans des tiroirs ;
 Saint-Sé- le port est protégé par une éminence où
 bastien. l'on voit les ruines d'un vieux château.
 La petitesse du port est sur-tout sensible,
 des différens points d'une rampe en forme
 de spirale qui conduit à ce château. La
 ville est petite, assez joliment bâtie, &
 il y regne une grande activité. De Saint-
 Sébastien, je côtoyai la mer, en fran-
 chissant les montagnes, au sein desquelles
 s'enfonce une baie, qu'on nomme le
 Port du *port du passage*, & qui ressemble plutôt
 passage. à un grand étang au milieu des terres,
 qu'à un golfe de l'Océan. Arrivé à son
 bord intérieur, je me vis assailli par une
 nuée de Biscayennes qui me parloient
 avec chaleur, sans que je pusse compren-
 dre un mot de ce qu'elles me disoient.
 Je fus quelque tems à deviner quel pouvoit
 être

être le but de cet espece de guet-à-pens ; & j'avoue , que sans un peu de honte , j'aurois eu un peu de peur. L'orage se calma cependant ; & par quelque mots presque françois , je compris que ces rivales se disputoient l'avantage de me passer de l'autre côté du port. Je me rassurai , & adjugeai la pomme à la plus jolie. Ce ne fut pas une pomme de discorde : la préférée jouit de son triomphe modestement , & sans exciter l'envie. Malgré la présence de mon aimable bateliere , le trajet me parut être d'une demi-lieue ; j'abordai enfin à la petite ville du passage , bâtie dans l'espace très-resserré , qui est entre le pied des montagnes & le port. Je grimpai au château qui domine son étroite entrée. De ce château , on a la vue d'un côté sur le vaste bassin qui forme le port , & de l'autre sur la pleine mer.

C'est du port du passage , que la Compagnie de Guipuscoa fait ses expéditions pour les côtes de Caracas. Après avoir

admiré la force singulière de ce port, l'un des plus grands, & peut-être le plus sûr qu'il y ait en Europe, je retournai à Saint-Sébastien, & rentrai dans la route de Vittoria.

En sortant des montagnes on apperçoit cette ville, capitale de la province d'Alava, l'une des trois de la Biscaye; elle est au milieu d'une plaine cultivée où les villages abondent: elle est mal bâtie & mal percée; mais on y observe les traces de l'activité & de l'industrie. On y commençoit alors une place, que je trouvai achevée à mon retour. C'est un quarré d'ordre Toscan, dont chaque côté à dix-neuf arcades, & dont une façade est destinée à l'Hôtel-de-ville. Ce monument, malgré quelques défauts, décoreroit une ville plus considérable que Vittoria: il n'est point dû à une main étrangère. C'est M. Olarvide, natif de Vittoria même, qui en a tracé le plan. On aime à voir un citoyen consacrer ses talens à l'embellissement du

pays qui les a vus naître, & qui les a formés. Cela paroît si doux, si naturel ! pourquoi faut-il que ce soit un phénomène ?

Cinq lieues plus loin que Vittoria, on rencontre l'Ebre qui partage le bourg de Miranda en deux parties inégales, dont la principale est sur la rive gauche. L'Ebre est encore un de ces objets aggrandis par la magie de l'histoire, qu'on trouve fort inférieurs à leur réputation. Il est vrai qu'à Miranda il est encore près de son berceau, placé au pied des montagnes du royaume de Léon ; mais ce fleuve qui servit jadis de bornes aux conquêtes de Charlemagne, a été jusqu'à nos jours stérile pour la navigation. Il appartenait au Ministère actuel de réaliser un projet, dont l'exécution doit vivifier la Navarre, l'Arragon & la Catalogne. Dans le courant de 1785, le fameux canal d'Arragon a commencé enfin à confirmer les espérances qu'il avait fait concevoir depuis le regne de Charles-Quint.

Premier
aspect de
l'Ebre.

Canal
d'Arragon.

Des barques parties de Tudela sont venues aborder à Saragosse, où elles ont été reçues avec les témoignages les plus vifs de la joie & de la reconnoissance. Dom Ramon Pignatelli n'a pas cru déroger à la dignité de son état de Prêtre, ni à celle de son illustre naissance, en consacrant ses veilles à la prospérité de son pays. C'est lui qui préside à la confection de cet ouvrage, qui doit assurer un débouché aux productions de l'Arragon, une des provinces d'Espagne les plus favorisées de la nature, & cependant une des moins productives, relativement à son étendue. Deux canaux, qui commencent tous deux en Navarre, & ont une prise d'eau commune, celui de Tauste & le canal Impérial, en serpentant dans l'Arragon, tour-à-tour s'éloignent, se rapprochent de l'Ebre, s'identifient avec lui; portent dans tous les cantons qu'ils traversent, l'activité, la vie, & fécondent leurs rives par des arrosemens combinés. Déjà ils répètent

L'image des milliers d'oliviers & autres arbres qui ombragent enfin le sol de l'Arragon. Déjà ils abreuvent, ils nourrissent de leurs poissons les villes, les bourgs, & les villages condamnés jusqu'à nos jours à l'aridité & à une frugalité peu méritoire. Déjà ils meuvent dans leur cours diverses usines, enfans & instrumens de l'industrie. Les rivières, qui, du nord de la Navarre & de l'Arragon, venoient perdre leurs ondes dans l'Ebre, vont bientôt contribuer à la prospérité des pays qu'elles arrosoient jusqu'à présent sans fruits, dès que l'Ebre se chargera des marchandises qu'elles porteront jusqu'à lui. Cette entreprise a nécessité des travaux qu'on peut encore admirer, après les merveilles du canal de Languedoc; outre les digues, les chaussées, les écluses, les ponts grands & petits, que les deux canaux ont enfantés sur leur passage, on a construit dans la vallée du Riojalon un aqueduc qui a 710 toises de long, &

17 pieds d'épaisseur à sa base, & dans lequel coule cette petite rivière. Mais quittons les rives de l'Ebre, pour entrer dans la Castille. Nous ne sommes pas encore dans ses vastes plaines. Au sortir de Miranda j'apperçois les rochers de *Pancorvo*, groupés d'une manière pittoresque, qui a déjà exercé le crayon de plus d'un voyageur. Le village de *Pancorvo*, qui est à trois lieues de Miranda, est comme enterré dans leur sein. Ils laissent à peine un intervalle étroit pour la grande route, qu'ils ombragent de leur cîme menaçante. Cinq lieues plus loin on traverse la petite ville de *Bribiesca*, fermée par une enceinte de murs que traversent quatre portes symétriquement placées. Le peuple n'y est pas opulent, mais paroît assez actif. En sortant de *Bribiesca* pour aller à *Burgos*, on franchit deux côteaux assez escarpés; & pour être bien à son aise, il faut avoir une confiance aveugle dans la docilité & la sûreté de ses mules, &

Rochers
de Pancor-
vo.

Bribief.
ca.

dans la vigilance de leurs conducteurs. A l'approche de Burgos, le chemin redevient très-passable. Cette ville, capitale de la vieille - Castille, est très-agréablement située ; sa plus grande portion est sur la rive droite de l'Arlançon, qu'on y passe sur trois ponts. Il décrit autour de Burgos un arc de cercle ; & de l'autre côté s'élève une colline sur laquelle on voit encore les vestiges d'un vieux fort. L'Arlançon embellit & fertilise tous les environs ; il vivifie des plantations très-soignées qui servent de promenades ; il arrose de vertes prairies ; il baigne les murs de deux édifices remarquables, situés plus bas que la ville, l'un est le Monastere de *las Huelgas*, couvent de filles, dont l'Abbesse a des privileges fort considérables, & l'*Hôpital del Rey*, remarquable par son extrême propreté & par la salubrité qui y regne ; car les Espagnols pourroient donner des leçons aux nations les plus policées sur ces monu-

Burgos.

mens de charité. Une cruelle prévoyance ne leur a pas encore fait craindre que les malheureux s'y trouvassent assez bien, pour voir sans répugnance cet asyle s'ouvrir à leur misère.

L'intérieur de Burgos n'a d'ailleurs rien de remarquable que sa Cathédrale, l'un des monumens gothiques les plus magnifiques & les mieux conservés. On n'est pas peu étonné de trouver dans une de ses chapelles, un tableau de Michel - Ange Buonarotti ; il représente la Vierge habillant l'Enfant-Jesus , qui est debout sur une table. On y reconnoît facilement l'air de noblesse que Michel-Ange savoit donner à ses figures ; cette vigueur & cette correction de dessins auxquelles il a trop souvent sacrifié la grace. La Cathédrale est à une des extrémités de la Ville , presque vis-à-vis un des trois ponts sur lesquels on passe l'Arlançon. De l'autre côté de ce pont , est un fauxbourg où l'on trouve une image miraculeuse , comme dans

toute l'Espagne, sous le nom de *Santo Christo de Burgos*. Elle est conservée dans une chapelle obscure, enfumée, remplie d'*Ex voto* & de lampes d'argent, dans laquelle on est introduit avec un appareil mystérieux, qui a quelque chose d'imposant, même pour les gens les moins enclins à la superstition. Dès que les curieux sont entrés & à genoux, on allume les cierges de l'Autel où repose le Crucifix vénéré. Il est caché derrière trois rideaux que l'on tire l'un après l'autre, avec une lenteur affectée, qui ajoute encore au respect religieux. Les gens simples croient que la barbe lui pousse. Les dévots lui attribuent beaucoup de miracles. Les yeux non prévenus n'y voient rien d'extraordinaire.

Son Crucifix miraculeux.

On retrouve l'Arlançon au sortir de Burgos, & on ne le perd guère de vue jusqu'à Villadrigo, village très-agréablement situé sur sa rive droite, au fond d'une plaine vaste, assez bien cultivée, & moins dénuée d'arbres que le reste

Canal de
Castille.

de la Castille. On rencontre ensuite le Pisuerga, petite rivière qui coule du nord au midi, & dont les eaux devoient servir à ce canal de Castille, projeté & commencé sous le regne précédent. Il a depuis été comme abandonné, au grand préjudice de la vieille-Castille, qui n'attend que ce débouché pour l'écoulement & la multiplication de ses denrées. Ce canal devoit commencer à Ségovie, côtoyer l'Eresma qui se rend dans le Duero, & remonter vers le nord jusqu'à Reynosa, en exigeant des petites rivières qu'il eût trouvées sur sa route, le tribut de leurs eaux. Il n'y a plus qu'une vingtaine de lieues de Reynosa à Saint-Ander, port de mer où vient aboutir ce que la vieille-Castille envoie à l'étranger. On avoit fait, pour la commodité de cette communication par terre, un beau chemin, qui sera ruiné avant que le canal de Castille soit achevé.

Toujours en côtoyant la Pisuerga, qui nous a conduit à cette digression, &

après avoir franchi deux côteaux escarpés, dont cette rivière baigne le pied, on trouve *Quintana de la Puente*, près d'un pont de dix-huit arches, & *Torquemada*, une des villes les plus sâles & les plus misérables de l'Espagne, où l'on passe en core la Pisuerga sur un pont de vingt-six arches, reconstruit à neuf en grande partie. Sans cette rivière, dont les bords sont assez rians, & dont le cours est marqué de loin en loin par quelques bouquets d'arbres, il y auroit peu de passages plus tristes & plus monotones que ceux qu'on passe en revue depuis Villadrigo jusqu'à Duennas. Avant d'arriver à ce bourg, situé sur une colline, dont la pente est assez roide, & au bord de la Pisuerga, qui reçoit en cet endroit la rivière de Carrion, on remarque à gauche le gros Monastere de St.-Isidro, & tout vis-à-vis un chemin neuf, commencé en 1784 par l'Intendant de Palencia, dont la résidence n'est qu'à deux lieues de Duennas. Il a été

Chemin
de Palencia.

construit aux frais des Communautés circonvoisines , & peut servir de modele dans tous les pays. Il prouve , comme beaucoup d'autres travaux modernes , qu'en Espagne comme ailleurs , avec l'amour du bien & une volonté bien active , on peut tout entreprendre , lorsque le but est indiqué par l'utilité publique , & que pour l'atteindre , on ne recourt pas à des moyens oppressifs.

Après avoir descendu les côteaux de Duennas , on parcourt le pays le plus uni & le plus nud jusqu'à Valladolid , assez grande ville près de la Pisuerga , au bord de l'Esquava , petite riviere sur laquelle sont établis quelques lavoirs pour les laines des environs. Valladolid est peuplée & ne manque pas d'activité , sur-tout à l'époque de la foire qui s'y tient vers la fin de Septembre ; mais il y regne une mal-propreté qui frappe & rebute les yeux & l'odorat : sans doute on se fait à la longue à cet inconvénient comme à tous les autres.

Mal-pro-
preté de
Valladolid.

Plusieurs Eglises de Valladolid , celles sur-tout des Dominicains & de *San-Benito* sont belles à la maniere Espagnole , c'est-à-dire gracieuses , remplies d'Autels richement dorés. Elles contiennent d'ailleurs quelques tombeaux de marbre blanc , sculptés avec un soin qu'on ne peut trop admirer. Les ouvrages de sculpture , tant en bois coloré qu'en marbre , tant en groupes détachés qu'en bas-reliefs , remontent à l'époque de la renaissance des Arts en Espagne ; époque qui produisit les Juan de Juni , les Berruguete , les Becerra & autres , dont s'honoreroient des siècles plus éclairés. La Cathédrale de Valladolid fixa aussi mon attention. Elle n'étoit encore (même vers la fin de 1785) qu'une énorme masse de pierres noirâtres , sans aucun ornement. Un ordre dorique des plus sévères regne en pilastres autour de la nef. L'art pourra embellir cette Cathédrale avec le tems , mais n'en fera pas disparaître un défaut

Eglises
de Vallado-
lid.

frappant : c'est qu'en entrant on a en perspective une haute muraille qui forme le derriere du chœur, & dérobe la vue du reste de l'Eglise. Je fus plus choqué encore de ne pas retrouver dans Valladolid, grande ville, résidence d'un Evêque & de son Chapitre, siège d'une Université, d'un des six grands Collèges du Royaume, de l'un des deux Tribunaux suprêmes de l'Espagne, une seule carte de géographie à acheter, un seul exemplaire de Don-Quichotte. En revanche, on y trouve des Couvens à chaque pas. Il y a au sortir de Valladolid, une place d'une grandeur démesurée, qu'on appelle le *Campo-Grande*, & sur laquelle on en compte treize. Valladolid n'est pas cependant tout-à-fait sans industrie, on y fabrique quelques étamines, quelques draps grossiers avec la laine des moutons permanens, qui paissent dans son voisinage. On y travaille l'or & l'argent; il y a une rue en-

Industrie
de cette
Ville.

tière qui est remplie d'Orfevres. Elle est très-vivante, ainsi que les autres qui aboutissent à la grande place.

Huit lieues d'un terrain sabloneux séparent Olmedo de Valladolid. Dans ce trajet on ne trouve d'autre verdure que celle d'une triste forêt de pins, qu'on a d'abord à gauche, & qu'ensuite on traverse. A moitié chemin on rencontre le bourg de Valdestillas; & une lieue plus loin on passe le Duero sur un assez beau pont, auquel on voit à droite quelques maisons bâties sous terre, ainsi que des caves isolées, où se garde le vin qu'on recueille dans ce canton.

Olmedo est situé sur une éminence au milieu d'une plaine sans bornes de tous côtés, si ce n'est vers le nord-est que s'élèvent quelques collines pelées. Cette ville, qui a été forte autrefois, conserve encore une enceinte d'épaisses murailles, qui a près de trois quarts de lieues. Son intérieur annonce une ville ruinée, sans population & sans industrie.

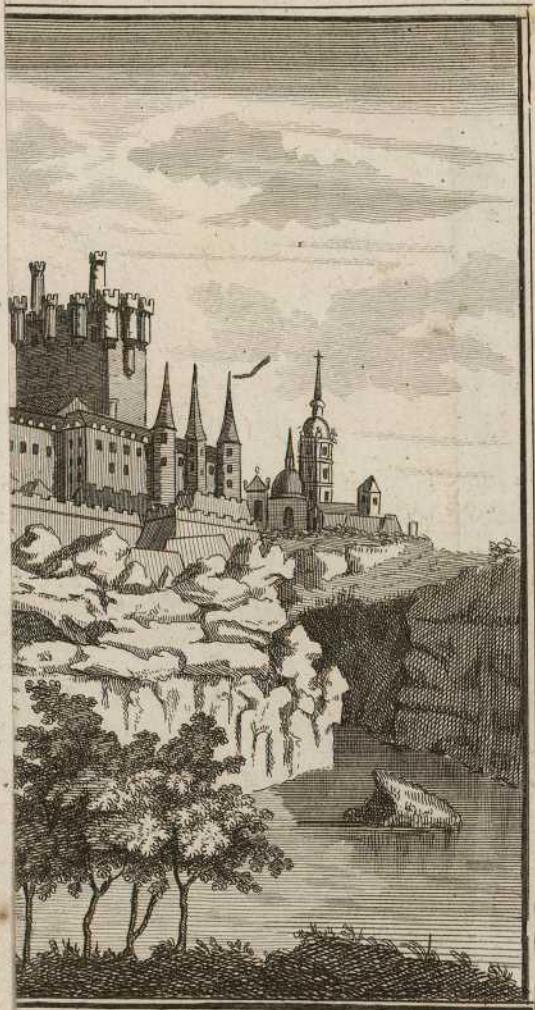
Valdestillas.

Pauvreté d'Olmedo.

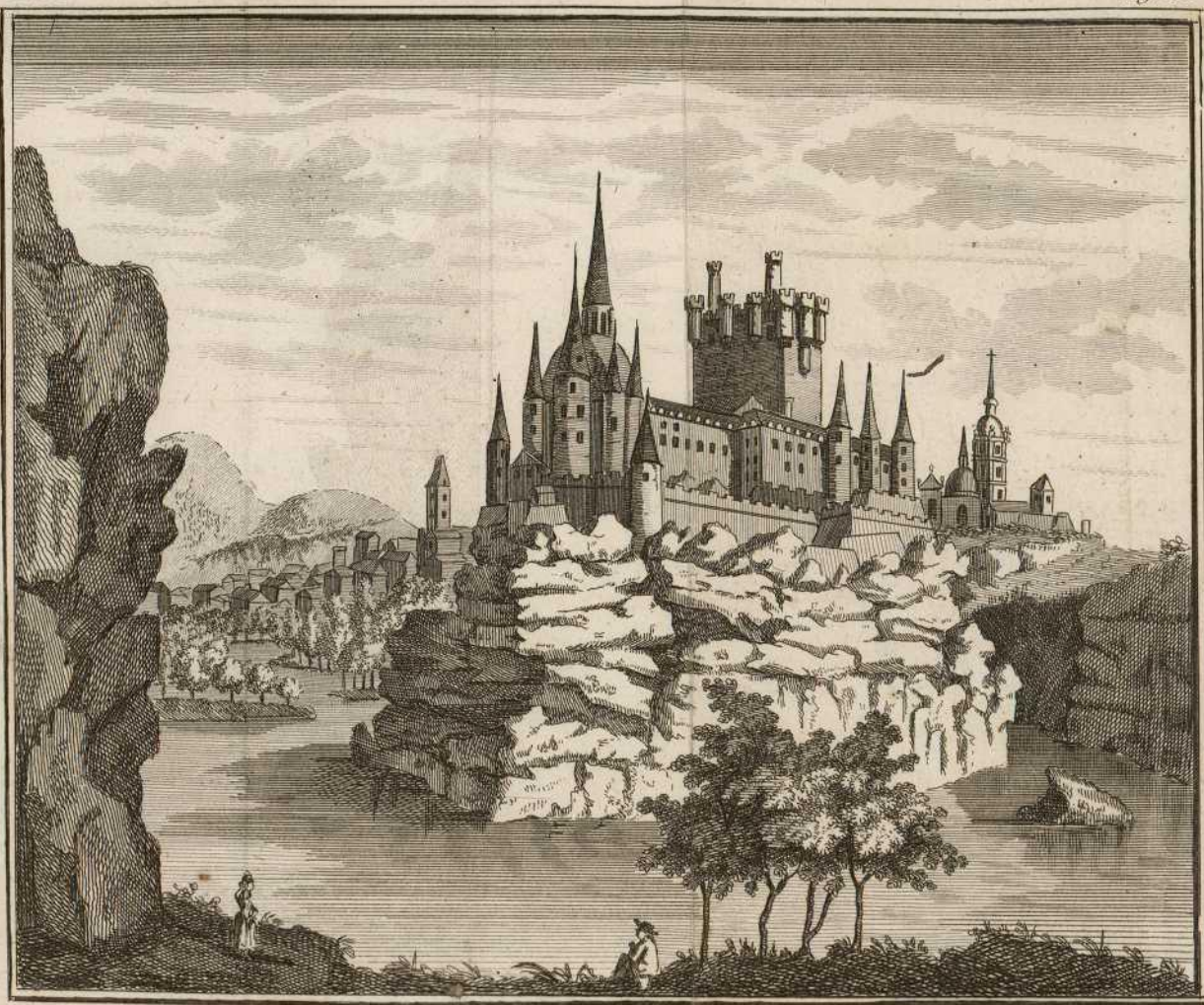
Nous ne citerons qu'une des causes & une des preuves de son état actuel. On y compte encore sept Paroisses & sept Couvens : on y fait un peu de briques ; on y engraisse des cochons & des dindons. On trouve quelques vignes à l'approche d'Olmedo , quelques potagers à l'ombre de ses vieilles murailles. Voilà toute la fortune de ses habitans.

D'Olmedo à Ségovie on compte onze lieues ; c'est la partie la plus nue , la plus pauvre, la plus dépeuplée de toute la Castille. On traverse quelques gros Bourgs , comme *Santa Maria de Nieva* & *Giusti*. On apperçoit de loin les tours du château de Ségovie & le clocher de sa Cathédrale. L'impatience du voyageur est long-tems fatiguée avant qu'il arrive au but : que de circuits, que d'efforts lents & pénibles avant d'avoir gravi presque sur la place de Ségovie ! En s'en approchant , il voit à droite un vieux château , placé au sommet d'un rocher escarpé ; à gauche, il plonge dans
une

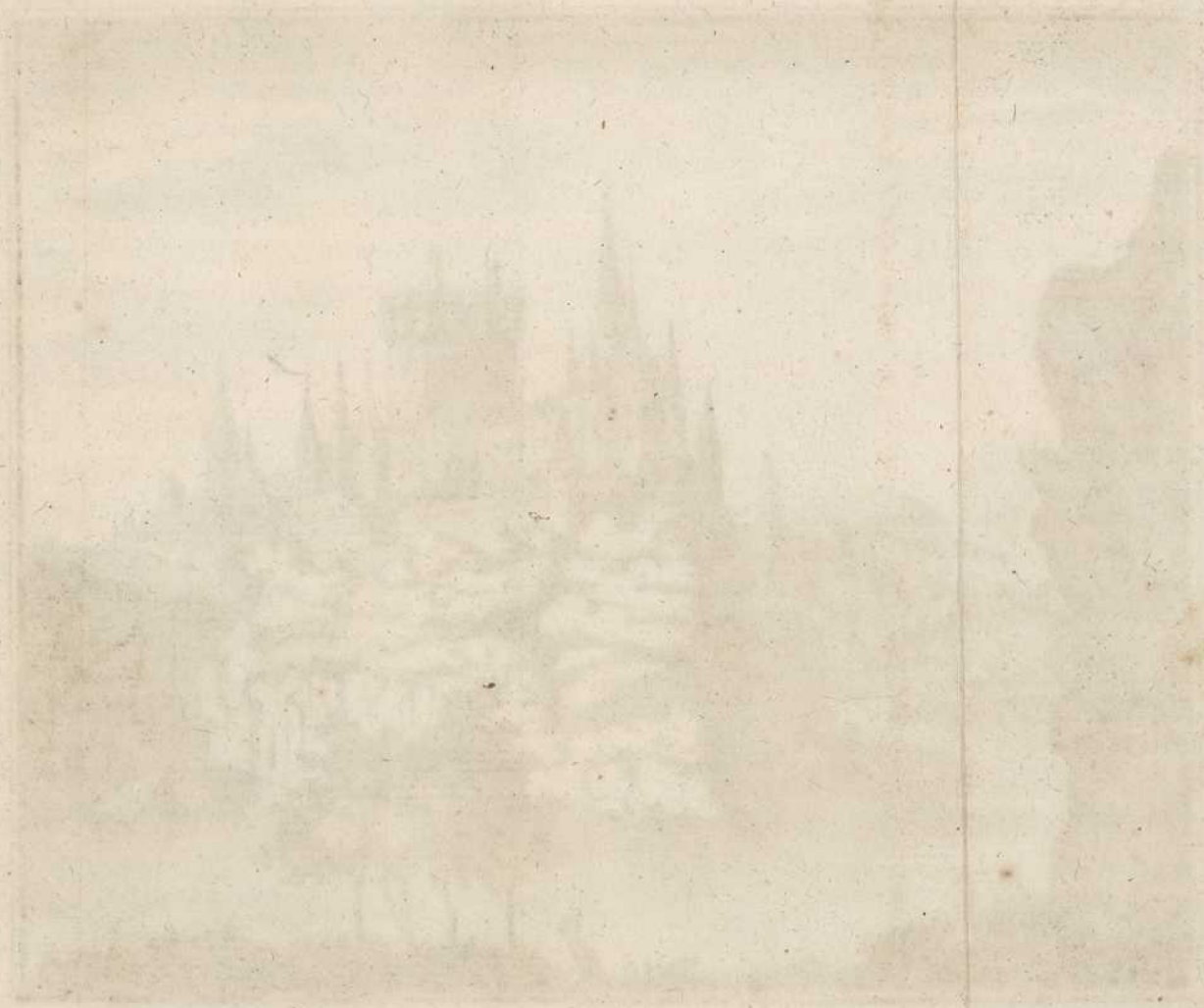
Appro-
ches de Sé-
govie.



OU ALCAZAR.



CHÂTEAU DE SEGOVIE, OU ALCAZAR.



une vallée qu'une petite rivière arrose & garnit de verdure. Son imagination tour-à-tour s'exalte & fourit. En faveur des points-de-vue pittoresques qui l'entourent, il pardonne au pays aride & nud qu'il vient de parcourir, & qu'il va retrouver au sortir de Ségovie.

Mais entrons avec lui dans cette ville, jadis fameuse à plus d'un titre, & qui, même à présent, malgré sa saleté & sa dépopulation, n'est pas indigne de l'attention du voyageur. Ses principaux édifices sont sa Cathédrale, & son château ou Alcazar.

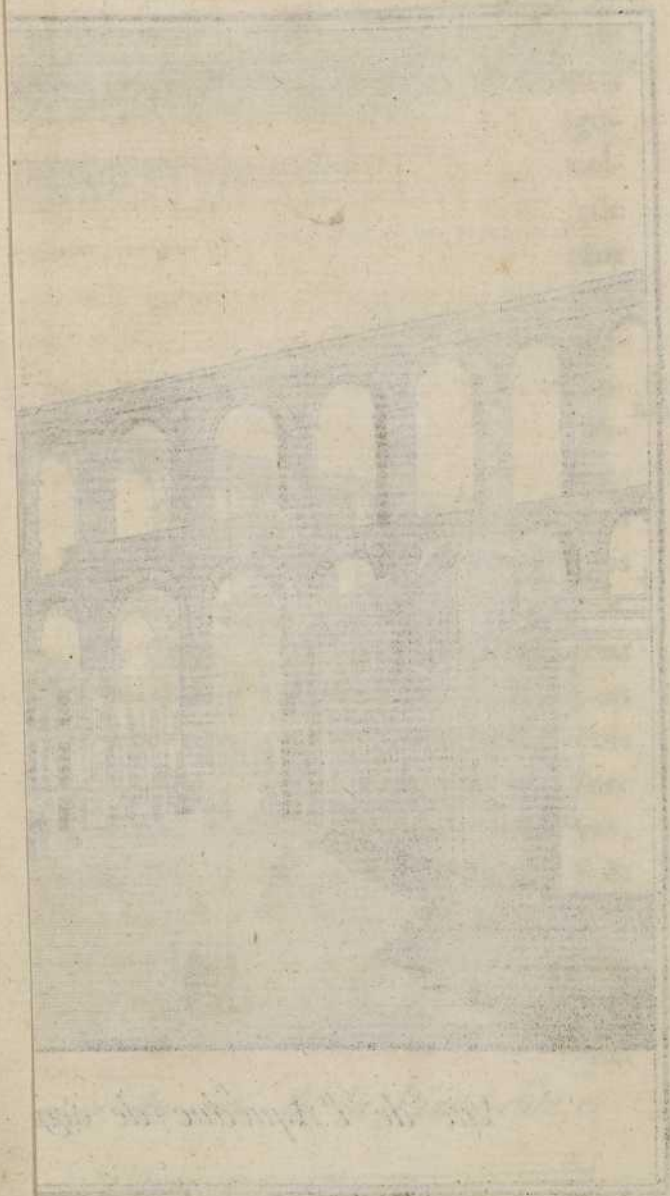
La Cathédrale de Ségovie offre un mélange du goût gothique & de celui des Arabes. Son vaisseau est vaste, assez éclairé & d'une simplicité majestueuse; son maître-Autel a été récemment décoré des plus beaux marbres de Grenade. Un regret que l'on forme en voyant cette Cathédrale, comme presque toutes celles d'Espagne, c'est que le chœur y soit placé au milieu de la Nef.

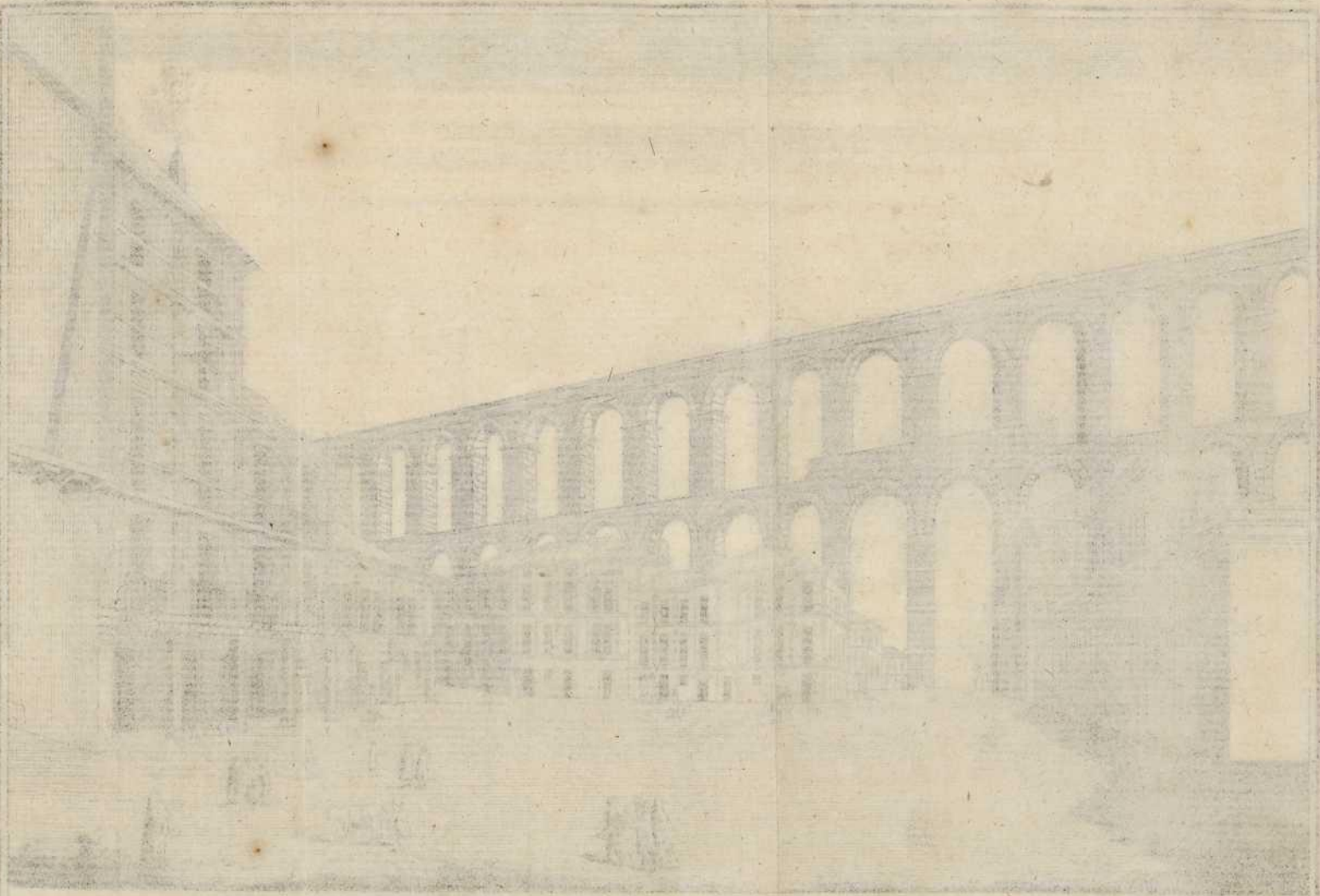
Tome I.

C

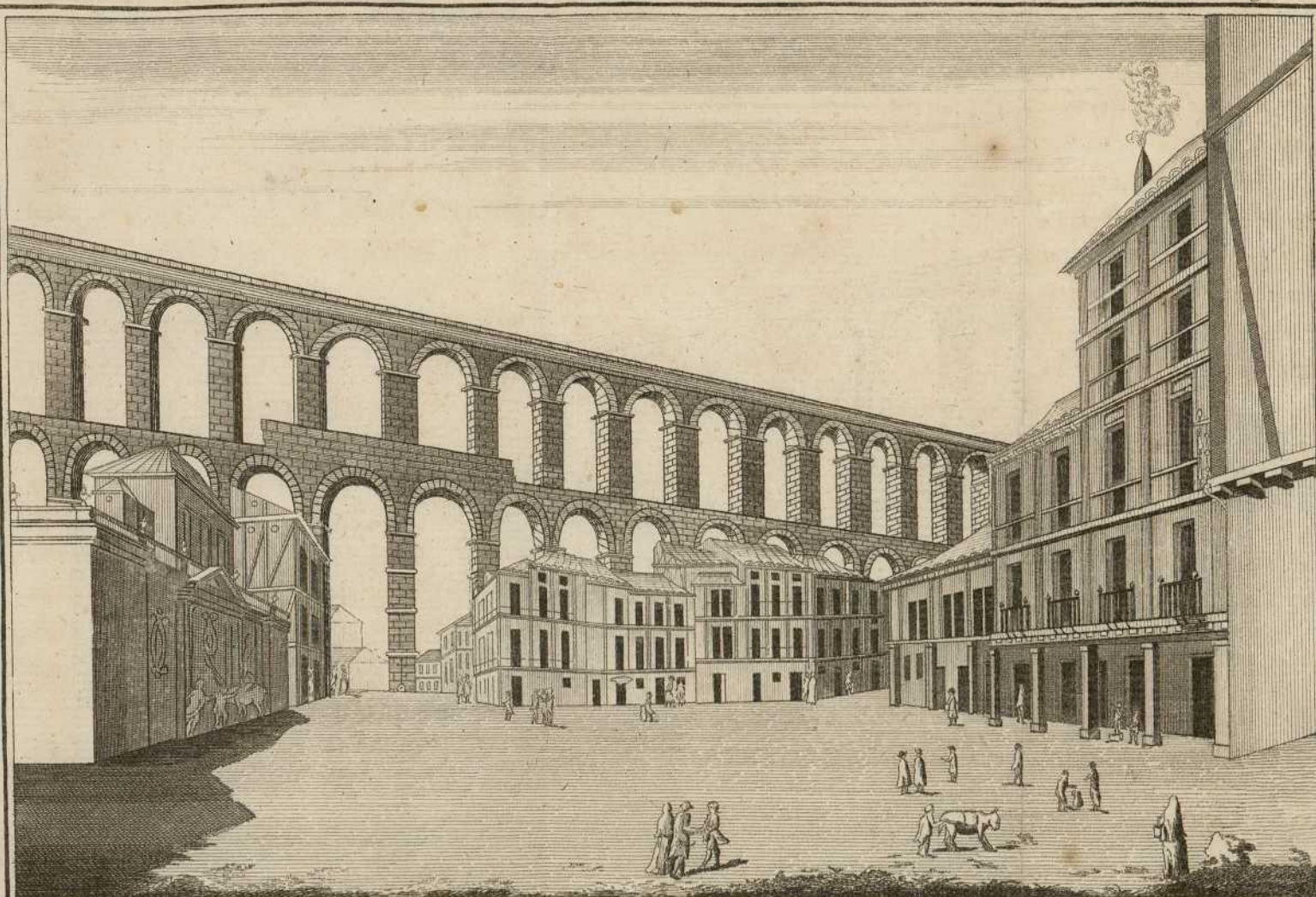
L'Alcazar de Ségovie , jadis habité par les Rois Goths , est un édifice très-bien conservé. Depuis quelques années , on y a établi une Ecole Militaire pour les jeunes Gentilshommes qui se destinent à l'Artillerie. Leur éducation , sous tous les rapports , fait beaucoup d'honneur à la personne qui y préside en chef , M. le Comte de Lacy , Inspecteur Général de ce département.

L'Alcazar a servi long-tems de prison aux corsaires Barbaresques qui tomboient entre les mains des Espagnols. On ne pouvoit s'empêcher d'y voir avec quelque intérêt , ces robustes Musulmans condamnés à une oisiveté qui leur pesoit plus encore que leur captivité , se vouer à des travaux sédentaires , dont leurs mains vigoureuses sembloient s'indigner. Jamais cependant ils n'ont été traités avec rigueur ; & la Cour d'Espagne les a rendus à leur patrie , depuis qu'elle a formé des liaisons avec l'Empereur de Maroc.

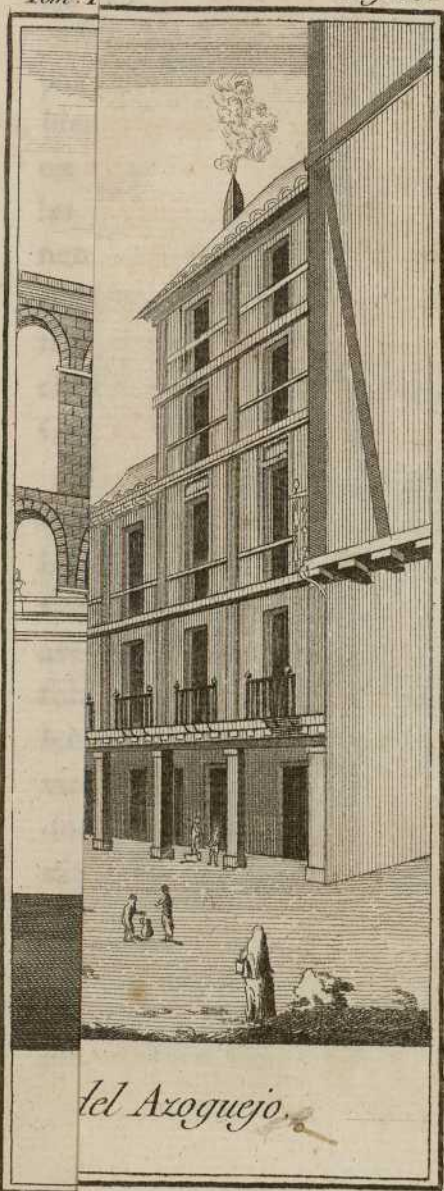




Plan de l'édifice de l'Université de la Place du Collège



Vue de l'Aqueduc de Segovie du cote' de la Place dite del Azoguejo.



del Azoguejo.

Ce que Ségovie contient au reste de plus remarquable, c'est son aqueduc, auquel a donné lieu sa situation singulière. Cette ville est bâtie sur deux collines & sur la vallée qui les sépare; elle s'étend, outre cela, en tous sens sur les terrains adjacents. Cette position rendoit une partie de ses citoyens très-difficile à approvisionner d'eau. On y a suppléé à une époque reculée, que la plupart des savans fixent au regne de Trajan, par un aqueduc, qui est encore à présent un des ouvrages Romains les plus étonnans & les mieux conservés. De niveau à sa naissance avec le ruisseau qu'il reçoit, & soutenu d'abord par un seul étage d'arches qui n'ont pas trois pieds de haut, il court par une pente douce gagner le sommet de la colline, qui est de l'autre côté de la ville, & paroît s'élever à mesure que le terrain qu'il parcourt s'abaisse. Dans sa partie la plus haute, on croit voir un pont jeté par une main hardie sur un abîme.

Son aqueduc,

Il a deux branches qui forment un angle assez obtus, relativement à la ville. C'est à commencer à cet angle, qu'il devient réellement imposant. Ses deux rangs d'arcades s'élèvent majestueusement l'une au-dessus de l'autre ; & l'on est effrayé, en comparant leur peu de base avec leur hauteur. Sa solidité qui a bravé les efforts de plus de seize siècles, paroît inexplicable, lorsqu'on observe de près la simplicité de sa construction. Il n'est composé que de pierres taillées quarrément, & posées les unes sur les autres, sans apparence extérieure de ciment, soit que réellement elles aient été unies sans ce secours, & par le seul art avec lequel elles sont taillées & placées, soit que le tems les ait déchaussées de ce ciment en émoussant leurs angles. On gémit en voyant de chétives maisons accolées aux jambages de ces arcades, cherchant dans ces robustes débris des appuis pour leur foiblesse, & payant ce bienfait par la dégradation d'un monu-

ment que le tems même a respecté ; mais elles s'élèvent à peine au tiers de sa hauteur, & servent du moins à faire ressortir encore plus son imposante masse. Un petit Couvent a osé adosser sa mesquine architecture à l'angle que forment ses deux branches. Mais quel pays ne s'est pas rendu coupable de semblables profanations ? François, qui ferez révoltés de celle-ci, rappelez-vous l'amphitéâtre de Nîmes.

Il est inutile de dire que les maisons à portée desquelles passe l'aqueduc bien-faisant, le mettent à contribution, en payant un certain droit, & qu'il étoit sur-tout d'une grande ressource aux maisons, jadis bien plus nombreuses qu'à présent, où l'on lavoit & où l'on teignoit les laines de Ségovie.

Les laines n'ont toutefois rien perdu de leur mérite. Les meilleures laines d'Espagne sont celles des cantons de Ségovie, de la terre de Buytrago à 7 ou 8 lieues au levant de Ségovie ; de Pedraza au nord ; & en tirant vers le Douro ,

celles d'Avilla & celles de Léon. Les relations que je me suis faites en Espagne pendant les huit ou dix ans que j'y ai séjourné, m'ont mis à même de recueillir bien des notions sur les laines. Je ne vais présenter à mes Lecteurs que les résultats les plus intéressans.

Détails
sur les laines
d'Espagne.

D'abord, c'est une opinion accréditée en général, quoique combattue par plusieurs personnes fort éclairées, que ce qui donne aux laines d'Espagne la finesse & la bonté, ce n'est pas tant la température du climat, la qualité du sol que foulent les moutons, que l'usage où l'on est de les faire voyager. Deux observations bien constatées, suffisent peut-être pour infirmer cette assertion. La première, c'est qu'il y a dans l'Estramadure des troupeaux permanens, dont la laine ne diffère pas sensiblement de la meilleure laine des moutons voyageurs ; la seconde, c'est qu'aux environs de Ségovie même, il y a des petits troupeaux qui

ne s'en écartent jamais, & dont la laine est aussi fine que celles des troupeaux errans. On m'a assuré dans ce canton, que sur vingt mille arrobes de laine fine qu'on y recueille, il y en a près d'un tiers que fournissent les troupeaux permanens. A quoi tient donc l'usage, d'ailleurs si fâcheux à d'autres égards, de faire parcourir l'Espagne à plusieurs millions de bêtes à laine ? (1) Il tient à tout ce qui cause, propage & consolide les abus, à l'intérêt personnel des puissans, qui, en Espagne, a enfanté les privilèges ruineux de la Mesta. C'est une société

(1) Dans le seizième siècle, on comptoit jusqu'à sept millions de moutons voyageurs : sous Philippe III ce nombre étoit tombé à deux millions & demi. Ustariz, qui a écrit au commencement de ce siècle, le portoit à quatre millions. L'opinion générale est qu'à présent il ne passe pas cinq millions. Si on y ajoute les huit millions de moutons permanens, on aura près de treize millions d'animaux conjurés contre la prospérité de l'Espagne, pour l'avantage d'un petit nombre de particuliers ; car même les propriétaires des troupeaux permanens ont des privilèges à-peu-près semblables aux membres de la Mesta.

de grands propriétaires de troupeaux , composée de riches Monasteres, de Grands d'Espagne , d'opulens particuliers , qui trouvent leur compte à faire nourrir leurs moutons aux dépens du public dans toutes les saisons de l'année , & qui ont fait sanctionner par des Ordonnances peu réfléchies , un usage introduit d'abord par la nécessité. Dans les tems reculés , les montagnes de Soria & de Ségovie , vouées par leur escarpement , leur climat & leur sol à la stérilité , étoient pendant l'été l'asyle de quelques troupeaux du voisinage. A l'approche de l'hiver , la place n'étoit plus tenable pour ces animaux délicats. Ils allerent chercher dans les plaines circonvoisines , une température plus douce. Leurs maîtres firent convertir bientôt cette convenance en droit , & se réunirent en communauté. Avec le tems elle s'augmenta de tous ceux qui , acquérant des troupeaux , desiroient jouir des mêmes prérogatives. Le théâtre s'étendit à mesure que les acteurs

devinrent plus nombreux ; & , de proche en proche , les excursions périodiques des troupeaux se portèrent jusqu'aux plaines de l'Estramadure , où ils trouvoient un climat tempéré , & d'abondans pâturages. Lorsque l'abus commença à paroître intolérable , il avoit jetté de profondes racines , & il intéressoit tout ce qu'il y avoit de puissant dans le Royaume. Il en est résulté , depuis plus d'un siècle , une lutte continuelle entre les Associés de la Mesta d'un côté , & les amateurs du bien public de l'autre. Qu'un voyageur traverse l'Espagne au mois d'Octobre , époque à laquelle les moutons *tras humantes* (1) refluent vers les plaines d'Estramadure & d'Andalousie , ou au mois de Mai , qu'ils remontent vers les montagnes de la vieille-Castille ; qu'il apprenne que ces animaux ont le droit de paître le long de leur route dans toutes les communes ; que les Ordonnances fixent une largeur

(1) C'est le nom Espagnol des moutons voyageurs.

de 90 vares (1) au chemin par où ils passent ; que les pâturages qui les attendent en Estramadure leur sont affermés à un prix très-modique , dont les propriétaires sollicitent depuis long-tems le haussement sans fruit ; le voyageur , sur-tout s'il est François , & s'il se pique de philosophie , criera à l'aveuglement , à l'ignorance , à la barbarie , & il oubliera que dans son pays , un voyageur Espagnol auroit lieu de s'étonner davantage de la multiplicité de nos Coutumes , de l'effrayante complication de notre administration des Finances , de l'inégalité choquante qui subsiste entre deux de nos provinces voisines , dont l'une , par exemple , paye un prix énorme la livre de sel , tandis que l'autre l'a presque pour rien. Celui-ci prononcera du haut de sa chaise-de poste : comme cette nation vaine & légère est encore

(1) La vare d'Espagne est à l'aune de France comme cinq est à sept ; ainsi quatre-vingt-dix vares font près de quarante toises.

peu avancée en administration ! Comment n'a-t-elle pas par-tout mêmes poids, mêmes mesures, mêmes Loix ? Comment n'établit-elle pas un impôt unique ? Cela feroit si facile ! Un Ministre n'auroit qu'à bien le vouloir. De son côté le François dira : comment ne pas diminuer cette quantité dévorante de bêtes à laine ? ou du moins la circoncrire dans des bornes beaucoup plus resserrées ? O mon cher concitoyen , n'épuisez pas votre imagination à chercher un moyen d'arracher nos alliés à ce fleau. Les gens éclairés de leur nation (car il y en a , & beaucoup , quoique vous en disiez) s'en sont occupés avant vous. Lisez ce qu'ont écrit là-dessus , de nos jours , MM. le Comte de Campomanes , Don Antonio Ponz , & plus anciennement Arriquibar , Lernela , Ustariz , & même ce Philosophe enjoué Cervantes , qui , sous l'enveloppe de la plaisanterie , a donné de si sages leçons aux hommes & à ses concitoyens. Mais ce qui vous paroît si facile à dé-

raciner, tient à une foule de circonstances qui vous sont inconnues. Sans répéter ce que nous avons dit du crédit des gens puissans qui, dans tous les pays, a été le plus grand obstacle qu'on ait opposé aux réformes utiles, observez que de nos jours même, ce qui fait encore préférer la nourriture des bêtes à laine à l'agriculture, c'est que depuis cent ans la laine a doublé de valeur, tandis que les grains, dont la culture est si pénible, si précaire, ont peu augmenté de prix. Dix mille têtes peuvent donner, année commune, deux mille arrobes ou cinq cens quintaux de laine. En évaluant l'arrobe de laine à cent réaux ou vingt-cinq livres, ces dix mille têtes, produiront cinquante mille livres, dont il faudra déduire à la vérité leur nourriture, les frais de leur voyage, le loyer de leur pâturage d'hiver, le salaire des bergers, & autres menues dépenses; ce qui laisse toutefois un *produit net* suffisant pour rendre ce genre de propriété très-précieux.

Quant à l'usage de faire voyager les moutons , observez qu'outre qu'il est consacré par les Loix , par la possession , & qu'il tient par conséquent à la propriété, il est encore excusé, nécessité même par les circonstances. Ou il faut diminuer le nombre des bêtes à laine , ou il faut qu'il en voyage une partie. Celles qui paissent pendant la belle saison sur les montagnes de Ségovie, de Soria, de Cuenca & de Buytrago , y mourroient de faim pendant l'hiver. Et où peuvent-elles mieux trouver un asyle qu'en Estramadure , province mal peuplée, très-peu riche , & dont les pâturages sont la seule ressource ?

Comment déterminer les propriétaires des troupeaux à renoncer volontairement à un bien dont la régie n'est ni très-compiquée, ni très-coûteuse, dont la récolte est à-peu-près certaine , & dont le produit a un débouché presque inépuisable, dans l'avidité avec laquelle les laines d'Espagne sont recherchées

T. I.

* C

par les nations fabriquantés ? Il faut convenir toutefois qu'ils n'en tirent pas tout le parti qu'ils pourroient en tirer. Les François, les Hollandois, les Anglois viennent prendre les laines Ségoviennes & Léonines à Bilbao & à Saint-Ander. Ils ne leur laissent pas même la commission de la vente. Ils les achètent dans la main même du berger, & font le lavage à leur compte. Sur un million d'arobes (1) que l'Espagne récolte de laines fines, il en sort plus de cinq cens mille lavées & une bien moindre quantité en Suin. On calcule que les droits sur cette extraction, que jusqu'à présent on n'a pas cru devoir limiter, produisent au Roi d'Espagne près de cinq millions : nouvelle raison pour ne pas attaquer brusquement l'abus dont les patriotes se

(1) Un arrobe est vingt-cinq livres, pesant. Le prix moyen des meilleures laines est de vingt-trois à vingt-quatre livres, l'arrobe en Suin, qui paye cinq livres dix sols de droits d'extraction. L'arrobe lavé paye le double.

plaignent. On ne tarit pas impunément une pareille source, sans avoir à la main un moyen bien sûr & bien prompt d'y suppléer. Mais du moins le Gouvernement s'occupe & de rendre l'extraction de ces laines plus fructueuse pour le fisc, & d'en employer une plus grande quantité dans le pays. Déjà, depuis longtemps, toutes les laines communes sont fabriquées en Espagne, pour en habiller les soldats & les gens du peuple, & l'exportation en est prohibée. Quant aux laines fines, elles sont employées en plusieurs endroits, mais nulle part mieux qu'à Guadalaxara, dont je visitai les fabriques en détail vers la fin de 1783. J'y observai, avec surprise, que l'art de la Fabrication y étoit très-avancé à beaucoup d'égards. Je dis, *avec surprise*, parce que j'avois entendu répéter jusqu'à la satiété, que les Espagnols n'entendoient rien à ces opérations; qu'ils ne savoient ni carder, ni filer, ni tistre, ni teindre, ni fouler, ni calandrer; que leurs draps

Fabrique
de Guada-
laxara.

s'avachissoient & ne duroient pas ; qu'ils étoient d'un prix exorbitant , &c. Combien de préjugés du même genre s'évanouiroient devant un examen impartial & réfléchi ! Je ne citerai qu'un trait , pour prouver qu'au moins les reproches faits aux Espagnols sur la qualité de leurs draps , ne sont pas applicables à tous , & qu'ils sont sur la voie de s'en laver entierement. On me montra à Guadalaxara du drap d'écarlate , qui , pour la teinture comme pour la finesse , me parut comparable aux meilleurs draps de Julienne. Or , ceux-ci valent dans la fabrique jusqu'à trente-neuf livres l'aune ; & d'après le tarif affiché dans celle de Guadalaxara , je vis que son plus beau drap d'écarlate n'étoit taxé que de trente-une à trente-deux livres l'aune. La comparaison que je fis des autres articles du tarif , me convainquit qu'il y avoit à-peu-près la même différence entre le prix des draps Espagnols & celui des nôtres , à l'avantage de ceux-là.

là. Ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, que les fabriques qui travaillent pour le compte du Souverain, sont ordinairement administrées avec peu d'économie, & que celle de Guadalaxara l'étoit alors fort mal. Depuis la visite que j'y ai faite, elle a pris une nouvelle forme, qui ajoutera à la bonté de ses opérations, & permettra de diminuer encore le prix de ses productions. Cette fabrique étoit cependant alors une des plus complètes qu'on puisse voir nulle-part : elle réunissoit dans une enceinte peu considérable, toutes les machines & tous les instrumens nécessaires à la fabrication des draps, excepté les cartons minces & polis qu'on met entre les plis d'une piece de drap, en la passant à la presse : on les faisoit encore venir d'Angleterre ; tout le reste se préparoit sur les lieux, jusqu'aux grands ciseaux avec lesquels on tond les draps. Il y avoit quatre-vingt métiers pour ceux de la première qualité, appelés proprement

Tome I.

D

draps de *San-Fernando*, du lieu où on les fabriquoit d'abord, cent de la seconde qualité, & cinq cens six pour les *Serges*, avec lesquelles on espere, avec le tems, se passer de celles d'Angleterre. (1) Tous ces métiers repartis entre deux édifices, occupoient trois mille huit cens vingt-cinq personnes, tous salariés (2) par le Roi, sans compter près de quarante mille répandues dans la campagne de la Manche & des Castilles, qui filent la laine destinée à être manufacturée à *Guadalaxara*. A l'administration économique près, je crois qu'il est difficile de voir nulle part une fabrique mieux organisée. Aussi la ville où elle est située, contraste-t-elle d'une manière frappante avec celles qui l'avoient

(1) On avoit calculé à cette époque, que l'Espagne payoit annuellement aux Anglois deux millions de livres sterlings, pour le seul article de leurs laineries.

(2) S. M. C. fournissoit de son trésor pour l'entretien de cette fabrique, cent cinquante mille livres par mois : somme exorbitante qui pouvoit bien n'être pas couverte par la vente des draps.

finent. Je ne remarquai pas un mendiant, pas un fainéant parmi ces quinze à seize mille habitans qu'elle contient. Tel est l'avantage des manufactures, & sur-tout de celles de draps, qu'elles ont beaucoup d'opérations de détail, dont sont capables les enfans, les vieillards, les infirmes. C'est un supplément que les arts ont donné en faveur de l'humanité foible ou souffrante, à la nature qui sembloit l'avoir condamnée à languir inutile & onéreuse. Avouons tout cependant; les Espagnols en général, de leur propre aveu, sont encore un peu arriérés quant à l'art de teindre & à celui de fouler leurs draps; mais quand on a comme eux les matieres premieres, tant pour la fabrication que pour la teinture, quelques sujets habiles dans ces deux arts suffisent pour porter plusieurs manufactures à leur perfection; or, le Gouvernement actuel ne néglige rien pour s'en procurer. Guadalaxara est aussi le seul endroit de l'Espagne où l'on fabri-

Draps de
Vigogne.

que le fameux drap de Vigogne ; production précieuse que le reste du Globe doit envier à l'Amérique Espagnole. (1) Comme son usage n'est pas encore fort répandu , on n'y travaille pas continuellement. Il est même assez difficile de s'en procurer quelques aunes , sans les avoir commandées quelques mois d'avance. Il s'en fabrique aussi pour le compte du Roi d'Espagne , qui en fait des cadeaux à plusieurs Souverains. En 1782 , il en envoya vingt pieces au Grand-Seigneur , à la suite du Traité qu'il venoit de conclure avec la Porte ; elles furent fort bien accueillies. On a prétendu à cette occasion que l'Espagne ne seroit pas fâchée de donner aux Turcs le goût de ses draps ; les nations fabricantes en ont déjà même conçu quelques alarmes , peut-être un peu gratuites. Le Gouver-

(1) On la tire de la Province de Buenos-Ayres & du Perou ; la premiere est plus longue , mais la seconde plus foyeuse.

nement Espagnol est trop sage pour entreprendre un pareil commerce en concurrence avec ces nations , tant qu'il ne sera pas parvenu à approvisionner entièrement du produit de ses fabriques , les vingt-deux millions d'hommes qui vivent sous sa domination. Or , il fait trop combien elles sont encore loin de cet état de prospérité. Celle de Guadalaxara a dans celle de Brissuega , située quatre lieues plus loin , une espece de fabrique succursale , qui a une centaine de métiers , tous consacrés aux draps de la premiere qualité.

Ségovie , fameuse en tout tems par la bonté de ses laines , ne l'étoit pas moins autrefois par le nombre & la perfection de ses fabriques. Elle est déchue de son ancienne splendeur , d'une maniere affligeante pour tout bon patriote. En 1785 elle avoit tout au plus deux cens cinquante métiers. La plus considérable de ses fabriques , étoit celle d'Or-

Fabrique
de Ségovie.

tiz, fondée en 1779 sous le nom de *Fabrique royale* : le Roi y est intéressé pour une certaine somme. Ortiz occupoit déjà en 1785 trois mille ames, tant à Ségovie que dans les environs, & avoit soixante-trois métiers battans, où il fabriquoit des draps de toutes les qualités, depuis les pieces qui, d'après les Ordonnances, contiennent deux mille fils, jusqu'à ceux qui doivent en avoir quatre mille. La fainéantise des habitans de cette ville mettoit seule des bornes à son activité. Les privileges dont le Ministère a voulu encourager ses premiers essais, n'ont rien d'onéreux pour les autres fabricans. Ils vendent tous en concurrence, à un prix qui n'est pas exorbitant. Les draps les plus chers au mois de Septembre 1785, n'y coûtoient pas plus de quatre-vingt-dix réaux la vare; c'est à-peu-près trente-une livres dix sols l'aune.

On peut, sans s'éloigner beaucoup de

Ségovie, prendre des notions sur tout ce qui a rapport aux moutons, & à leur précieuse dépouille.

C'est dans les montagnes qui avoisinent cette ville, qu'errent pendant la belle saison une partie des troupeaux voyageurs. On les en voit descendre dans le courant d'Octobre, franchir celles qui séparent les deux Castilles ; & à travers la Castille neuve, se disperser dans les plaines de l'Estramadure & de l'Andalousie. Depuis quelques années, ceux des deux Castilles qui sont à portée de la Sierra-Morena, viennent y passer l'hiver qui y est bien plus tempéré : la longueur de leurs journées est proportionnée à la pâture qu'ils rencontrent. Ils voyagent en troupeaux de mille à douze cens, sous la conduite de deux pasteurs, dont l'un se nomme le *Mayoral*, & le second le *Zagal*. Rendus à leurs destinations, ils sont distribués dans les pâturages qui leur sont assignés. Ils se remettent en route dans le courant d'Avril ; & soit ha-

Voyages
des mou-
tons.

bitude, soit qu'un instinct naturel les pousse vers le climat qui leur devient propre à cette époque, l'inquiétude qui les agite pourroit, au défaut, servir de calendrier à leurs conducteurs.

Leur ton
te.

C'est pendant ce voyage de retour, au mois de Mai, que se fait la tonte ; opération principale en Espagne, parce qu'elle s'y fait en grand, dans de vastes édifices disposés pour recevoir des troupeaux entiers de quarante, cinquante & jusqu'à soixante mille moutons (1) : la moisson & les vendanges n'ont rien de plus solennel dans les pays à bled & dans ceux de vignobles. C'est une époque de récréa-

(1) Chaque troupeau appartenant à un seul maître s'appelle une *cavana*, qu'on prononce *cavagna* ; elles prennent le nom de leurs propriétaires. Les *cavanas* les plus nombreuses sont celles de Bejar & de Negretti, qui sont composées chacune de soixante mille têtes. Celle de l'Escorial, une des plus renommées, en a cinquante mille. Le préjugé ou la routine met en vogue la laine de telle *cavana*, de préférence à celle de telle autre. Ainsi, par exemple, on n'emploie à Guadala-xara que la laine des *cavanas* de Negretti, de l'Escorial & du Paular.

tion pour les propriétaires , comme pour les ouvriers qu'ils occupent. Ceux-ci sont divisés en différentes classes, dont chacune a son emploi : il en faut cent vingt-cinq pour chaque millier de moutons. Chaque brebis donne de la laine de quatre especes , plus ou moins fines , suivant la partie d'où on la tire. Il y a dans les environs de Ségovie plusieurs de ces édifices à tondre (Esquileos). Un des plus remarquables est celui d'Iturvieta.

La tonte finie , on recueille son produit en ballots , qui sont conduits aux ports de mer , où on les embarque sans autre opération , ou aux lavoirs distribués dans la Castille. Il y en a aussi plusieurs dans le canton de Ségovie. Je visitai en détail un des plus considérables , celui d'Ortijosa , qui est à trois lieues de St.-Ildefonse. Je m'y convainquis que cette opération , toute imparfaite qu'elle paroît au premier coup d'œil , parce que les fabricans étrangers la recommencent avant d'avoir employé la laine , remplit

Lavage
des laines
d'Espagne.

complètement le but qu'elle a , celui de conserver la laine sans que les plus longs trajets en altèrent la qualité. On y lave toutes celles qu'emploie la fabrique royale de Guadalaxara. Année commune , il passe par ce lavoir environ quarante mille arrobes (ou dix mille quintaux) de laine en Juin , qui , par cette opération , est réduite à la moitié. L'emplacement ne pouvoit être mieux choisi : il est vaste , & forme une espece de bassin , dont les parois intérieures sont des prairies doucement inclinées qui , aboutissant à un centre commun , voient le soleil sous tous les aspects.

La laine arrive telle que le mouton l'a livrée , chaque toison étant encore en son entier. On la donne sous cette forme aux *Apartadores* , qui la partagent en trois parties de qualités différentes. Ils sont tellement exercés à ce métier , qui demande un assez long apprentissage , qu'au premier coup d'œil ils voient à quelle partie de l'animal appartient le flocon de laine

qu'on leur présente. Ces trois qualités ainsi séparées, on les étend sur des claies de bois, on les éparpille, on les bat pour les purger de la poussière & des ordures qui s'y attachent; on les porte ensuite au lavoir.

Il sort d'une grande chaudière, où l'eau s'échauffe presque au point d'entrer en ébullition, deux gros robinets, qui s'épanchent par des tuyaux dans trois puits carrés, revêtus en pierres de taille, & profonds de trois à quatre pieds seulement. L'eau chaude tombe sur une couche de laine qui en occupe le fond. Trois hommes l'y foulent en la remuant dans tous les sens; chaque qualité de laine se lave à part, & demande de l'eau plus ou moins chaude, suivant son degré de finesse.

Après cette première opération, la laine est de nouveau étendue sur des claies, pour s'essuyer & se dégager des ordures que l'eau a commencé à dissoudre. On en détache aussi à la main les morceaux

les plus grossiers qu'on met à part, & qu'on vend pour le compte des âmes du Purgatoire : car en Espagne, la religion se mêle à tout. Les Espagnols veulent sanctifier par cette association, quelquefois bizarre, leurs occupations, leurs richesses & jusqu'à leurs plaisirs. Le principe, fût-il chimérique, est précieux à conserver : le but est louable. Que ne peut-on en dire toujours autant des moyens ? Mais revenons à nos moutons.

Les claies où sont étalées leurs dépouilles, sont placées dans l'intervalle large de trois à quatre pieds, qui sépare les puits de pierres d'un aqueduc étroit, aussi de pierres, où l'on introduit un courant d'eau froide. Un homme placé à l'entrée de cet aqueduc, reçoit la laine, & l'y jette : elle est arrêtée par cinq hommes placés à la file au-dessous de lui, qui frottent la laine avec leurs pieds, & se la renvoient de l'un à l'autre. Plus bas sont d'autres ouvriers qui l'arrêtent au passage, & la jettent sur un talus en

pierres, où elle s'effuye, & au bas duquel regne une rigole. Un filet placé à l'extrémité du petit aqueduc, retient la laine qui peut leur échapper, entraînée par la rapidité du courant.

Quand la laine s'est bien effuyée, on la déploie sur le penchant de ces prairies dont nous avons parlé plus haut, & où quatre jours d'un beau soleil suffisent à peine pour la sécher entièrement : quant elle est bien sèche, on la remet dans de grands sacs pour l'emporter. Des lettres initiales marquées sur ces sacs, indiquent l'espece de laine que chacun contient ; & ils portent outre cela une marque qui désigne le troupeau qui l'a fournie ; si bien qu'avec ces deux indications, un connoisseur qui voit passer des ballots de laine, dira : c'est de la laine fine ou superfine des troupeaux de l'Escorial, ou de Negretti, ou de Bejar.

Je ne demande pas grace pour ces détails. Ils peuvent fournir des lumieres utiles à nos propriétaires de moutons, à nos fa-

bricans sur le lavage, sur l'emploi de nos laines, ou du moins leur inspirer l'envie, & leur indiquer les moyens d'en acquérir. Ils servent d'ailleurs à venger les Espagnols de l'inculpation très-gratuite à beaucoup d'égards, dont leur paresse & leur ignorance prétendues sont l'objet. C'est par conséquent un tribut que je paye à l'équité.

Première
vue de St.-
Ildefonse.

Mais il est tems de quitter Ségovie & ses environs, pour conduire mes Lecteurs au château de Saint-Ildefonse, qui n'en est qu'à deux lieues. On aperçoit de très-loin les hautes montagnes qui le dominant ; & à peine est-on hors de Ségovie, qu'on distingue le château lui-même, que les inégalités du terrain qu'on parcourt font paroître & disparaître à plusieurs reprises. Ce terrain n'annonce nullement le séjour d'une grande Cour. On traverse la campagne la plus aride. Quelques misérables hameaux semés de distance en distance, ne permettent pas de soupçonner la présence vivifiante du

Monarque. On est loin de soupçonner que dans cet horizon vaste & nud, sont répandues plusieurs fabriques de différens genres, des papeteries, des manufactures de draps, une de glaces, des ruisseaux, des champs cultivés, des prairies & des bouquets de chênes verts à l'approche de Saint-Ildefonse; & après avoir vu de près tous ces détails, on ne peut concevoir qu'il en résulte un ensemble aussi triste & aussi pauvre. Il faut, d'abord en accuser la nature du terrain, la situation de cette partie de la Castille entourée de montagnes au loin, sans chemins, sans canaux, sans rivières navigables. Mais surtout attribuons-le, sans déguisement, au séjour des nombreux troupeaux de cerfs & de daims qui regnent paisiblement dans ce canton, comme dans un empire où leur repos n'est troublé que par les augustes chasseurs qui y passent près de trois mois par an, & paroissent encore plus occupés du soin de les conserver, que de celui de les détruire.

Cependant à mesure qu'on s'approche de Saint-Ildefonse, le paysage devient plus riant. On voit des ruisseaux circuler au milieu d'une verdure assez fraîche, les cerfs & les daims errer par troupes dans les taillis, ou bondir sur les côteaux avec une sécurité qu'on n'attend pas d'animaux aussi timides; on voit quelques jolies maisons poindre à travers les bouquets de chênes verts; d'ailleurs le groupe formé par le château & les édifices qui y tiennent, & couronné par des montagnes, les unes pelées, les autres boisées jusqu'à leur sommet, forme un point-de-vue très-pittoresque. On arrive enfin à la grille qui est en face de l'habitation royale, & qui en est séparée par une vaste cour en forme de glacis. Cet ensemble offre une image de Versailles, qui, quoiqu'imparfaite, ne peut que plaire à des yeux françois. On juge d'abord que Philippe V. qui a bâti St.-Ildefonse, s'est plu à s'entourer d'objets qui lui rappellassent le séjour chéri de sa première jeunesse

Entrée
de Saint-
Ildefonse.

jeunesse. Il paroît avoir eu le même but en composant sa maison militaire. De l'ancienne garde des Rois d'Espagne, il ne reste plus qu'une Compagnie d'Hallebardiers, qu'on peut comparer à celle des Cent-Suisses. Philippe V. en a créé trois de Gardes-du-Corps, chacune de deux cens hommes, modelées, quant à la formation & même à l'habillement, sur celles de notre Cour. Deux Régimens, qui gardent le château à l'extérieur, celui des Gardes-Espagnoles & celui des Gardes-Valonnes, sont aussi une copie parfaite de nos Régimens des Gardes-Françoises & des Gardes-Suisses. Chacun d'eux envoie une Compagnie en détachement à l'endroit où réside la Cour.

Les places de Commandans de ces six Corps militaires qui forment la garde tant intérieure qu'extérieure des Rois d'Espagne, sont données aux plus distingués de la Monarchie. Le Commandant des Hallebardiers est toujours un Grand-d'Espagne. Le Capitaine de la

Tome I.

E

Compagnie Espagnole des Gardes-du-Corps, est pris dans les maisons les plus illustres de la Cour. Celui de la Compagnie Italienne est ordinairement un Seigneur Italien ; & celui de la Compagnie Flamande, un Seigneur Flamand ou du moins un étranger. Il en est de même du Colonel des Gardes-Valonnes. Quant à celui des Gardes-Espagnoles, il est toujours choisi parmi les Grands-d'Espagne les plus distingués.

Ces traits de ressemblance avec notre Cour, observés à Saint-Ildefonse, qui rappelle Versailles à quelques autres égards, nuancent pour-ainsi-dire le passage d'une Cour à l'autre : en sorte qu'arrivé à Saint-Ildefonse, on est tenté de ne se croire qu'à la moitié de l'intervalle qui les sépare.

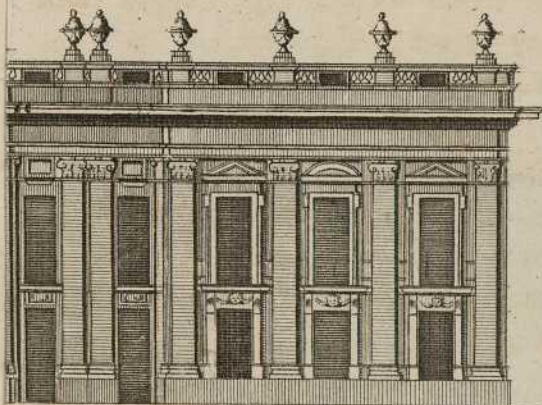
Philippe V. avoit pour cette résidence une affection dont les témoignages lui ont survécu : ses cendres reposent dans une Chapelle qui est en avant du château. Je visitai son mausolée, qui a quelque

Tombeau
de Philip-
pe V.

chose d'imposant dans sa simplicité. L'aspect d'un tombeau illustre, provoque toujours la rêverie. Quel effet ne doit pas produire celui d'un Prince dont le regne tient une place si marquée dans l'Histoire moderne, & forme l'époque des derniers exploits du regne de Louis XIV & de ses plus grands désastres ; d'un Prince pour les intérêts duquel l'Europe a été agitée par trois guerres en moins d'un demi-siècle ; d'un Prince que la conquête de la plus vaste Monarchie du monde n'a pas suffi pour rendre heureux, ou du moins dont la mélancolie sombre qui a obscurci les dernières années de sa vie, a prouvé que les plus brillans succès de l'ambition traînoient à leur suite la satiété & l'ennui. Quelle source féconde de réflexions philosophiques sur le néant des grandeurs humaines ! Après m'en être nourri aux pieds de la tombe de Philippe V, j'allai visiter le séjour enchanteur qu'il s'étoit préparé au milieu des bois solitaires, &

au sein des montagnes escarpées. Le Palais n'a rien de magnifique, sur-tout à l'extérieur. Du côté des jardins il y a une façade d'ordre Corinthien, qui n'est pas sans majesté. C'est celle des appartemens du Roi, qui a la vue sur un parterre entouré de vases & de statues de marbre, & sur une cascade qui, pour la richesse de ses décorations, est comparable à tout ce qu'il y a de beau dans ce genre, & à qui rien ne peut être comparé pour la limpidité de ses eaux. Philippe V. à cet égard ne pouvoit être mieux servi par la nature. Des montagnes qui ombragent son Palais, découlent en abondance les ruisseaux qui fournissent aux réservoirs de ses eaux. Elles ont le double objet d'alimenter les fontaines nombreuses, & de vivifier les plantations de ces magnifiques jardins, qui seuls mériteroient qu'on entreprît le voyage d'Espagne. Ils ont une lieue de circuit intérieur. L'inégalité du terrain y ménage à chaque instant de nouveaux

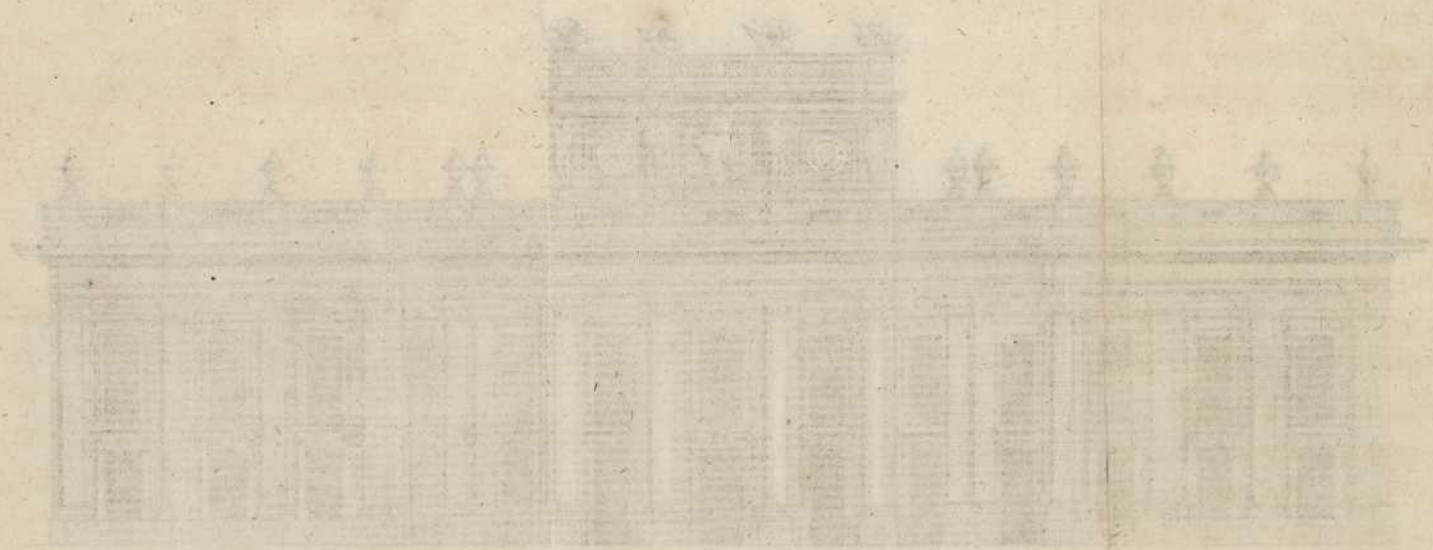
Jardins
de Saint-
Ildefonse.



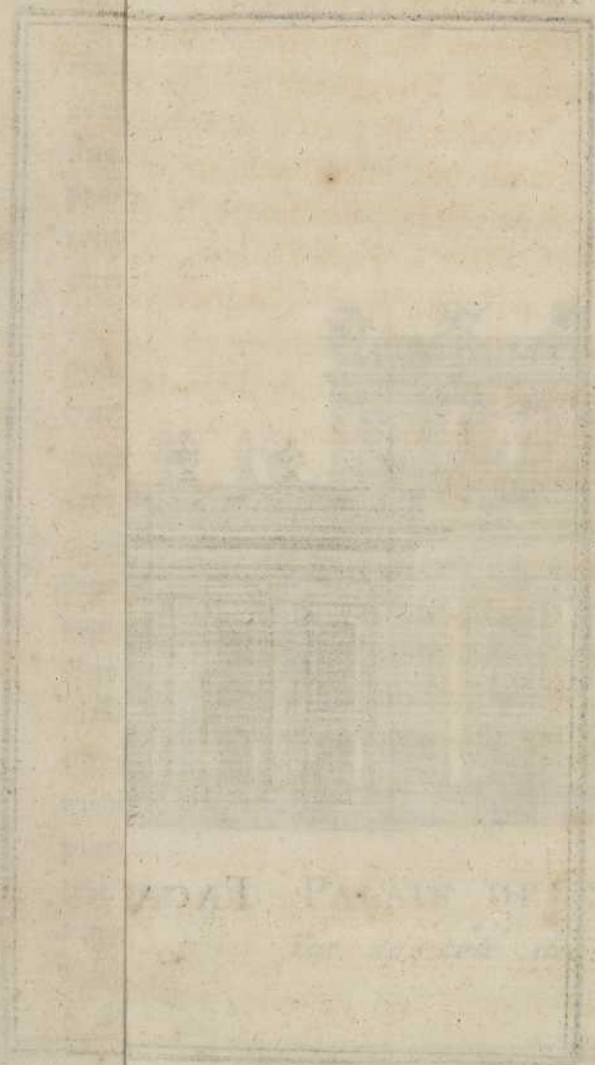
T ILDEFONSE
tins.



FAÇADE DU PALAIS DE SAINT ILDEFONSE
Vue du côté des Jardins.



FACADE DU PALAIS DE SAINT-LOUIS
Vue du côté des jardins



points-de-vue. Les principales allées répondent aux divers sommets des montagnes voisines. Il y en a une sur-tout qui produit un effet enchanteur. Elle aboutit perpendiculairement à la façade principale. De ce point on voit, du même coup-d'œil, cinq fontaines ornées de beaux groupes, s'élever en amphithéâtre, dont une croupe de montagnes forme le couronnement. Le plus élevé de ces groupes est celui d'Andromède attachée sur un rocher. Vu de près, il est peut-être défectueux, en ce que le rocher paroît mesquin à côté du monstre qui menace Andromède, & de Persée qui l'attaque ; mais dans l'ensemble il contribue à la beauté de la perspective. Le plus remarquable de ces cinq groupes, est sans contredit celui de Neptune ; le génie a présidé à sa composition & au choix de son emplacement : le Dieu de l'Océan est debout, entouré de sa cour marine. Son attitude, son air menaçant, le jeu de son trident, annoncent

qu'il vient d'imposer silence aux flots mutinés ; & le calme qui regne sur le bassin, celui qu'entretient dans l'air la triple muraille de verdure dont il est entouré , tout annonce qu'il n'a pas commandé en vain. Combien de fois suis-je venu me placer , un Virgile en main , au bord de ces ondes tranquilles , à l'ombre de cette verte architecture , & me suis-je rappelé le fameux *quos ego* !

Il est encore d'autres fontaines qui peuvent fixer l'attention des curieux : telle est celle de Latone , où des gerbes limpides , les unes perpendiculaires , les autres se croisans dans tous les sens , s'échappent des gosiers rauques des payfans de Lycie , à demi-transformés en grenouilles , & jaillissent en telle abondance , que la statue de la déesse se dérobe aux regards sous ce vaste manteau de crystal liquide. Telle est celle de Diane aux bains , entourée de ses nymphes ; en un clin d'œil , toute la chaste cour est cachée sous les eaux ; on croit entendre

le sifflement des oiseaux aquatiques , le rugissement des lions, d'où s'échappe par cent canaux ce déluge de quelques minutes. Telle est enfin la fontaine de la Renommée ; elle est formée d'un seul jet-d'eau qui s'élève à cent trente-deux pieds , annonce à quelques lieues à la ronde les efforts de l'art maîtrisant la nature, & retombe en douce rosée sur les spectateurs ébahis. Il est quelques points dans les jardins de Saint-Ildefonse , d'où l'on peut saisir l'ensemble d'une grande partie de ces fontaines jaillissantes , & d'où l'oreille est enchantée de l'harmonieux concert qui en résulte. Arrêtez - vous sur-tout , voyageurs qui voulez faire jouir tous vos sens à la fois , arrêtez-vous sur ce plateau qui fait face à l'appartement du Roi. On y a pratiqué dans l'épaisseur du feuillage , deux salons de verdure , du haut desquels vous verrez vingt colonnes de crystal s'élever jusqu'à vous , à la hauteur des arbres qui vous environnent , mêler leur blancheur éclatante

tante à la verdure de leur feuillage ; unir leur bruissement au frémissement des branches , rafraîchir , embaumer l'air que vous respirez ; & si vous restez de sang - froid , rentrez chez vous , vous n'êtes pas fait pour sentir les beautés de l'art ni celles de la nature. Vous croyez , Lecteur , que mon enthousiasme est au comble ; vous vous trompez. Suivez-moi vers le grand réservoir de ces eaux abondantes & limpides. Vous aurez à gravir péniblement pendant quelques minutes ; mais vous ne vous repentirez pas de vos peines. Nous voilà parvenus à une grande allée , longue & unie , qui occupe toute la partie supérieure des jardins. Allez en chercher le milieu & , retournez-vous du côté du château. Voyez le vaste horizon sur lequel vous plongez : il n'a d'autre bornes que celles de votre vue ; elles seules vous empêchent de découvrir les Pyrénées. Appercevez - vous ce clocher qui forme un point dans cette immense étendue ? vous croyez peut-être que c'est

la paroisse de Saint-Ildefonse ; non , c'est la Cathédrale de Ségovie qui en est à deux lieues. Voyez-vous comme ces jardins que vous venez de parcourir se rétrécissent à vos yeux ! Vous croyez toucher à l'habitation royale ; les allées , les parterres , les fontaines , tout à disparu ; vous ne voyez qu'un chemin qui , sous la forme d'un vaisseau dont vous occupez la proue , a sa poupe au comble du palais. Regardez à présent derrière vous. Voyez ce petit lac dont les contours irréguliers ne se bornent pas à s'ingérer comme nos jardins Anglois , le désordre de la nature. C'est elle-même qui les a tracés , excepté du côté que vous occupez. Cette allée tirée au cordeau vient s'unir aux deux bouts de la courbe qui embrasse le réservoir. Ces eaux qui s'épanchent en bondissant des flancs de cette montagne boisée que vous avez en face , dont le murmure trouble seul le calme qui y regne ; ces eaux se donnent rendez-vous dans ce réservoir , & s'y reposent comme

pour reprendre haleine , & descendre ensuite par mille tuyaux invisibles , à de nouveaux réservoirs , d'où elles jaillissent en berceaux , en gerbes , en colonnes , au-dessus du sol fleuri qui leur est étranger. Voyez-vous comme les oiseaux , attirés par leur limpidité , viennent en effleurer & agiter le crystal ! Voyez-vous leur surface immobile répéter l'image des bois touffus qui l'environnent , & celle de quelques maisons simples , jettées comme par hasard sur ce tableau ravissant que le Lorrain auroit imité , mais n'auroit peut-être pas imaginé ! Des masses épaisses d'ombre obscurcissent les bords opposés aux vôtres. Quelques enfoncemens à l'abri des arbres qui forment voûte , semblent les asyles de quelques nayades. Ne les troublez pas par vos propos indiscrets ; admirez en silence , & rêvez . . . Mais comment ne pas remonter à la source de ces ondes ; suivons les sinuosités de leurs rives. Voyez les sentiers tortueux qui viennent y aboutir , se faire

jour à travers les taillis , paroître & disparaître. Ecoutez ce bouillonnement des ruisseaux que vous n'appercevez que par échappées ; ils courent avec fracas aux rendez-vous que leur ont donné les descendans de Louis XIV. Ils se perdoient jadis dans les vallées pour en abreuver les humbles habitans ; ils vont se consacrer aux plaisirs des Rois. Mais en gravissant le dos de la montagne pyramidale où se cache leur source , nous voilà à la muraille qui en enferme une partie dans les jardins , & que nous déroboit le touffus des taillis : rien n'y devoit en effet rappeler la propriété exclusive & l'esclavage. Les eaux , les bois , la solitude majestueuse des montagnes qui s'éloignent du tumulte des cours & des villes , voilà des biens qui sont à tous les hommes. Au-delà de cette muraille , qui forme l'enceinte la plus extérieure des jardins , est une platte-forme nue , où l'Infant Don Louis , frere du Roi , s'étoit choisi un emplacement con-

sacré à la culture. Plus loin, la montagne se roidit de nouveau, & se recouvre d'arbres jusqu'à son sommet. Redescendons; c'est la dissipation que nous recherchons & non pas la fatigue. Suivons le cours de ces eaux; elles descendent en bouillonnant comme par cascades, d'un plan des jardins à l'autre. Ici elles abreuvent en courant le pied des arbres; là elles traversent une allée pour aller humecter plus lentement les plantes d'un parterre. Du bassin d'Andromede elles s'écoulent entre deux rangs d'arbres, en forme de canal encaissé, & dont la pente trop rapide est retardée par des cascades & des détours. Elles reçoivent & entraînent hors des jardins les ruisseaux qui, après s'être joués au milieu des dieux & des nymphes, après avoir humecté le gosier des tritons, des lions & des cignes, rentrent humblement sous terre, & vont au sein des prairies voisines remplir un rôle moins brillant, mais plus utile. Nous ne quitterons pas ces pompeux jardins, sans nous arrêter

à l'endroit qui annonce le plus de prétentions, mais ne fait pourtant pas le plus d'effet. C'est la place des *huit allées de las ocho calles*. Le centre est occupé par le groupe de Pandore, le seul qui ne soit qu'en pierre reblanchie, tous les autres étant ou de marbre blanc, ou de plomb bronzé. Huit allées répondent à ce centre, & chacune est terminée par une fontaine. Des massifs de verdure occupent l'intervalle d'une allée à l'autre, & chacun offre l'autel d'un dieu ou d'une déesse sous une arcade de marbre blanc, & préside à un bassin. Ces huit autels symétriquement placés & décorés, entre autres jets-d'eau en ont deux qui s'élèvent en forme de cierges des deux côtés de leur divinité. Cette froide régularité déplut, dit-on, à Philippe V. qui, peu de tems avant sa mort, en visitant ses jardins, la reprocha assez durement à son inventeur. Ce Monarque n'eut pas la douceur de jouir complètement de sa création : la mort l'enleva lorsqu'elle étoit

encore imparfaite. C'étoit pourtant l'entreprise la plus dispendieuse de son regne.

Ce qu'ont
coûté ces
jardins.

Les finances d'Espagne si délabrées sous la dynastie Autrichienne, graces aux sages combinaisons d'Orry, aux subfides de la France, & sur-tout aux efforts courageux des fideles Castillans, auroient suffi à trois guerres longues & ruineuses, à toutes les opérations d'une Monarchie que Philippe V. avoit conquise & régénérée; auroient résisté aux secouffes de l'ambition & de la politique: elles succomberent aux efforts de la magnificence. Il est très-singulier que le château & les jardins de Saint-Ildefonse coûtèrent environ quarante-cinq millions de piastres, & que c'est précisément la somme dont Philippe V. mourut endetté. Cette énorme dépense paroîtra croyable, quand on saura que l'emplacement qu'occupe cette habitation royale, étoit au commencement de ce siecle, la croupe escarpée d'une masse de rochers; qu'il a fallu la fouiller, l'applanir en plusieurs

endroits , creuser dans ses flancs le passage de cent canaux différens , rapporter de la terre végétale par-tout où l'on a voulu substituer une brillante culture à la stérilité , faire jouer la mine pour frayer un passage aux racines des arbres qu'on y a plantés en abondance : tant d'efforts ont été couronnés du succès. Dans les vergers , dans les potagers , dans les parterres , il est peu de fleurs , peu d'espaliers , peu de plantes qui n'y prospèrent ; mais les arbres destinés à percer la nue , & par conséquent à enfoncer profondément leurs racines dans la terre , attestent déjà l'insuffisance de l'art qui veut lutter contre la nature. Plusieurs languissent sur leurs tiges grêles , & ne déploient qu'à regret leurs branches presque nues. Tous les ans il faut invoquer le secours de la poudre pour creuser de nouveaux berceaux à ceux qui les remplacent ; aucun ne s'est couvert de ce feuillage touffu , qui n'appartient qu'à ceux auxquels on n'a pas créé un sol factice. En

Ce qui y
manque.

un mot, on trouve dans les bosquets de Saint-Ildefonse, des statues de marbre, des bassins, des cascades, des eaux abondantes & limpides, de la fraîcheur, des sites pittoresques, tout, excepté ce qui en feroit le principal charme, excepté d'épais ombrages.

La cour d'Espagne vient ici tous les ans braver les ardeurs de la canicule. Elle s'y rend vers la fin de Juillet, & en repart au commencement d'Octobre. La situation de Saint-Ildefonse sur le penchant des montagnes qui séparent les deux Castilles, en face d'une vaste plaine qui n'oppose aucun obstacle aux vents du nord, rend ce séjour délicieux pendant l'été. On y trouve de la fraîcheur dans les matinées & les soirées des jours les plus chauds. Cependant, comme cette maison royale est à plus de vingt lieues de Madrid, (1) que la moitié du

(1) On n'en compte que quatorze de ces lieues espagnoles, dont le degré contient dix-sept & demi. Ces quatorze lieues en font donc plus de vingt des nôtres.
chemin

chemin qui y conduit, traverse par de longs détours une croupe épaisse de montagnes très-roides en plusieurs endroits; elle n'est précieuse qu'aux amateurs de la chasse & de la solitude. J'y arrivai à une époque aussi brillante pour la Cour de Charles III, que douce pour son cœur. Il y attendoit un de ses augustes neveux, Monseigneur Comte d'Artois, qui, séduit par la gloire promise aux assiégeans de Gibraltar, alloit la rehausser par sa présence & la partager. On n'a que trop su comment ces brillans calculs furent trompés par la fatalité qui se joue même des projets des rois. L'aimable frère du nôtre ne pouvoit que montrer du dévouement & du courage; & tout ce qu'il a pu faire, il l'a fait. Oh! comme le zèle qui lui fit franchir les Pyrenées, excita l'enthousiasme sur son passage! J'eus le bonheur d'en être par-tout témoin,

Arrivée de
Monsei-
gneur Com-
te d'Artois
à Saint-Il-
defonse.

C'est un tour de force de les parcourir en six heures avec ces attelages de mules, qui vont beaucoup plus rapidement que nos meilleurs chevaux de poste.

Tome I.

F

en traversant la Biscaye & la Castille : on l'attendoit d'un jour à l'autre. Tout le monde m'en demandoit des nouvelles ; je fus fêté comme un de ses avant-coureurs. On croyoit que parce que j'étois François, je devois le connoître & l'aimer. Depuis la conquête de l'Espagne à la Maison de Bourbon, c'étoit la première fois qu'un des soutiens de l'ancien Trône se rapprochoit du nouveau. Le Monarque Espagnol qui, au sein des occupations de la royauté, des combinaisons de la politique, a toujours caressé les sentimens de la nature, attendoit son neveu avec l'impatience d'un pere. Dans la maniere dont il l'accueillit, on ne savoit qu'admirer le plus, ou des efforts de la magnificence, ou des recherches de la tendresse. Sa prévoyance l'atteignit à la descente des Pyrénées. Sur le passage de l'hôte chéri qu'il attendoit, il sembloit qu'il eut communiqué à tous ses sujets son empressement & sa joie. Avec quelle bonté le jeune Prince répondit à

ces hommages de cœur ! & qu'il fut bien secondé par les amis dont il s'étoit entouré ! A Ségovie il trouva les Gardes-du-Roi , qui l'introduisirent en triomphe dans le Palais , au bruit de l'artillerie & des tambours, aux acclamations de toute la Cour & de tout le peuple. Une touchante entrevue suivit cet appareil d'étiquette : vous qui en fûtes témoins, vous en fûtes pénétrés ! Le Doyen des Monarques de l'Europe pressa contre son sein l'aimable héritier de son nom. Des larmes roulerent dans ses yeux attendris ; & conciliant la dignité avec la bonhomie, il prouva à tous les spectateurs que l'habitude des grandeurs ne dessèche pas toutes les âmes, & que la nature a des droits imprescriptibles. Monseigneur Comte d'Artois & toute sa suite furent logés dans son Palais. Toute sa maison fut à ses ordres ; mais on eût soin de l'entourer de plus près de ceux dont les formes & le langage pouvoient lui retracer une foible image de la cour

qu'il venoit de quitter. Toutes ces attentions n'eurent de bornes que celles qu'y mit le desir qu'on avoit de laisser au jeune Prince la liberté, si préférable aux vains hommages de la représentation. Le Roi d'Espagne mene une vie réglée ; tout l'emploi de ses momens est calculé ; rien n'y fut dérangé ; la chasse, la pêche, ses pieuses occupations, son travail avec ses Ministres, tout fut continué comme auparavant. De son côté, Monseigneur Comte d'Artois fut jouir de la liberté que lui laissoit le Monarque. Avec la docilité d'un pupille ordinaire, il se rangea, pour-ainsi-dire, sous la tutelle de l'Ambassadeur du Roi son frere, M. le Comte de Montmorin. Je le vis peu ; il étoit alors tout entier à la tâche honorable qui lui étoit confiée ; mais d'après tout ce que j'ai entendu dire de lui, je jugeai qu'elle ne pouvoit, non plus que les intérêts du Roi, être en meilleures mains. Il eut été bien placé par-tout. Il l'étoit sur-tout en Espagne,

De M.
l'Ambassa-
deur de
France.

auprès d'une nation en général peu favorablement prévenue pour nous. Nous lui avons prouvé, en sa personne, que les François pouvoient aussi avoir de la gravité sans pédanterie, de la sagesse sans austérité, de la dignité sans morgue, de la prudence sans timidité. Traité avec bonté par le Monarque Espagnol & toute son auguste famille, il avoit su se concilier la confiance des Ministres, la considération des Grands, & l'estime de la Nation. Un peu froid dans son accueil, il ne prodiguoit pas les témoignages de sa bienveillance; mais ceux qui les méritoient en étoient d'autant plus flattés: & je n'ai vu personne qui l'ait approché de près, sans lui vouer un sentiment durable. Il n'est point de Cour en Europe, où le personnel des Ambassadeurs soit plus en évidence qu'à celle d'Espagne. Dans les autres, on ne les connoît gueres que sous le rapport des affaires. A celle de Madrid, il sont, & sur-tout les Ambassadeurs

de famille, constamment sous les yeux du Monarque. Chaque matin, lorsque le Roi est revenu de la chasse, ou a terminé les occupations qui lui interdisent ce plaisir de tous les jours, il reçoit ceux de ses Ministres qui ont à lui parler; ils font place à son confesseur. Après l'audience de celui-ci, les Ambassadeurs de famille sont appelés; & dans ces conférences secrètes, on assure qu'il est souvent question des affaires les plus délicates. Ces Ambassadeurs viennent ensuite se joindre à ceux des autres Cours; & cette conversation générale est ordinairement courte. Elle est immédiatement suivie du dîner de S. M., à la fin duquel tout le Corps diplomatique vient encore assister. Après avoir paru aux tables des Princes & Princesses de la maison Royale, les Ambassadeurs & Envoyés des Cours étrangères, passent ensuite dans son cabinet, où le Monarque leur accorde une seconde conversation. Ces audiences ont lieu tous les

Vie intérieure du Roi d'Espagne.

jours , & à la même heure , sur-tout pour les Ambassadeurs de France & de Naples , qui , comme Ambassadeurs de famille , se permettent moins que les autres de s'absenter du séjour de la Cour. Cette même régularité préside à la distribution de toute la journée du Monarque. Une heure après son dîner , il part avec Monseigneur le Prince des Asturies pour la chasse , d'où il ne revient qu'à la nuit. Fidele aux devoirs de pere de famille , comme à ceux de Souverain , il va embrasser ses enfans , travaille avec un de ses Ministres , fait une partie avec quelques-uns des Grands attachés à son service , soupe en particulier , se couche ; & à dix heures , le plus profond silence regne dans son Palais. Cette Cour si réglée dans sa conduite , si simple dans ses manieres , n'est cependant pas à beaucoup près sans magnificence. Le Monarque qui mange toujours seul , à derriere son fauteuil son grand - Maître , son grand-Aumônier & son Capitaine

Sa magnificence.

des Gardes. Sa table est servie par deux Grands-d'Espagne. L'un y pose les plats, & l'autre lui sert à boire en mettant un genou en terre. Cette posture, dont sont choqués ceux qui sont admis ailleurs à la familiarité du Souverain, ne peut rien avoir d'humiliant, puisqu'elle est consacrée par l'usage, & que les principaux personnages de la Monarchie s'y soumettent; d'ailleurs, cet hommage, dont voudroit s'irriter la vanité françoise, n'est-il pas rendu à Vienne & même à Londres, où l'autorité du Monarque est circonscrite à tant d'égards? A Madrid, il est rendu à toutes les personnes de la Famille Royale; & les dames qui servent les Princesses, s'agenouillent aussi en leur donnant à boire. Mais la magnificence de la Cour d'Espagne se déploie sur-tout les jours de gala. Il y en a de deux especes, les grands & les petits. Les grands ont lieu huit fois par an, aux anniversaires & aux fêtes du nom du Roi, de Monseigneur le Prince &

de Madame la Princesse des Asturies, du Roi & de la Reine de Naples : les petits, qu'on nomme aussi demi-galas, regardent les autres Princes & Princesses descendans de Philippe V. Ceux-ci n'exigent qu'un peu plus de recherche dans les habits ; mais lors des grands galas, on déploie dans sa garde-robe le luxe le plus éclatant, auquel le goût ne préside pas toujours. Toutes les personnes attachées au service de la Cour, depuis le Grand-Maître jusqu'aux charges les plus obscures, ont un uniforme affecté à leur place, qu'elles mettent à cette époque. Le matin de ces jours solennels, tous ceux qui ont quelque relation avec la Cour, soit par leur service militaire, soit par leurs fonctions civiles ou leurs titres, les Ecclésiastiques, & presque toujours quelques Moines, viennent défilér devant le Roi & les personnes de la Famille Royale, mettent un genou en terre, & lui baissent la main. C'est une espece de foi & hom-

Jour de gala & baise-mains.

mage , de renouvellement du serment de fidélité. Nos preux Chevaliers tout aussi fiers que nous , quoique moins vains peut-être , ne dédaignoient pas de s'agenouiller devant celui dont ils recevoient l'accollade. La cérémonie de l'investiture est encore accompagnée , de nos jours , du même acte de soumission. Qu'y auroit-il donc de révoltant pour l'orgueil , dans l'hommage qu'on rend en Espagne au Souverain à certains jours solennels , ou lorsqu'on le remercie de quelque grace ? Mais ce qu'il y a peut-être de singulier , pour ne rien dire de plus , c'est que les Dames , même les plus distinguées , baissent aussi non-seulement la main du Monarque , mais encore celle de tous ses enfans , quel que soit leur sexe & leur âge , & qu'on peut voir la Duchesse la plus jolie se prosterner devant le plus jeune Infant , fût-il à la mammelle , & presser de ses levres la petite main qui se prête ou se refuse machinalement à cet hommage préma-

turé. Mais l'Espagne n'est pas le seul pays où l'étiquette a consacré des usages que la nature désavoue, ou dont la galanterie s'indigne. J. J. Rousseau en s'élevant, avec son énergie ordinaire, contre ceux qui dégradent la dignité de l'homme devant son semblable, a remarqué que dans plus d'une Cour, le Corps des Ambassadeurs va complimenter solennellement un enfant couronné, *qui crie & bave pour toute réponse*. Ma philosophie est plus tolérante; & je réserve les explosions de mon humeur pour des sujets plus graves. J'observerai d'ailleurs, à la louange de l'étiquette espagnole, qu'elle a des ménagemens pour la vanité du beau-sexe; que si le *baïse-main* des hommes se passe en public, celui des femmes n'a lieu que dans l'intérieur des appartemens. Il n'y a même que les Dames attachées au service du Palais, qui baïsent la main de toute la Famille Royale. Toutes les autres qui

sont admises à la Cour, ne rendent cet hommage qu'à la Reine & à Madame la Princesse des Asturies. Or, cette classe est composée de toutes les Grandes-d'Espagne, & de toutes les Dames *titrées*. On ne doit pas apprécier cette dénomination d'après le sens qu'on y attache en France. C'est le cas de dire quelque chose des dignités & des titres de la Cour d'Espagne.

Dignités
& titres en
Espagne.

Jusqu'à présent cette Cour n'a pas connu ce que nous appellons les Princes du Sang. Après les Infans & Infantes d'Espagne, fils, petit-fils ou neveux du Souverain, viennent immédiatement les Grands-d'Espagne. Ils sont partagés en trois classes, qui diffèrent entr'elles par des nuances si légères, qu'à peine méritent-elles d'être exprimées. Tous les Grands-d'Espagne, de quelque classe qu'ils soient, se couvrent devant le Roi, & portent le titre d'Excellence : voilà à quoi se réduisent toutes leurs prérogati-

ves. (1) Il n'y a aucune place, quelque distinguée qu'elle soit, qui leur soit exclusivement affecté, si l'on en excepte peut-être celles de Grand-Maître & de Grand-Ecuyer; celle de *Sumiller-de-Cors*, qui a quelque rapport à celle de Grand-Chambellan, & la charge de Capitaine des Hallebardiers; mais il en est plusieurs qui mettent sur la voie d'obtenir presque infailliblement la Grandesse. *Le Corps des Gentilshommes de la Chambre avec exercice*, qui sont au nombre de quarante, plus ou moins, à la volonté du Souverain, est composé de Grands-d'Espagne pour la plus grande partie; mais il y a aussi quelques gens de qualité, qui, sans être revêtus de la Grandesse, obtiennent cette dignité. Il est vrai qu'aucun de ces derniers n'est attaché ni à la personne du Souverain,

(1) On ne parle pas du frivole honneur qu'ils ont quand ils traversent la salle des Gardes. On frappe du pied contre terre; ce qui avertit la sentinelle de leur porter les armes.

ni à celle de l'héritier du Trône , & que la Reine & Madame la Princesse des Asturies ne sont servies que par des Grands-d'Espagne : mais ces Grands des deux sexes sont pris indistinctement dans les trois classes. Il est des Grands de l'extraction la plus ancienne & la plus illustre , qui ne sont que des deux dernières , & ne s'en estiment pas moins.

Détails
sur la Grande-
desse.

Philippe V. qui a conféré beaucoup de nouvelles Grandesses , n'en a pas créé une seule de la seconde ni de la troisième classe. Ferdinand VI. l'a imité ; mais Charles III. a fait revivre une distinction à-peu-près imaginaire qui alloit s'oblitérer , & dans les dernières promotions qu'il a faites , il a créé plusieurs Grands-d'Espagne de la seconde classe. Ils ne jouissent tous de la prérogative de se couvrir devant le Roi , que lorsqu'ils sont reçus pour la première fois , & lorsqu'ils l'accompagnent dans quelque cérémonie. Ce dernier honneur ne leur appartient pas même exclusivement : ils le

partagent avec le Nonce, les Ambassadeurs de famille, & quelques Généraux d'Ordre, qui, jouissant aussi du titre d'Excellence, font, tant que dure leur dignité, assimilés aux véritables Grands d'Espagne. Outre les Grandesses héréditaires, il y en a qui s'éteignent avec celui qui en est revêtu; quelques personnes obtiennent seulement les honneurs de Grand, & les transmettent à leurs descendans. Celui qui en jouit, porte le titre d'Excellence, mais ne se couvre pas devant le Roi. Une distinction plus marquée entre les différentes classes des Grands, fondée non sur la loi, mais sur l'usage, bien plus tyrannique qu'elle, c'est celle qu'établissent les Grands de famille ancienne entr'eux, & les Grands d'extraction ou plus moderne ou moins illustre. Les premiers se tutoient entr'eux, dans toutes les circonstances, quelle que soit la différence de leurs âges & des places qu'ils occupent. J'ai entendu plus d'une fois de jeunes Grands,

qui étoient à peine Colonels, tutoyer le Ministre de la Guerre, qu'il regardoient comme leur égal par la naissance. Mais lorsqu'ils sont en conversation ou en correspondance épistolaire avec des Grands, dont l'extraction ne leur paroît pas aller de pair avec la leur, ils reçoivent & rendent cérémonieusement la qualification d'*Excellence*. Ceux-ci gémissent souvent de cet hommage mortifiant, tant la vanité dans tous les pays est ingénieuse à se créer des jouissances & même des tourmens, à ériger de vaines chimères en réalités, qui influent sur le bonheur. Ces nouveaux Grands-d'Espagne briguent les honneurs du tutoiement, comme ils brigueraient la faveur du Souverain. Le refus qu'ils éprouvent est d'autant plus fâcheux, que cette marque d'égalité & de familiarité est quelquefois accordée par les Grands les plus distingués, aux rejettons de quelques Maisons illustres qui n'ont pas encore la Grandesse, & qui s'y croyant des droits, sont désignés par

par l'épithete de *casas agraviadas*,
maisons grevées.

La Grandesse est héréditaire aux femelles comme aux mâles, à moins que le diplôme de la fondation n'établisse formellement le contraire. Il est telle maison en Espagne qui, par des mariages avec les héritières de Grandesses, réunit jusqu'à dix & douze *chapeaux*; c'est ainsi que dans le style vulgaire, on désigne la dignité de *Grands-d'Espagne*. Cette accumulation de chapeaux est un avantage imaginaire qui n'ajoute rien à la distinction de celui qui les réunit : il n'a pas même la faculté de les distribuer entre ses enfans, s'il en a plusieurs. Le droit de primogéniture se trouve établi pour les Grandesses dans toutes les maisons de Grands. Il n'en est que quelques-unes en petit nombre, dont le second fils ait un titre & une Grandesse qui lui soient affectés. Tous les fils aînés de Grands reçoivent par anticipation, la qualification d'*Excel-*

Succes-
sion des
Grandes-
ses.

lence : mais leurs freres n'ont ni titre de Comte ou de Marquis , & on ne leur donne point l'Excellence : ils portent nuement le nom de la famille précédé de leur nom de baptême. Ainsi , le frere du Duc d'Uceda s'appelle simplement *Don Emmanuel Pacheco* ; les fils cadets du feu Comte de Fuentes , prédécesseur de M. le Comte d'Aranda , *Don Juan & Don Francisco Pignatelli*.

Cette distinction ne doit pas être perdue de vue par un étranger , qui ne veut pas se laisser tromper par le vain son des mots de *Comte* ou de *Marquis* , & apprécier d'après cela la qualité des personnes. Il y a beaucoup de Grands-d'Espagne qui ne portent pas d'autres titres. Celui de Duc n'a rien de plus distingué. Il est donné , suivant le bon plaisir du Souverain , au moment où il confere la Grandesse. L'expédition du diplôme est seulement un peu plus chere.

Mais il s'en faut de beaucoup , que tous ceux qui sont qualifiés de Marquis & de

Comtes , soient Grands-d'Espagne. La plupart ne sont que ce qu'on appelle Titulos ou titres de Castille : ces titres ne prouvent pas l'illustration de la race. Ils prouvent seulement la faveur du Souverain , méritée ordinairement par quelque service important dans quelque carrière que ce soit. Le Roi laisse ordinairement à celui qu'il décore d'un de ces titres , la liberté de l'appliquer à une de ses terres : quelquefois il y joint une dénomination qui rappelle le service qu'il veut récompenser. C'est ainsi que sous Philippe V , l'Amiral Navarro qui commandoit l'Escadre Espagnole au combat de Toulon , fut nommé *Marquis de la Vittoria* ; celui qui transporta en 1759 Charles III de Naples à Barcelone , *Marquis del Real Transporte* ; & beaucoup plus récemment , le Ministre des Indes , Don Joseph de Galvez , dont Charles III a voulu récompenser les longs services par un de ces titres , a pris celui de *Marquis de la Sonora* , du nom d'une

Des titres de Castille.

Colonie que son zele & ses talens ont pour-ainfi-dire conquise à sa patrie , en la peuplant , en la poliçant , & la mettant à l'abri des incursions des Sauvages.

Ces titres de Castille donnent à ceux qui en sont revêtus & à leurs femmes , la qualification de Seigneurie , *Vuestra Senoria* , qui par contraction se convertit en *Vussia*. Ils seroient choqués qu'on la leur refusât dans les fonctions d'étiquette ; mais ils sont presque tous beaucoup trop raisonnables pour l'exiger , pour la souffrir même de leurs égaux , dans les relations ordinaires de la société. Leurs inférieurs le leur prodiguent ; car par-tout il y a des flatteurs & des gens qui aiment à s'en entourer. Mais ceux qui sur-tout sont exacts à leur décerner ce petit honneur , ce sont tous ceux qui jouissent du titre d'*Excellence* , & aiment que leur oreille en soit chatouillée.

Il y a un titre mitoyen entre celui-ci & la Seigneurie ; c'est celui de Seigneurie illustrissime , *Ussia illustrissima* ; il est

donné aux Archevêques , aux Evêques , & à ceux qui occupent les places de la Magistrature.

Non-seulement la dignité de Grands-d'Espagne , & toutes ces qualifications de *Marquis & Comtes de Castille* , ne donnent aucun revenu , mais encore elles ne s'accordent pas gratuitement. Ceux qui les obtiennent payent en débutant un droit postérieur au regne de Charles-Quint , connu sous le nom de *Demi-Annates*. (1) Celles des Grands-d'Espagne font une somme de près de vingt-deux mille livres qui , par les frais de Chancellerie , est portée à vingt-cinq mille livres. Ce droit se paye à chaque mutation plus ou moins cher , suivant que celui qui hérite de la Grandesse , est plus ou moins éloigné de celui qui la possédoit avant lui. Outre ce droit , une fois payé , les Grands-d'Espagne en

Droits à
payer.

Pour la
Grandesse
& lestitrés
de Castille.

(1) Quelquefois le Roi en dispense. M. le Comte d'Estaing a reçu du Monarque Espagnol cette faveur de plus en obtenant la Grandesse.

acquittent annuellement un autre, sous le titre de *Lanzas*. C'est un reste & une foible image du service militaire, que faisoient autrefois les grands Vassaux de la Couronne, en fournissant une certaine quantité de lances. Comme les Grands-d'Espagne étrangers ne peuvent être assujettis à cette espece de servitude, il paroît aussi conforme à la raison qu'à l'usage, qu'ils ne payent pas de droits de *Lanzas*.

Rang des
Grands-
d'Espagne
à la Cour
de France.

Par un arrangement concerté entre les Cours de Madrid & de Versailles, depuis que la même Maison occupe ces deux Trônes, les Grands-d'Espagne sont assimilés aux Ducs & Pairs. Cette égalité ne s'est pas établie sans de fortes oppositions de la part des premiers. Lorsqu'il en fut question au commencement du regne de Philippe V, le Duc d'Arcos, au nom de toute la Grandesse, fit à ce Monarque des représentations assez énergiques & assez spécieuses. Il exposoit que les Grands ne pouvoient

qu'être choqués de se voir au niveau des Pairs de France. A leur Cour, disoit le Duc d'Arcos, les Grands ne voyoient entr'eux & le Trône que les fils même de leur Souverain, tandis que les Pairs cédoient le pas d'abord aux Princes du Sang Royal, puis aux Princes légitimés, & enfin, aux Princes étrangers, non-seulement à ceux d'Italie & d'Allemagne, mais même à ceux qui, quoiqu'issus de Maisons Souveraines, occupoient des charges au service du Roi de France, comme étoient les Ducs de Lorraine, de Bouillon, &c. Le Duc d'Arcos essayoit de prouver, par beaucoup de détails, que les Grands formoient en Espagne le premier ordre immédiatement après la Famille Royale; & que la plupart y avoient des droits comme issus du Sang Royal, soit en ligne masculine, tels que les Ducs de Médina-Céli, descendans des Infans de la Cerda, soit par femmes, soit enfin par bâtards. Il citoit des exemples de Rois d'Espagne,

& même des Empereurs , qui les avoient traités à l'égal des Princes d'Italie & des Princes d'Allemagne : il prouvoit que les Grands avoient toujours marché de pair avec les Princes des Maisons Souveraines , dès qu'elles n'étoient pas Royales ; que lorsque les Cours de France & d'Espagne avoient nommé des représentans , & que ceux de France étoient des Princes du Sang , ceux d'Espagne étoient des Grands , sans qu'il y eût de part ou d'autre la moindre différence dans le traitement. De toutes ces preuves , le Duc d'Arcos concluoit que la dignité de Grands - d'Espagne répondoit à celle de Princes du Sang en France , & non à celle de Pairs.

La conclusion étoit un peu présomptueuse : elle fut fort mal accueillie par Philippe V , qui avoit puisé à la Cour du Roi , son grand-pere , un peu de goût pour le despotisme. Pour toute réponse , il fit dire au Duc d'Arcos qu'il feroit bien d'aller signaler son zele à l'armée

de Flandre. Le Duc d'Arcos obéit ; & à son retour , passant par Paris , il se désista le premier de la prétention dont il avoit été l'interprète. Il rendit aux Princes du Sang la première visite , leur donna l'Altesse sans la recevoir , accorda aux Ducs & Pairs le titre d'Excellence sans rien exiger de plus ; & la cause des Grands fut perdue sans retour. Leur nombre en Espagne s'augmenta de jour en jour. Leur dignité fut accordée à plusieurs Seigneurs étrangers ; & comme les choses perdent toujours un peu de leur prix en se multipliant , ils se sont peu-à-peu accoutumés à se voir assimilés , sans répugnance , aux Ducs & Pairs. Ce n'est pas cependant que les Grands-d'Espagne , dont la dignité remonte jusqu'au règne de Charles-Quint , ne se croient supérieurs aux autres , comme en Allemagne les Princes d'anciennes Maisons se préfèrent à ceux qui ont été créés par Ferdinand II & ses successeurs ; mais cette différence , que la vanité caresse

en silence, s'évanouit aux yeux de la Nation, & sur-tout à ceux du Souverain.

Au reste ces Grands, peut-être un peu exaltés dans leurs prétentions, sont, pour la plupart, affables & prévenans. Ils sont loin de cette *morgue* que le préjugé leur prête en Europe; & beaucoup parmi eux, substituent au contraire la bonhomie à cette dignité repoussante, dont s'entourent les grands Seigneurs des autres Cours. Ce n'est pas qu'ils n'aient tout ce qui pourroit, sinon motiver, du moins excuser les airs de grandeur; des places éminentes, un sang illustre, des fortunes immenses. A ce dernier titre, ils l'emportent même sur les plus opulens de notre Cour. On ne voit point à Versailles de fortunes comparables à celles du Duc de Médina-Céli, du Duc d'Albe, du Marquis de Penafiel, du Comte d'Altamira, du Duc de l'Infantado. Il faut convenir qu'en général leur représentation n'est pas toujours au niveau de leurs richesses. Ils ne se rui-

Richesse
des Grands-
d'Espagne.

nent pas comme en France , en vastes
 hôtels , en petites maisons , en fêtes , en
 jardins Anglois. Le luxe de décoration
 est encore pour eux a son berceau : le
 leur est plus obscur , & n'est peut-être
 pas moins dispendieux. De nombreux
 attelages de mules , de riches livrées qui
 ne paroissent que trois ou quatre fois par
 an , une multitude effrayante de domes-
 tiques , voilà les grands articles de leur
 dépense. L'administration de leurs biens ,
 qu'ils ne visitent presque jamais , en-
 traîne aussi des frais considérables. Ils
 ont des Intendans , des Trésoriers , des
 bureaux organisés comme ceux des petits
 Souverains. Ils conservent à leur solde non-
 seulement les domestiques vieillis à leur ser-
 vice ; mais encore ceux de leurs peres , ceux
 des maisons dont ils héritent , & pour-
 voient à la subsistance de leurs familles
 entieres. On m'a assuré que le Duc d'Ar-
 cos , qui mourut en 1780 , entretenoit
 trois mille personnes. Cette magnificence
 qui se revêt du voile de la charité , paroît

avoir plus d'un inconvénient : elle encourage la fainéantise ; elle entraîne un gaspillage , dont les rameaux subdivisés à l'infini , échapperoient à la vigilance la plus austère. Malgré ces causes de désordre , il y a beaucoup moins de grandes maisons ruinées en Espagne qu'ailleurs. La simplicité de leurs mœurs , leur peu de goût pour l'ostentation , leur éloignement de ces arts ruineux qui se présentent ailleurs sous une forme si séduisante , servent encore de sauve-garde à leurs finances ; & quand les Grands d'Espagne voudront se modeler sur ceux des autres Cours , ils ne céderont à aucun d'eux en splendeur. On peut en juger par la manière dont quelques-uns d'eux ont représenté dans les pays étrangers , lorsque la dignité de leur nation a nécessité le déploiement de leur luxe. Jusqu'à nos jours , ils ont peu cherché à briller dans les différentes carrières ouvertes à leur ambition. Au commencement du siècle , lorsqu'ils étoient partagés entre

les deux Princes qui aspiroient au Trône, leurs passions mises en activité, leur firent déployer des efforts, des talens qui ne furent pas toujours consacrés à la meilleure cause, mais qui du moins ont prouvé que les derniers regnes de la dynastie Autrichienne, n'avoient pas tout-à-fait engourdi leurs facultés. Une forte d'assoupissement a succédé pendant un demi-siècle à cette fermentation ; mais sous le regne actuel, ils se sont réveillés, & ont commencé à prouver que les sujets les plus distingués d'une nation, ne sont pas toujours les plus inutiles. Ils embrassent, à l'envi, la profession des armes, qui jusqu'alors les avoit peu tentés, & qui, en Espagne, est beaucoup plus asservissante pour les gens de la Cour, qu'elle ne l'est en France. Dans la carrière politique, ils ont plus d'un sujet distingué à citer, sans compter la personne qui est trop près de nous, pour que je ne me fasse pas scrupule d'embarrasser sa modestie par

Leurs occupations.

l'hommage que j'aurois tant de plaisir à rendre à ses talens & à ses vertus.

La Grandesse fournit en ce moment peu de ses Membres à l'État Ecclésiastique, qui n'a pas en Espagne, pour la vanité des grandes maisons, le même appât que dans les autres Royaumes Catholiques de l'Europe; mais le peu d'individus de cette classe qui s'y sont voués, sans obéir à des considérations mondaines, est exemplaire par ses mœurs, comme par ses lumières. La seule dignité qu'ils occupent en ce moment, est celle du Patriarche des Indes, qui fait à la Cour d'Espagne les fonctions de Grand-Aumônier : ce n'est pas une place de pure représentation. Elle attache constamment celui qui en est revêtu à la personne du Souverain. Il ne réside auprès d'elle d'autres Grands-d'Espagne, que ceux qui sont en activité de service : ce sont le Grand-Maître de sa Maison, son Grand-Ecuyer, son *Sumiller-de-Cors*, son premier Ecuyer, deux Gen-

tilshommes de la Chambre, le Capitaine des Gardes qui se trouve de quartier, & celui qui doit suivre Monseigneur le Prince des Asturies, son *Sumiller-de-Cors* & quatre Gentilshommes de la Chambre, qui le servent tour-à-tour, deux à la fois. Ce Prince & Madame la Princesse des Asturies ont aussi chacun leur Grand-Maître, leur Grand-Ecuyer. Ces grands Officiers résident constamment auprès de Leurs Alteesses. Tous les autres Grands-d'Espagne sont fixés à Madrid, dont ils ne s'éloignent que momentanément pour aller faire leur cour. Quelques-uns, en petit nombre, sont établis dans les capitales des Provinces. Je n'en connois pas qui résident habituellement dans leurs terres, qu'ils qualifient du titre pompeux d'*Etats*; & qui, vu leur étendue & les privileges dont ils y jouissent, ne sont pas indignes de ce titre.

La Grandesse ne s'annonce par aucune marque extérieure. Ceux de ses

Ordres de
Chevalerie.

Membres, qui sont Gentilshommes de la Chambre, portent une clef d'or. Il y a six Ordres de Chevalerie en Espagne ; mais il n'en est aucun auquel les Grands ayent un droit exclusif. Le plus distingué est celui de la Toison-d'Or, fondé par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, & que la Cour de Vienne continue à conférer en concurrence avec celle de Madrid, quoiqu'elle y ait renoncé par le traité qui termina la grande querelle de Philippe V & de l'Archiduc. Le nombre des Chevaliers de la Toison d'Or est très-borné en Espagne ; & cet Ordre est peut-être celui de l'Europe qui a le mieux conservé son antique splendeur.

Il y a ensuite quatre Ordres Militaires, dont la fondation remonte au tems des Croisades, & dont les grandes Maîtrises sont réunies à la Couronne depuis Ferdinand-le-Catholique. Ce sont ceux de *Santiago*, de *Calatrava*, de *Monteza* & d'*Alcantara*. Les trois premiers sont
attachés

attachés à un ruban rouge, & le dernier à un ruban vert. Ces quatre Ordres ont des Commanderies qui sont conférées par le Roi. Ils se sont donnés pendant long-tems à toutes les classes des citoyens, pourvu qu'ils fissent les preuves requises. Charles III les a rappelés à l'esprit de leur premiere institution, & s'est prescrit la loi inviolable de n'en revêtir que des Militaires. Il manquoit dès-lors une distinction honorifique pour le reste de ses Sujets. Il y a suppléé en 1771, en créant un cinquieme Ordre, qui porte son nom, & qui est dédié à la Conception de la Vierge. Il est composé de deux classes : celle des Grands-Croix & celle des simples Chevaliers. Les Grands-Croix portent en sautoir le grand Cordon de l'Ordre bleu céleste, avec un liseret blanc. Dans les jours de cérémonie, ils sont revêtus d'un long manteau, que ces deux couleurs se partagent, & ont par-dessus un collier, dont les anneaux sont

formés tour-à-tour par les armes de Castille & par le chiffre du Roi.

Le nombre des *Grands-Croix* ne doit être que de soixante. Lors de la fondation, ils furent tous choisis parmi les Grands-d'Espagne, hormis deux de ses Grands-Officiers, qui sont l'un l'Archevêque de Tolède, & l'autre le Patriarche des Indes. Peu de tems après, le Roi fit exception à cette espece de loi, en faveur de son Ministre de Marine, le Marquis de Castejon. Dans la suite il a étendu cette exception ; mais cependant n'a donné son Ordre qu'aux personnages les plus éminens de la Monarchie, comme ses Ministres, & quelques Lieutenans-Généraux, distingués ou par leurs services, ou par leur zele.

Les simples Chevaliers doivent être au nombre de deux cens, & ont chacun une pension de mille livres. Depuis quelques années, le Roi d'Espagne a donné ce petit Ordre en France à quelques per-

sonnes, qui ne font pas nombre. Il a dérogé en leur faveur au statut qui le rend incompatible avec tout autre Ordre, en souffrant qu'il s'associât à la Croix de Saint-Louis.

On fait des preuves de noblesse pour ce petit Ordre, ainsi que pour les quatre Militaires : il faut bien que je le croie, puisque tant de gens raisonnables me l'ont assuré ; sans cela j'aurois pu en douter, ou croire qu'au moins il y avoit plus d'un moyen d'éluder la loi. Il est vrai que la noblesse, dans la plupart des Provinces d'Espagne, n'est pas difficile à établir. Il suffit que le postulant prouve que lui & ses ancêtres ont vécu noblement, sans avoir exercé aucune des professions, en très-petit nombre, que la loi & le préjugé ont déclarés viles ; & alors il est réputé *noble d'extraction*, *hidalgo* ; car en Espagne on ne connoît pas les ennoblis. Quelques plaisans ont dit qu'il y avoit des Provinces entières dont tous les habitans étoient Gentils-

Comment
se prouve
la noblesse.

hommes : ils n'ont fait qu'exagérer un peu. Il est vrai que Philippe II a ennobli tous les Biscayens. Il est vrai que tous les Asturiens, se regardant comme descendans des anciens Goths qui se réfugièrent dans les montagnes des Asturies, sont réputés nobles, à cause de cette origine recommandable. Mais on sent combien il seroit absurde que deux ou trois cens mille hommes, distribués sur un petit canton depuis plusieurs siècles, fussent tous nobles. Si tous les hommes avoient cinq pieds six pouces, les mots de géans & de nains seroient rayés de tous les Dictionnaires. La qualification de nobles, suppose une classe de roturiers beaucoup plus nombreuse que la leur. Aussi dans le fait, la Biscaye & les Asturies ont, comme les autres provinces de l'Europe, leurs familles distinguées, qui sont désignées par l'opinion publique, qui ont joué un rôle dans leur canton, soit par leur opulence, soit par les places qu'elles y ont occupées ; &

quelles que soient les prétentions des familles obscures dont elles sont entourées , elles affectent une prééminence que celles-ci reconnoissent par des hommages : ce qui n'empêche pas les individus de ces dernières , de caresser les idées de grandeur , qui entretiennent dans leurs ames une sorte de noblesse , préférable sans doute à la noblesse chimérique de leur sang ; en sorte que , si quelque heureux hasard les porte à des postes moins obscurs que leurs berceaux , il leur semble qu'ils n'ont fait que se remettre à leur place , & qu'ils sont en général moins insolens , moins étourdis de leur fortune , que la plupart des parvenus dans les autres pays. J'ai remarqué plus d'une fois ce signe distinctif chez les Asturiens & les Biscayens , même dans l'état le plus bas. Ils ont dans leur maintien quelque chose de plus fier ; ils sont beaucoup moins humbles dans leurs hommages. Les titres , les richesses leur en imposent peu. Un homme en place n'est

pour eux qu'un homme heureux qui a gagné à la loterie générale, où ils ont tous un billet qui peut sortir à son tour ; & ce préjugé, tout en prêtant au ridicule, les tient en garde contre les bassesses, & même contre les crimes avilissans.

Ces nuances imperceptibles, qui séparent en Espagne la noblesse de la roture, n'empêchent pas qu'on ne mette un appareil de sévérité dans la recherche des preuves qu'on exige en certaines circonstances ; mais là, comme ailleurs, avec de l'argent & du crédit, on trouve des généalogistes faciles. Au reste on peut faire, à l'occasion de la noblesse & des titres en Espagne, une réflexion applicable à tous les pays, c'est que moins une Monarchie est limitée, plus ces distinctions sont arbitraires, plus ces nuances sont fugitives. Auprès des despotes, même les moins tyranniques, leurs faveurs, leurs caprices classent seuls les citoyens. Les Monarchies illimitées

s'approchent plus ou moins de cette incertitude : or, il en est peu où l'autorité souveraine soit moins circonscrite qu'en Espagne. L'ancienne forme du Gouvernement y mettoit plusieurs entraves : elle s'est altérée peu-à-peu & sans secousses. Les Corps intermédiaires existent à peine de nom. En lisant l'Histoire d'Espagne, on voit quelle influence les Cortes avoient sur les grandes opérations du Gouvernement, sur la guerre, la paix, l'établissement des impôts, l'administration de la justice. Depuis long-tems elles ne se sont plus assemblées que pour la forme ; & les Souverains sans moyens violens, sans rejeter formellement leur intervention, sont parvenus à l'éluder. Ils promulgent du haut de leur Trône absolu, des Ordonnances sous le nom de *pragmatiques*, dont l'exposé porte qu'elles auront la même force que si elles avoient été publiées dans l'assemblée des Cortes. Elles ne sont plus convoquées que lors de l'avènement d'un nouveau Roi au

Forme
de Gouver-
nement.

Trône , pour lui prêter serment au nom de la Nation , & pour recevoir le sien.

Ce qui
reste des
anciennes
Cortes.

A cette époque , on envoie des lettres de convocation à tous les Grands , à tous les *Titres* de Castille , à tous les Prélats , & à toutes les Villes qui ont droit de siéger aux Cortes. Les deux premières classes représentent la Noblesse ; les Prélats siégent au nom du Clergé , & les Villes qui députent un de leurs Echevins , représentent le Tiers - état. Hors ces occasions qui ne se sont offertes que deux fois dans ce siècle , les Cortes de toute la Monarchie ne se sont plus assemblées depuis 1713 , que Philippe V les convoqua pour faire admettre la Pragmatique Sanction , qui changeoit l'ordre de la succession au Trône. On les consulte encore pour la forme dans quelques cas ; mais alors les Membres qui les composent , correspondent entr'eux par écrit sans s'assembler. Il en existe cependant une foible image dans un Corps qui réside constamment à Ma-

drid, sous le nom de *Diputados de los Reynos* ; (députés du Royaume.) Lorsqu'elles se séparèrent en 1713, il fut réglé qu'elles seroient représentées par un Comité permanent, dont les fonctions seroient de veiller à l'administration de cette partie de l'impôt, connu sous le nom de *Millones*. Cet impôt avoit été accordé sous Philippe II, par le consentement formel des Cortes à certaines conditions, dont ce Monarque jura l'observation ; elles en conserverent même la régie jusqu'en 1718. A cette époque, le Cardinal Alberoni, dont le génie ardent & impérieux s'irritoit des entraves, le fit passer entre les mains du Souverain. Dès-lors le Corps des députés des Royaumes, ne conserva plus des revenus de l'Etat que la petite portion nécessaire au salaire & à l'entretien de ses Membres. Ils sont au nombre de huit, & sont choisis de la maniere suivante.

Il faut d'abord savoir que la division de l'Espagne en Royaumes & Provinces,

Division
générale de
l'Espagne.

telle que l'offrent les *Traités de Géographie & les Cartes*, est à-peu-près nulle dans la pratique. Le Gouvernement n'en connoît qu'une, *les Provinces de la Couronne de Castille, & celles de la Couronne d'Arragon*. Ces deux portions de la Monarchie different entr'elles, quant à l'administration, la forme & le recouvrement des impôts. Cette distinction remonte à l'époque où la Castille & l'Arragon furent réunis par le mariage d'Isabelle & de Ferdinand le Catholique, & n'a souffert depuis que de légères altérations. La Couronne d'Arragon ne comprenoit que l'Arragon proprement dit, la Catalogne, le Royaume de Valence, & celui de Majorque, composé des trois îles Baléares. La Couronne de Castille embrassoit le reste de la Monarchie espagnole. C'est d'après cette division générale que sont choisis *les Députés des Royaumes*. Toutes les Provinces de la Couronne de Castille se réunissent pour en nommer six; la Catalogne &

Mayorque pour en nommer un ; les Régences de Valence & d'Arragon pour le huitieme. Ces Députés ne siegent que pendant six années , au bout desquelles on procede à une nouvelle nomination par les mêmes moyens. Ce qui leur reste de leur droit primitif, c'est qu'ils sont Membres nés du Conseil des Finances, par lequel le Souverain fait connoître à la Nation la nécessité d'établir un nouvel impôt , & que l'aveu qu'ils sont censés donner à la résolution royale, est une ombre du consentement des Cortes, sans lequel autrefois les impôts ne pouvoient s'augmenter. Mais on sent toute la foiblesse du rempart que conserve la liberté dans cette poignée de Citoyens peu puissans, qui sont sous la main du Gouvernement, qui en attendent des graces, & qui, après tout, ne représentent que le Tiers-état, c'est-à-dire, la portion la plus nombreuse, mais la moins importante de la Nation. Les Provinces de Biscaye & de Navarre qui ont des états &

des privileges particuliers , envoient aussi en quelques occasions des Députés auprès du Trône , mais ils ne font point corps avec les Députés du Royaume , & leurs commettans fixent à leur gré l'objet & le terme de leur mission passagere.

Ministres
du Roi
d'Espagne.

On voit , d'après cet esquisse , combien peu l'autorité souveraine est limitée en Espagne ; sa volonté est exprimée d'ailleurs par plusieurs corps permanens , sous le nom de Conseils , qui sont les organes & les dépositaires de la loi , & dont nous entretiendrons le Lecteur quand nous l'aurons conduit à Madrid. Avant de quitter la résidence du Souverain , nous parlerons encore des Ministres qui siegent constamment auprès de sa personne ; ils sont en ce moment les seuls avec lesquels il partage le poids de la royauté. Autrefois leur autorité étoit balancée par le Conseil d'Etat , qui étoit consulté dans toutes les occasions importantes ; il subsiste encore , & forme le corps le plus distingué de la Monarchie ;

mais depuis le ministère du Cardinal Alberoni , il ne s'assemble plus, & est sans fonctions. La charge de Conseiller d'Etat n'est plus qu'une place honorifique à laquelle sont attachés des appointemens considérables, & qui est entre les mains du Souverain un moyen de récompenser ceux de ses Sujets qui ont bien mérité de l'Etat dans les postes les plus distingués. Le ministère y conduit ordinairement au bout de quelques années, & les Ministres n'avoient ci-devant le titre d'Excellence que lorsqu'ils y étoient parvenus. Mais à l'époque récente de la nomination de M. de Valdez au département de la Marine, le Roi établit que désormais tous ses Ministres porteroient ce titre, même avant d'être Conseillers d'Etat.

Comme il est encore des cas importans où le Souverain, assez modeste pour se méfier de ses propres lumières, veut s'éclairer de l'avis des personnes entre lesquelles il partage sa confiance, il sup-

plée aux assemblées du Conseil d'Etat, en réunissant ses Ministres en comité.

L'administration de son Royaume est répartie entre six départemens principaux. Le *Ministre des Affaires étrangères* est à beaucoup d'égards le Ministre dirigeant, & porte par excellence le titre de *Secrétaire d'Etat*. Le *Ministre de la Guerre* a une autorité assez circonscrite; il préside à la vérité au Conseil de guerre, qui est plutôt un Tribunal qu'un Corps d'administration; mais les Inspecteurs de l'Infanterie, celui de la Cavalerie, celui des Dragons & celui des Régimens provinciaux, forment chacun le travail du Corps dont l'administration leur est confiée, & le Ministre de la Guerre se borne à en présenter le résultat au Roi.

Le *Ministre de la Marine* travaille sans coopérateurs. Les Chefs des trois départemens, les Inspecteurs de la Marine sont nommés par le Roi sur sa présentation; les Ordonnances de la Marine,

dressées par lui seul, n'ont besoin que de la sanction du Souverain.

Le *Ministre des Finances* devrait proprement être surveillé par le Surintendant général des Finances ; mais depuis quelque tems ces deux charges sont réunies, & le seront probablement toujours ; leur séparation multiplieroit en pure perte les ressorts du Gouvernement, & l'intérêt de l'Etat veut qu'ils soient simplifiés autant que le comporte la nécessité des formes permanentes, ces sauve-gardes sacrées de la justice & de la propriété. D'ailleurs, quand le Souverain croit avoir trouvé dans un Sujet la capacité & l'intégrité requises pour l'administration de ses Finances, pourquoi lui donneroit-il d'autres surveillans que sa conscience & l'envie de justifier un choix aussi flatteur ? L'animadversion d'un censeur ne pourroit produire en pareil cas que des divisions, des méfiances, qui se tourneroient au détriment du service. L'événement a justifié ces réflexions en la personne des

trois Ministres qui ont successivement gouverné les Finances de Charles III ; ils l'ont aussi , par leur place , Présidens nés du Conseil des Finances.

Le *Ministre des Indes* a le département le plus vaste de toute la Monarchie , car il réunit dans sa main tout le gouvernement civil , militaire , ecclésiastique & économique de l'Amérique espagnole , & l'on peut dire qu'il n'est point dans l'univers politique , de Ministre qui embrasse autant d'objets de genres différens. Si Auguste n'en avoit eu qu'un pour tout l'Empire romain , son crédit n'eût embrassé après tout qu'une petite partie de l'Europe actuelle , les côtes de l'Afrique & quelques Provinces de l'Asie. Or , l'Empire romain , au moment de sa plus grande extension , peut-il être comparé à cette immense contrée qui s'étend depuis le nord de la Californie jusqu'au détroit de Magellan , & qui forme l'apanage du Monarque espagnol en Amérique , & le département de son Ministre des Indes ?

Il est vrai que l'autorité de celui-ci est modifiée par l'intervention du Conseil des Indes ; mais depuis quelques années la charge de Président de ce Tribunal suprême a été réunie à celle de Ministre des Indes.

Le *Ministre de Grace & de Justice* a dans son département la Magistrature & les Affaires ecclésiastiques ; mais son autorité est circonscrite par la grand'Chambre (*Camara*) du Conseil de Castille , dont nous parlerons ailleurs ; & quant à la nomination aux bénéfices , par l'intervention du Confesseur de S. M. C. , laquelle cependant tient , non à la constitution du Royaume , mais à la volonté personnelle du Monarque , & à la confiance dont il honore le Directeur de sa conscience.

Ces six ministères sont ordinairement occupés par six personnes différentes ; mais la même main a réuni jusqu'en 1776 ceux de la Marine & des Indes , qui ont tant de relations entr'eux , que le bien

du service réclamerait peut-être leur réunion. Ils sont séparés à présent; Don Joseph de Galvez occupe celui des Indes depuis 1776. L'Europe & l'Amérique savent si c'est avec succès, & si l'influence de son génie actif a contribué à vivifier la plus vaste Colonie que jamais Métropole ait eu sous sa domination. Don Antonio de Valdez préside depuis 1783 au département de la Marine, & s'est annoncé sous les plus heureux auspices. A la mort de Don Miguel de Musquiz, qui réunissait les Finances & le Ministère de la guerre, ces deux départemens ont été confiés à Don Pedro de Lerena, Intendant des quatre Royaumes d'Andalousie. Je quittois alors l'Espagne, & je n'ai pas été à même de recueillir l'opinion publique sur ce nouveau Ministre.

Le département des Affaires étrangères est, depuis la retraite de M. le Marquis de Grimaldi, entre les mains de M. le Comte de Florida-Blanca, dont les talens ont été appréciés à Rome, sous le Pon-

tificat de Clément XIV, & dans les circonstances les plus délicates. Il a réuni depuis à ce département celui de Grace & de Justice, la Surintendance des Postes, des chemins royaux, & des magasins publics. On m'a assuré qu'il ne manquoit à ce Ministre, respectable sous tous les rapports, qu'un peu plus de santé, pour suffire à cette tâche immense.

La stabilité des Ministres est une des circonstances les plus remarquables de la Cour d'Espagne. Le Monarque, qui en disposant de ces places éminentes consulte l'opinion publique, a eu jusqu'à présent le bonheur rare de ne voir presque jamais son témoignage démenti par l'événement. Aussi ses Ministres, sans s'abandonner à la paresse que devrait naturellement produire cette sécurité, cherchent à justifier sa confiance, & ne perdent pas un tems précieux à épier les ressorts de l'intrigue & à déconcerter ses menées. Ils ont le courage de former de vastes projets, parce qu'ils

Stabilité
des Minis-
tres.

savent que leur mort seule peut en arrêter l'exécution , parce qu'ils sont sûrs de trouver un appui constant dans la bienveillance du Monarque ; aucune distraction ne les détourne de leur objet principal. La Cour d'Espagne n'abonde pas en plaisirs ; on n'y voit de spectacles d'aucune espèce ; la chasse suffit au Souverain & aux Princes ses enfans : c'est un grand inconvénient pour les oisifs qui y séjournent , mais il tourne au profit des affaires. Les Ministres peuvent s'y livrer tout entiers , & donner de fréquentes audiences. J'ai été souvent édifié de la vie simple & réglée qu'ils y mènent ; la promenade est à - peu - près la seule dissipation qu'ils se permettent. Il ne faut pas moins que les jouissances du crédit & l'amour du bien , pour les dédommager d'une abnégation si complète. Je n'ai pas été à même de les fréquenter , mais d'après tout ce qu'on m'a dit d'eux , je juge qu'ils ne sont pas sensibles aux privations que leur impose leur état. Leur

principale société est composée de leurs commis, qui mangent habituellement à leur table. Cette contrainte réciproque a Bureaux. bien quelques inconvéniens de détail, mais il en résulte plus d'union entre le chef & les subalternes, & plus d'ensemble dans la conduite des affaires. Ceux qui les expédient sous l'œil du Ministre, ne sont pas à la vérité de simples commis; ils peuvent plutôt être comparés à nos Chefs de Bureaux. Pour être nommés à ces places, il faut ordinairement avoir fait preuve de talens dans quelque emploi de confiance. Sans doute il y a des abus dans les Bureaux de la Cour d'Espagne, comme dans tous les autres; on y élude, on y escamote peut-être des ordres comme ailleurs; mais en général la corruption y est très-rare, & on y est serviable & honnête: c'est le témoignage unanime de tous ceux qui y ont eu des relations.

On pense bien qu'avec le peu de ressources que présente la Cour d'Espagne,

elle n'est habitée que par ceux qui y sont fixés par leur place ; à St.-Ildefonse sur-tout elle est presque déserte, enforte que les Personnes Royales sont la plupart du tems réduites à la société de ceux qui sont de service auprès d'elles. Madame la Princesse des Asturies elle-même, dont la prévenance, l'esprit & les graces ont un charme irrésistible pour tous ceux qui l'approchent, passe presque toute sa vie dans son intérieur, où elle ne goûte gueres d'autres plaisirs que ceux de la conversation & de la musique. Le Prince, son époux, a du goût pour cet art ainsi que pour tous les autres ; il protege sur-tout celui de la peinture, & non content des chefs-d'œuvres dont sont remplis les Palais du Roi, son pere, il se compose une collection de bons tableaux de différentes Ecoles, en s'aidant des lumieres de deux de ses Valets-de-chambre, l'un François & l'autre Italien. Il y a quelques années que sur l'expression vague d'un vœu qui fut recueilli par l'un d'eux, le

Goût des
beaux-arts
à la Cour
d'Espagne.

Roi Louis XVI lui envoya deux beaux tableaux de Vernet. Le Prince a pris un tel goût pour les productions de son pinceau , qu'il a à l'Escorial un petit Cabinet, dont tous les panneaux sont de la main de ce grand Peintre.

Les appartemens du Palais de Saint-Ildefonse sont , pour-ainsi-dire , tapissés de tableaux. Ceux de la première antichambre du Roi ont quelque chose de satisfaisant pour des yeux François ; on y passe en revue comme dans une galerie d'Histoire , d'abord un superbe portrait de Louis XIV en pied, par Rigaud ; puis celui de Louis XV, encore enfant ; ceux du Régent, du Duc de Vendôme, du dernier Duc de Parme, de la Maison Farnese, & de sa femme, de Charles III, tel qu'il étoit quand il partit pour aller prendre possession du Royaume de Naples , de Philippe V , lors de son arrivée en Espagne ; portrait qui m'a frappé, ainsi que beaucoup d'autres, par sa physionomie douce & noble , qui rappelle les traits

Tableaux
du château
de Saint-Il-
defonse.

de Monseigneur Comte d'Artois. On n'est pas peu étonné de voir ce portrait près de celui de l'Archiduc. A cette réunion singulière, on diroit qu'à la fin des querelles de ces deux Princes, l'Archiduc ait envoyé à son heureux rival son portrait pour gage de leur réconciliation, & tînt au moins sa place dans un Palais où l'original avoit conçu l'espoir de régner. La chambre suivante, est celle où le Roi dîne. Elle a la vue sur la plus belle cascade des jardins, qui se trouve encadrée entre de doubles murailles de verdure. Les arbres les plus voisins en ombragent les balcons, & leur image se balance mollement jusques dans son intérieur. Cette salle est d'ailleurs décorée de plusieurs tableaux, parmi lesquels on en remarque quelques-uns de Murillo & de Solimena. Nous n'entreprendrons pas l'énumération de tous ceux qui se trouvent dans les appartemens suivans. Nous dirons seulement que les connoisseurs y distinguent un beau St. Sébastien du

Guide, une excellente copie d'une Madelaine du même maître, & une famille Flamande de Rubens, qui est d'une vérité frappante d'expression; un tableau du Poussin, qui est placé trop haut pour que j'aye pu en remarquer le sujet; deux têtes de Mengs, un petit tableau d'Amiconi, où trois jolis anges d'un blanc un peu fade tiennent un Saint-Suaire déployé; les portraits des Princes de Condé & de M. de Turenne, peints sur la même toile par Vandyck, & beaucoup d'autres tableaux de médiocre grandeur, répartis dans les Cabinets du Roi. Les appartemens de Monseigneur le Prince & de Madame la Princesse des Asturies, en contiennent aussi un bon nombre. On en remarque entr'autres dans leur salle à manger, trois grands, qui représentent les principaux traits de la Vie de Job. Dans celle de Madame l'Infante Marie-Josèphe, tout le monde sera frappé d'une Charité romaine, tableau majeur de l'Espagnolet, dont le

coloris est d'une grande vérité, & dont les têtes ont une noblesse & une décence qu'inspirent le respect autant que l'admiration. Dans le salon de cette Princesse, on voit encore un tableau singulier par ses grandes dimensions, & la quantité de personnages qu'il contient. A leur costume bizarre & peu analogue au siècle & au pays de la scène qu'il représente, on juge que l'Auteur est Flamand. Il offre tous les détails compliqués du repas, où Hérode pour complaire à sa fille, ordonna la décollation de Saint Jean-Baptiste. On suppose assez gratuitement, que sous cette allégorie, le Peintre a voulu retracer la mort de l'infortuné Don Carlos : c'est une de ces vieilles traditions, consacrées dans les cours, & dont on ignore également & l'époque & la source. Nous n'entendrons pas plus loin cette nomenclature, qui n'apprend rien aux connoisseurs, & qui est insuffisante pour les ignorans. Ceux de nos Lecteurs, qui en voudront une beaucoup plus complète,

pourront consulter deux Voyages d'Espagne, donnés récemment au public, l'une par M. Twiss & l'autre par M. Swinburne. (1) Descendons dans la galerie qui est au rez-de-chauffée, & qui occupe toute la façade du côté des jardins. Les Rois d'Espagne y ont placée une collection plus intéressante encore. On y voit aussi quelques tableaux, entr'autres deux bonnes copies, l'une de Raphaël, l'autre de Jules Romain, & deux très-jolies têtes en mosaïque ; mais ce qui en fait sur-tout le prix, c'est un nombre considérable d'antiques, dont la plupart fut achetée en Italie par Philippe V, & avoit fait autrefois partie du cabinet de la Reine Christine. Ceux dont j'ai

Galerie
d'Antiqui-
tés du Pa-
lais de St.-
Ildefonse.

(1) Ces deux Anglois qui ont écrit récemment sur l'Espagne, ne sont pas mis à beaucoup près sur la même ligne dans leur patrie. M. Swinburne, connu par d'autres Voyages, qui annoncent beaucoup de goût & de philosophie, y est préféré à M. Twiss. Je ne fais si l'ouvrage de celui-ci est traduit dans notre langue.

été le plus frappé, sont un autel cylindrique, où la marche de Silene est sculptée en bas-reliefs, une Cléopâtre colossale, une statue de Jupiter foudroyant, plusieurs Vénus de grandeur naturelle, huit Muses un peu mutilées, chez qui des mains modernes & peu habiles ont voulu réparer les outrages du tems, & dont les draperies sont remarquables par leur légèreté; deux groupes qui sont relégués dans des coins, comme s'ils étoient honteux de retracer des traits peu édifiants de la Mythologie; deux infidélités de Jupiter, dans le séjour pieux des Rois Catholiques, celui de Lédà & de Ganimède, qui caressent sans méfiance les oiseaux impudens dont ce Dieu emprunta la figure; un petit Sénèque assis & enveloppé de son manteau. Mais les morceaux antiques de sculpture, qui méritent sur-tout l'admiration des moins connoisseurs, qui seuls vaudroient la peine qu'on entreprît le voyage de Saint-Ildefonse, sont le jeune Faune

portant un chevreau, & le groupe de Castor & Pollux, deux chefs-d'œuvres originaux qui sont parfaitement conservés, & dont les copies, en marbre, en pierre, en plâtre, se trouvent par-tout à côté de celles de la Vénus de Médicis, du Laocoon, de l'Apollon du Belvedere, de l'Hercule Farnese, &c. Un des appartemens de la galerie que nous parcourons, est un salon où les plus beaux marbres de l'Espagne, taillés en colonnes, en vases, en bustes, semblent vouloir lutter avec les productions que l'antiquité nous a transmises, & malgré leur éclat moderne, ne font que rendre plus sensible la supériorité de celles-ci. Un petit corridor attenant à cette galerie, contient entassé pêle-mêle tout ce qui n'a pu y trouver place, statues Egyptiennes, tronçons de colonnes, bas-reliefs, bustes & autres antiques, livrés à la poussière, aux insectes rongeurs, & à tous les fléaux qui anticipent sur les ravages du tems. On regrette qu'une Cour

dont les Souverains savent si bien apprécier & encourager les Arts, n'ait pas encore choisi un emplacement plus convenable, où ces précieux monumens soient à l'abri de la destruction qui les menace.

Fabriques
de toiles.

Au-dehors du château de Saint-Ildefonse, on voit par-tout l'empreinte de la vigilance du Monarque & de son goût pour les établissemens utiles. Son Ministre principal, si digne de seconder ses vues de bienfaisance, lui a fait remarquer que le canton de Saint-Ildefonse étoit peuplé de femmes, de pauvres & d'enfans, que le défaut d'occupation réduisoit à l'oisiveté, & pouvoit conduire au vice ; & aussi-tôt le Monarque a fondé, à portée de son Palais, une fabrique, où ces mains jusqu'alors inutiles, tissent & préparent des toiles de différentes qualités. L'édifice qui les contient s'est élevé, comme par magie, à la voix du Souverain. En 1781 il n'en étoit pas encore question. Il y avoit à Léon un Fabricant qui avoit eu le chagrin de voir

le gouvernement lui-même arrêter dans ses progrès une grande manufacture qu'il avoit confiée à ses soins. Il fut appelé à Saint-Ildefonse ; & avant le mois d'Août 1783 , la nouvelle Fabrique avoit plus de vingt métiers en activité , & deux grandes machines à fouler & à laver les toiles ; mais ce n'est encore qu'un très-foible échantillon de ce que l'Espagne a fait & doit faire encore , pour n'être plus entièrement , pour les toiles , à la merci des étrangers. Elle a été traitée à cet égard par la nature aussi-bien qu'à tous les autres : elle en avoit tiré parti dans les siècles de sa splendeur. Elle fabriquoit toutes ses toiles de ménage , & ne tiroit pas des pays étrangers le tiers de ce qu'ils lui fournissent à présent. Elle est sur la voie de se remettre en possession de ses avantages. On est convaincu , depuis quelques années , que l'Arragon est très-propre à la culture du chanvre & du lin. Elle prospère en Biscaye. On commence à s'en occuper dans les Asturies , la Vieille-Castille &

sur-tout dans le Royaume de Grenade, dont le lin & le chanvre sont bien préférables à celui que l'Espagne est encore obligée de tirer du Nord, pour les besoins de sa marine. Mais la Galice est encore la seule Province où la fabrication des toiles soit très-avancée : on y en fait pour tous les usages, assez pour suffire à la consommation du pays, & même pour en envoyer à Madrid, & jusques dans l'Andalousie. Que les étrangers qui approvisionnent de toiles l'Espagne, ne s'alarment cependant pas; quand même toutes ses Provinces se modeleroient rapidement sur la Galice, ses vastes colonies offriront encore longtemps un débouché presque inépuisable aux toiles de Bretagne, de Silésie, de Suisse & d'Irlande.

A côté de cette Fabrique naissante de premiere nécessité, il y en a une de luxe qui remonte au regne de Philippe V ; c'est une Manufacture de glaces, la seule qu'il y ait en Espagne. On s'étoit d'abord
borné

borné à une Verrerie qui subsiste encore, & donne des bouteilles d'une assez bonne qualité, & des verres blancs qu'on y cisele avec assez d'adresse. J'en ai rapporté quelques-uns où l'on a gravé des chiffres, des lettres, & jusqu'à de jolis paysages. Cette Verrerie étoit un acheminement à une entreprise plus brillante. La Manufacture de glaces de St.-Ildefonse est comparable aux plus beaux établissemens de ce genre; on en peut voir les dessins dans les Planches de l'Encyclopédie. L'édifice est vaste & très-bien distribué; il contient deux fourneaux & une vingtaine de fours où l'on fait refroidir lentement les glaces après les avoir coulées. On y en coule dans toutes les dimensions, depuis les carreaux de vitres jusqu'aux plus grands trumeaux. Elles sont moins blanches & peut-être moins bien polies que celles de Venise & de St-Gobin; mais nulle part on n'en a encore coulé d'aussi grandes. L'opération du coulage s'y fait avec beaucoup de précision & d'ensemble. Monseigneur Comte

Verrerie
& fabrique
de glaces.

d'Artois eut la curiosité d'y assister ; la glace qu'on y coula devant lui avoit , autant que je puis m'en souvenir , cent trente-trois pouces de long , sur soixante-cinq de large , & l'on m'a assuré qu'il y en avoit encore de plus grandes. On les dégrossit à mains d'hommes dans une longue galerie qui est attenante à la Fabrique , & il y a à un quart de lieue une machine que l'eau fait mouvoir , & où on acheve de les polir ; on les porte ensuite à Madrid pour les étamer. Le Roi consacre les plus belles à la parure de ses appartemens ; il en fait des cadeaux aux Cours qui ont des relations intimes avec lui. En 1783 , S. M. C. en fit joindre quelques-unes aux présens qu'il envoyoit à la Porte Ottomane , avec laquelle elle venoit de conclure un traité. C'est une idée agréable pour un cosmopolite tolérant , de penser qu'en dépit des préjugés de religion & de politique qui divisoient autrefois les Nations , la main des Arts a établi entr'elles un échange de jouis-

fances d'un bout de l'Europe à l'autre, & que les Beautés du Serrail se mirent dans les glaces coulées à Saint-Ildefonse, tandis que les tapis de Turquie sont foulés par des pieds François. Ce qui sort d'ailleurs de la Manufacture de Saint-Ildefonse est vendu, pour le compte du Roi, à Madrid & dans les Provinces; mais on sent bien que ce profit est trop mince pour couvrir les frais d'un établissement aussi considérable qui, le bois excepté, est éloigné de toutes les mairies premières qu'il employe, qui est situé fort avant dans l'intérieur des terres, au sein des montagnes, & loin de toute rivière navigable; aussi doit-il être compté parmi ces fondations de luxe qui prospèrent à l'ombre du Trône, & qui ajoutent à son éclat.

Je passai à Saint-Ildefonse tout le tems que Monseigneur Comte d'Artois y séjourna. Il parut, ainsi que toutes les personnes de sa suite, bien sensibles à l'accueil qu'ils recevoient, & cette Cour,

Séjour de
Mgr. Com-
te d'Artois
à Saint-Il-
defonse.

un peu grave, se complut aussi à voir un des plus beaux ornemens de la nôtre se faire à son étiquette, à sa vie réglée & peu variée, rendre, avec l'empressement cordial d'un Neveu tendre & respectueux, des devoirs au Roi, son Oncle, partager quelquefois avec lui la pacifique récréation de la pêche & le plaisir de la chasse, qui, pour le Roi d'Espagne, n'est guères plus bruyant, & passer doucement le reste de son tems avec les Seigneurs aimables de sa suite, soit dans le Palais de S. M. C., soit à l'Hôtel de l'Ambassadeur de France. On remarqua aussi avec satisfaction la liaison intime qui se formoit entre deux augustes Princes, déjà rapprochés par le rang, & qui pour s'aimer n'avoient besoin que de se connoître; deux Princes dignes l'un de l'autre par leur franchise & leur loyauté, l'héritier du Trône d'Espagne, & le second appui de celui de France. Cette liaison qui portoit un reflet de bienveillance sur leurs entours, auroit suffi pour achever de détruire les préjugés

de Monseigneur le Prince des Asturies (si jamais il en eût) contre une Nation qui ne s'étoit pas encore présentée à lui sous des rapports aussi favorables. D'après cet agréable échantillon , il a dû juger que notre écorce superficielle & légère pouvoit cacher des qualités estimables , & que l'élégance de nos manieres n'excluait aucune des vertus qui conquièrent les cœurs , & font pardonner les graces. J'aime à me persuader que cette entrevue , où de part & d'autre on a été à portée de s'apprécier , resserrera encore , pour le bonheur & la gloire de la Maison de Bourbon , les liens qui doivent unir ses branches. On ne sent peut-être pas assez combien les affections personnelles des êtres destinés à régner ou placés autour du Trône , influent sur le destin des Nations. Combien de guerres sanglantes auroient été prévenues , si les Souverains ou leurs entours , s'étoient connus autrement que sous les rapports infideles de la poli-

Sa liaison avec Monseigneur le Prince des Asturies.

tique ? L'ambition , ce sentiment factice & violent , devant lequel fuit le bonheur qu'elle poursuit , céderoit sans doute à des sentimens plus doux , plus analogues à la bonté naturelle du cœur humain ; & les mouvemens de cette bienveillance universelle qui se perfectionne , qui se propage en s'exerçant , l'emporteroient souvent sur les froides combinaisons des Cabinets. Félicitons donc notre siècle philosophique , qui , en étendant le goût des voyages jusqu'aux Souverains , verra peu-à-peu s'évanouir les préjugés qui divisent les Cours & les Empires , & tarira peut-être la source des guerres , qui n'ont jamais été plus longues & plus acharnées qu'entre les Souverains qui ne se sont apperçus qu'à travers les prestiges d'une fausse gloire , & chez lesquels aucun rapprochement n'a tempéré l'âcreté des haines nationales.

Le séjour de Monseigneur Comte d'Artois à Saint-Ildefonse , qui a amené

& qui excusera cette digression, dura une quinzaine de jours; ce Prince se rendit ensuite à Madrid. Monseigneur le Duc de Bourbon arriva à Saint-Ildefonse le jour de son départ, & y passa vingt-quatre heures. Quoiqu'il y parut sous le nom du Comte de Dammartin, S. M. C. voulut qu'il y fut traité comme un Prince de sa Maison. Cet hommage rendu à son sang ne l'éblouit pas; il ne fut Bourbon que pour le Roi d'Espagne & sa famille. Pour tout le reste de sa Cour, il ne fut qu'un simple particulier dont les agrémens extérieurs, les manières prévenantes & la modestie, séduisirent tous les cœurs. Il trouva encore Monseigneur Comte d'Artois à Madrid; ces deux Princes visiterent ensemble les curiosités de cette Capitale, assisterent au spectacle, à un combat de taureaux. Par-tout le peuple Castillan se porta en foule sur leurs pas; & il étoit facile de voir que la curiosité n'étoit pas le seul

Séjour de
Mgr. Com-
te d'Artois
& de Mgr.
le Duc de
Bourbon à
Madrid.

motif de cet empressement de tous les sexes, de tous les âges & de toutes les classes. Je rapporterai à cette occasion une anecdote très-minutieuse en elle-même, mais qui servira à prouver avec quelle circonspection il faut juger une nation dont on ne connoît pas parfaitement les mœurs ni le langage. Quand les Princes eurent visité le Palais du Buen-Retiro, leurs conducteurs qui ne savoient que l'Espagnol, leur demanderent dans cette langue, s'ils vouloient aller voir *la China*. Quelques personnes de leur suite ne manquèrent pas de croire qu'on leur demandoit s'ils alloient à la *Chine*, & rirent beaucoup de la question saugrenue. La vérité étoit cependant que ces bonnes gens leur proposoient d'aller voir la fabrique de *porcelaine*, qui se nomme en Espagnol *China*, à-peu-près comme on appelle *Batavia*, les étoffes qui viennent de la Colonie Hollandoise de ce nom, & *Bretagnes*, des toiles qui sont

fabriquées en Silesie. Que d'erreurs consignées dans les récits des voyageurs tiennent à de pareilles méprises !

Mais laissons partir Monseigneur Comte d'Artois & M. le Comte de Damartin pour le camp de St. - Roch, & reverons à Saint-Ildefonse, dont les environs réclament encore un peu d'attention.

A un quart de lieue de cette Maison Royale coule une petite riviere (l'Eresma), qui sert aux plaisirs innocens du Souverain, & réfléchit souvent son image. Il en a fait applanir les bords en trottoirs ; ou lorsque le terrain l'a commandé, on y a pratiqué des escaliers en gazon ou en pierres. Elle est encaissée entre deux piles de rochers, groupés de la maniere la plus pittoresque. Ses eaux limpides coulent tantôt avec fracas sur des écueils, tantôt se précipitent par des cascades naturelles, tantôt forment des petits bassins tranquilles, qui servent d'asyles aux truites, destinées à passer du ha-

Bords
charmans
de l'Eres-
ma.

meçon de sa Majesté Catholique sur sa table. En quelques endroits de petites prairies séparent cette riviere des taillis de chênes verts, dont ce canton abonde. En d'autres les bouquets de ces arbrisseaux s'élevent sur la crête des rochers, ou se balancent sur leurs pentes. Lecteur, si vous êtes jamais fixé pour quelque tems à Saint-Ildefonse, & que cette morne magnificence qui préside au séjour des Rois, vous ennuye, allez rêver sur les rives de l'Eresma, vous y trouverez un des plus jolis jardins Anglois que la nature ait tracés, vous ne regretterez pas celui où l'art a déployé tout son luxe un quart de lieue plus loin, & vous reviendrez plus content de vous-même, & moins desireux de ces fausses jouissances, que le faste procure à grand frais. La Cour d'Espagne vient une fois tous les ans effrayer les nayades de l'Eresma, du fracas d'une battue générale. Le rendez-vous est sur les bords de cette petite riviere, à une lieue du château de Saint-Ilde-

fonse. Quelques jours d'avance , des ^{Battue générale.} troupes de payfans sont répandues dans les bois & sur les côteaux circonvoisins , & chassent devant eux le gibier qui y fourmille. L'enceinte dans laquelle il est circonscrit , se resserre de plus en plus jusqu'à l'heure fixée pour la battue. C'est alors un spectacle vraiment piquant , de voir les daims & les cerfs s'écouler par pelotons de tous côtés , pressentir le danger vers lequel on les pousse , revenir sur leurs pas , essayer d'affronter la mousqueterie roulante qui les menace parderrière ; mais obéissant à leur frayeur , & trompés dans leurs tentatives , passer enfin en troupes ferrées par le défilé fatal où le Roi & les Princes ses enfans placés en embuscade les attendent. Leur agilité devient alors leur dernière ressource , & sauve le plus grand nombre. Sur trois & quatre mille , & quelquefois plus qui sont ainsi passés en revue , il en succombe environ une centaine. Les uns tombent sous le plomb meurtrier à l'endroit même

où ils sont atteints ; les autres portent plus loin le trait mortel, & vont cacher leur agonie au sein des broussailles ; leurs corps encore palpitans sont apportés & rangés sur le champ de bataille. On en fait l'énumération avec une complaisance cruelle, que se reprocheroit un philosophe, & qu'on est convenu de pardonner aux chasseurs. Toute la Cour, & MM. les Ambassadeurs & Ministres étrangers, assistent ordinairement à ce spectacle, qui se répète à la fin du voyage de l'Escorial. Monseigneur Comte d'Artois & M. le Comte de Dammartin y furent invités lorsqu'ils repassèrent à leur retour du camp de Saint-Roch, & ils y figurèrent comme acteurs. Ils auroient peut-être désiré une victoire moins facile sur les timides hôtes des bois, qu'ils sont accoutumés à poursuivre & non à massacrer de sang froid ; mais les forêts de Compiègne & de Fontainebleau ne leur avoient jamais offert ces légions de troupes légères, défilant devant eux par milliers,

& ce spectacle , unique peut-être en Europe , parut satisfaire leur curiosité.

Il est un autre endroit , où pendant le voyage de Saint-Ildefonse , le Roi Catholique va porter une fois la terreur & le fracas qui accompagnent les chasseurs. Ce sont les environs du Paular , Monastere de Chartreux , placé au pied & de l'autre côté des énormes montagnes qui dominant son château. Tout le reste de l'année c'est l'asyle de la paix & du silence. Le Paular , une des plus riches Chartreuses de l'Espagne , est situé dans un charmant vallon , arrosé par un gros ruisseau qui coule doucement entre de vastes prairies & au milieu des bosquets. Il fait aller un moulin à papier , dont le bruit est le seul que répètent les échos solitaires de ce canton. Un François (car où ne s'en trouve-t-il pas ?) dirige cette fabrique au profit des Chartreux , & semble avoir oublié dans ce coin du monde sa patrie , & presque sa propre langue. Nous nous reconnûmes un jour

Monastere
du Paular.

par cette espece d'instinct qui rapproche deux concitoyens, qui d'abord s'expliquent par un fourire, dont bientôt leur langage commun devient l'interprête. J'avois été visiter la Chartreuse du Paular, & j'avois oublié de me munir de lettres pour le Prieur. Exclue de ce pieux asyle, j'expiois ma négligence en errant à l'aventure, sans gîte & sur-tout sans provisions, dans les environs du Monastere. Mon bon ange, où le génie de la Patrie, conduisit mes pas vers le moulin à papier: bien m'en prit. Le directeur de cette petite fabrique devina que j'étois François, m'accosta, m'offrit ses services. Son intercession m'ouvrit les portes du Couvent, & me valut des preuves de la générosité hospitaliere de ses silencieux habitans.

La Chartreuse du Paular n'a d'ailleurs de remarquable qu'un vaste cloître, où Vincent Carducho a peint les principaux événemens de la vie de Saint Bruno.

Je dois encore conduire le Lecteur au

château de *Rio-Frio*, situé à trois lieues de Saint-Ildefonse. Des troupes de cerfs errent dans les bois qui l'environnent. Ces animaux, qui sont d'ailleurs si faciles à effaroucher, y paroissent vivre dans une sécurité dont les passans s'étonnent, & qui n'est troublée qu'une fois par an, lorsque le Roi d'Espagne les fait passer doucement en revue, & choisit à loisir ceux qu'il veut immoler. Le château de *Rio-Frio* est situé au milieu du terrain le plus aride. Il a été bâti par la Reine Isabelle Farnese. Après la mort de Philippe V, elle s'étoit retirée à St.-Ildefonse ; pour tout le regne de Ferdinand VI, Fils de ce Monarque, mais d'un autre lit ; & vouloit faire du château de *Rio-Frio* son dernier asyle. Pourqu'il lui retraçât le Palais neuf de Madrid, où ni elle ni son époux n'avoient eu la consolation d'habiter un seul jour, elle l'avoit fait construire sur le même modele, mais dans de moindres dimensions. Son propre Fils Charles III, ayant été appelé au Trône d'Es-

pagne par la mort de Ferdinand VI, ses projets de retraite s'évanouirent, & le château de Rio-Frio fut abandonné avant même d'avoir été achevé.

Château
de Balsain.

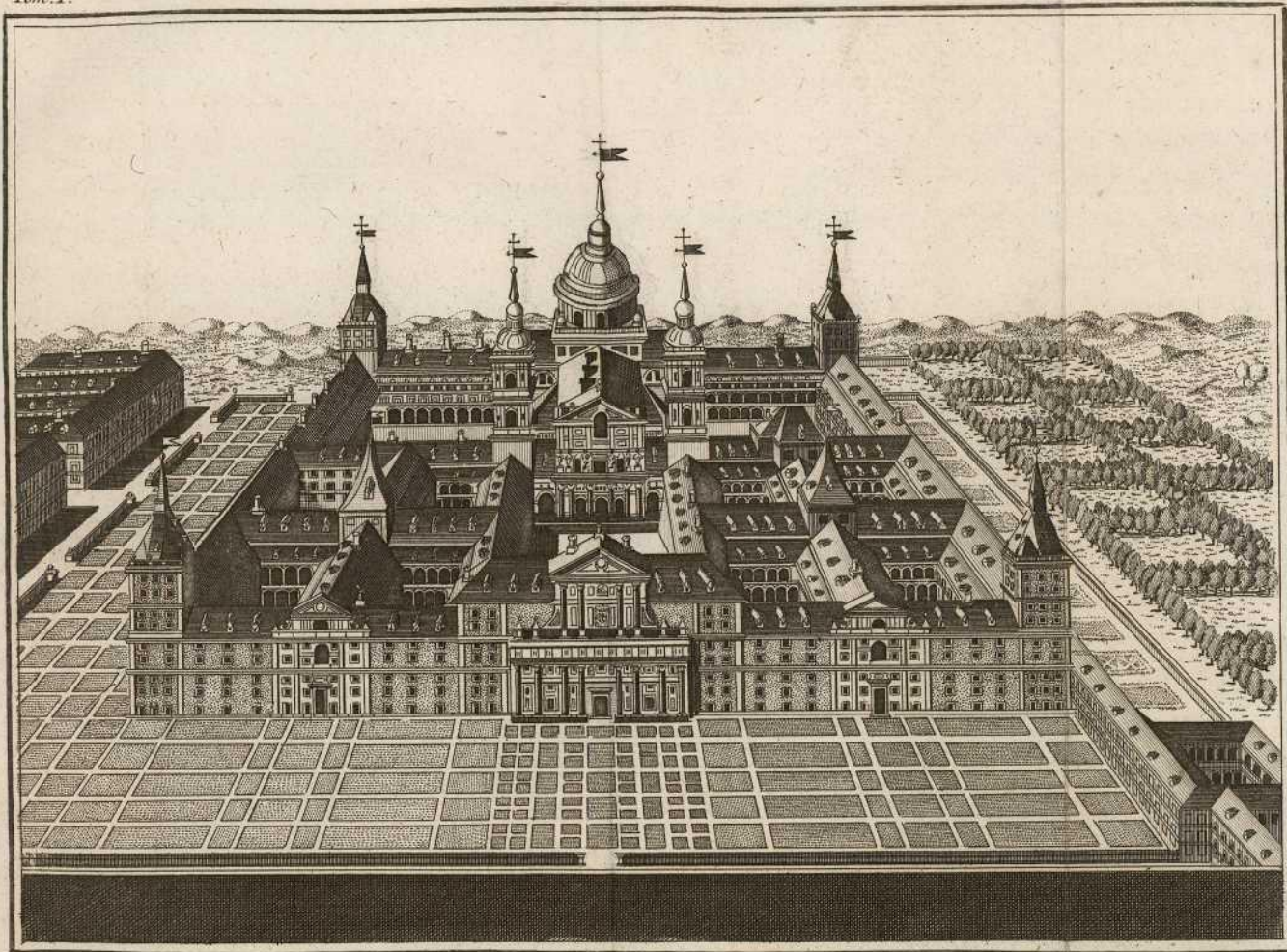
Mais il est tems de quitter St.-Ildefonse, & de prendre le chemin de l'Escorial. A trois quarts de lieue on passe l'Eresma sur un pont, & on arrive à Balsain, village situé dans un bassin qu'ombragent de grands bois. Les Rois d'Espagne y avoient autrefois une maison de chasse, où Philippe V alloit quelquefois, & où il conçut le projet de bâtir Saint-Ildefonse, dans ce canton sauvage qui flattoit deux de ses goûts, celui de la solitude & celui de la chasse. L'Ambassadeur de France, avant que le Roi d'Espagne lui eut fait bâtir une maison à Saint-Ildefonse, habitoit ce vieux château. Dès qu'on l'a dépassé, on gravit péniblement pendant deux lieues la croupe des hautes montagnes qui séparent les deux Castilles. Le chemin est ombragé par de grands pins, dont le
sommet

sommet se perd souvent dans les brouillards, qui s'élèvent du sein des profondes vallées. L'air se refroidit insensiblement à mesure qu'on approche du sommet des montagnes; & quand enfin on se trouve à la hauteur des sept pointes de rochers, qui de Saint-Ildefonse présentent l'aspect d'une immense muraille crénelée, une nouvelle décoration s'offre à l'œil du voyageur enchanté. Il plonge sur les vastes plaines de la nouvelle Castille, & apperçoit Madrid bien en dedans des bornes de l'horison, où sa vue s'égare au loin. C'est un autre pays, un autre ciel, une autre température. Souvent il laisse derrière lui les nuages amoncelés, auxquels les montagnes semblent servir de terme, & passe tout-à-coup dans l'air le plus serein. Les rayons du soleil perdus dans les brouillards épais qu'il vient de parcourir, embellissent & colorent les campagnes, sur lesquelles il domine. Bientôt il se précipite plutôt qu'il ne descend du haut de ce magni-

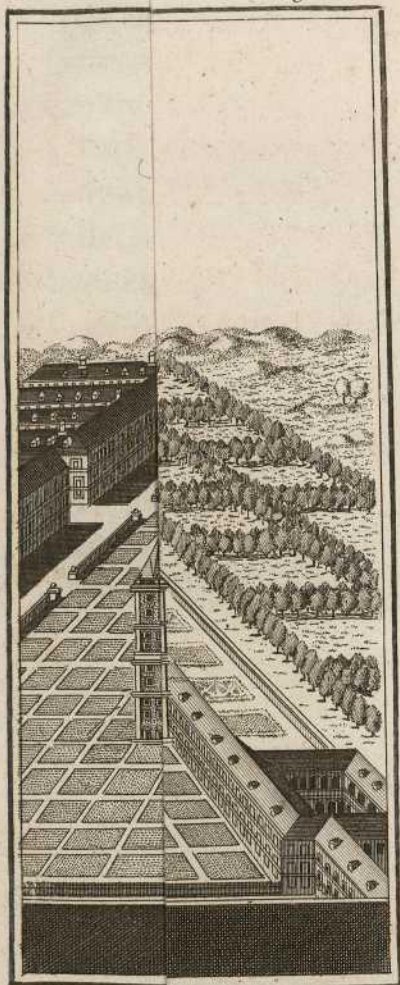
Chemin
de Saint-Il-
defonse à
l'Escorial.

fique Belvedere, & au bout de deux lieues, il arrive au bourg de Guadarrama, que traverse le grand chemin de Madrid à Paris. Il croise ce chemin pour suivre la route de l'Escorial, où la Cour va passer cinquante jours en quittant St.-Ildefonse. Ce fameux Monastere est situé à mi-côte, sur les revers de la chaîne des montagnes qui termine la vieille Castille. Le choix qu'a fait Philippe II de cette position escarpée & aride, peint bien le caractère sombre & farouche que l'Histoire prête à ce Prince. N'en disons cependant point de mal. Les Espagnols même de nos jours, ne le livrent pas encore à l'animadversion de la postérité, comme nous abandonnons notre Louis XI, avec lequel il eût plus d'un trait de ressemblance. D'ailleurs il faut sur-tout respecter sa mémoire à l'approche de ce Couvent royal, où il n'est appelé que *notre saint Fondateur*, où reposent ses cendres, & où son image est vingt fois répétée. On fait

Premier
aspect de
l'Escorial.



VUE DE L'ESCURIAL.



que sa fondation fut la suite d'un vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint-Quentin, à laquelle cependant il n'assista pas. On fait également qu'il le dédia à St.-Laurent, dont ce jour étoit la fête. Il porte en Espagnol le nom de ce Saint (San Lorenzo) & tout rappelle à l'Escorial l'instrument de son martyre. Non-seulement on le voit sur les portes, sur les fenêtres, sur les autels, sur les rituels, sur les habits sacerdotaux; mais l'édifice même de l'Escorial en a la forme. C'est un bâtiment quadrangulaire, dont la façade principale est tournée à l'occident, & adossée à une montagne; sur le côté opposé qui fait face à Madrid, s'avance le manche écourté du gril renversé; & ses quatre pieds sont figurés par les fleches de quatre petites tours quarrées qui surmontent les quatre angles. Je n'entreprendrai pas avec l'Abbé de Vayrac & Colmenar, l'énumération exagérée de toutes les portes, fenêtres, cours, &c.

Construc-
tion du Mo-
nastere de
l'Escorial.

de ce fameux Couvent. Sa masse certainement quelque chose d'imposant, mais il ne remplit pas tout-à-fait l'idée qu'on en conçoit d'après sa réputation. Sa forme n'a pas permis le déploiement qui en auroit fait valoir la vaste étendue ; & ce n'est qu'après en avoir parcouru les nombreux dortoirs , après s'être égaré dans ses cours , dans ses escaliers & dans ses corridors , que l'imagination complète ce que l'apparence n'a fait qu'ébaucher. Son architecture n'a rien de magnifique. Elle a bien plutôt la simplicité sérieuse qui convient à un Couvent , que le faste qui annonce le séjour d'un grand Monarque. La seule façade de l'occident a un beau portail formé de grosses colonnes d'ordre dorique à demi engagées dans la muraille , & de chaque côté deux grandes portes de belles dimensions. Par ce portail on passe à une belle cour quarrée , au fond de laquelle est l'Eglise. Cette entrée principale ne s'ouvre pour

les Rois d'Espagne & les Princes de leur Maison, que dans deux occasions solennelles. La première fois lorsqu'après leur naissance ils viennent à l'Escurial, & lorsqu'on va déposer leurs dépouilles mortelles dans le caveau qui les attend. Là j'ai cru voir le double emblème des portes de la vie & de celles de l'éternité, qui, pour les enfans des Rois comme pour les plus vils mortels, ne s'ouvrent qu'une fois, & se referment sur eux pour jamais.

De ce côté, la porte de l'Eglise s'annonce par un beau péristyle, dont la façade est surmontée par les statues colossales de six Rois d'Israël, qui paroissent comme en équilibre sur leurs maigres piédestaux. Ces six Rois ont eu part à la construction ou à la réédification du temple de Jérusalem, ainsi que l'indiquent les inscriptions gravées sur la base de leurs statues. Les deux du milieu sont David & Salomon, aux-

quels le sculpteur a tâché de donner la ressemblance de Charles - Quint , & Philippe II son Fils ; tant la flatterie a été dans tous les tems ingénieuse à puiser des hommages à toutes les sources , & à se saisir pour cela des plus légers rapports !

La façade du midi est toute nue ; mais elle a près de 300 fenêtres sur quatre étages , en comptant le soubassement , qu'a nécessité de ce côté l'inégalité du terrain. C'est sur la façade opposée que sont les deux grandes portes , par lesquelles on entre ordinairement. Tout l'édifice est bâti en pierres de taille d'une espece de granit bâtard , dont la teinte rembrunie par le tems , ajoute à l'austérité de ce monument. La carrière d'où on l'a tirée est dans le voisinage de l'Escorial , & on assure que cette circonstance est un des motifs qui ont décidé le choix de l'emplacement. Elle fournit des blocs si considérables , que trois

pierres ont suffi pour former le chambranle des plus grandes portes, & que chaque marche de l'escalier principal n'est composé que d'une seule.

Lorsque la Cour n'est pas à l'Escorial, ce n'est qu'un vaste Couvent où habitent au large près de 200 Hyéronimites, sous l'inspection d'un Prieur. A l'arrivée de la Cour, le Couvent se transforme en Palais. Les Moines sont relégués sur les façades de l'occident & du midi, & les principales cellules deviennent les habitations de la Famille Royale, & des personnes des deux sexes qui marchent à leur suite. Le Roi lui-même a la sienne, dans l'espace resserré qui forme le manche du gril. Philippe II semble en avoir voulu faire un lieu de retraite, où la Grandeur souveraine vient se cacher à l'ombre des Autels, & se familiariser avec le voisinage de son tombeau; & ses successeurs, fideles à ce vœu d'humilité, se contentent encore de cette modeste enceinte. Elle com-

Eglise de
l'Escurial.

Le maître-
Autel & les
deux mau-
solées qui
l'accompa-
gnent.

munique par un escalier à l'Eglise & à la Sacristie, deux objets où tous les arts réunis ont déployé leur magnificence. L'Eglise a la forme d'une croix Grecque, surmontée d'un dôme. Tout le vaisseau pose sur des piliers peut-être un peu massifs, dans l'épaisseur desquels on a pratiqué des autels. Son architecture est simple, mais majestueuse. Sur les voûtes du dôme & de la nef, le pinceau magique de Luc Jordans, a peint à fresque plusieurs traits de l'Histoire Sainte, & quelques allégories religieuses. Le maître-Autel, auquel on monte par une vingtaine de marches, est formé par trois ordres d'architecture, placés les uns au-dessus des autres en forme de pyramide tronquée : on n'a rien épargné pour sa décoration. Son Tabernacle réunit la richesse & l'élégance. Ses colonnes sont des marbres les plus précieux : leurs interstices sont remplis par des tableaux de Lucas Cambiaso & de Peregrino Tibaldi. Et cependant

son ensemble a quelque chose de mesquin qui contraste avec la majesté de l'édifice. Il est trop élevé pour sa largeur, & paroît enchassé par force dans l'espace trop étroit qu'il occupe, comme s'il n'eut pas été fait pour l'Eglise à laquelle il appartient. Mais ce qu'il a de véritablement beau, ce sont les deux tombeaux qui l'accompagnent. Ils se marient parfaitement avec son premier ordre, qui est de colonnes doriques cannelées. C'est d'un côté celui de Charles-Quint, & de l'autre celui de Philippe II. Ces deux Souverains sont à genoux, & semblent abaisser leur Majesté devant le Roi des Rois. Ils occupent le devant d'une espece de chambre ouverte du côté de l'Autel, & revêtue intérieurement de marbre noir. Ces deux monumens ont quelque chose de lugubre à la fois, & de pompeux. En les contemplant on ne peut se défendre d'une rêverie profonde sur le néant des grandeurs humaines, & sur l'abîme qui les

engloutit. Le calme qui regne autour d'eux semble être celui de la mort, contre laquelle les maîtres de la terre s'arment envain de l'orgueil des tombeaux; & ces réflexions deviennent encore plus profondes, quand on les applique à deux Souverains, qui pendant leur vie ont fatigué l'univers de leur ambition, & qu'on voit condamnés à un silence éternel par la seule loi à laquelle ils n'ont pu échapper.

Les deux autels les plus voisins du maître - Autel, celui de l'Annonciation & celui de S. Jérôme, offrent des beautés d'un autre genre qui ne sont du ressort que des dévots & des orfèvres. Deux grandes portes, sur lesquelles Lucas Cambiaso a peint deux tableaux médiocres, s'ouvrent & laissent voir à l'œil ébloui des reliques sans nombre, enchâssées dans des vases, dans des caisses d'argent & de vermeil, & enrichies de pierres précieuses. Les démonstrateurs de ces riches cabinets font sur-tout remarquer un grand S. Laurent d'argent massif, qui

Reliques
& tableaux
de l'Eglise.

porte sur la poitrine quelques-unes des dépouilles de ce Martyr , que ses disciples ont dérobées aux flammes. L'Eglise de l'Escurial offre aussi de bons tableaux de quelques peintres du second ordre, plusieurs Apôtres de Navarrete, connu sous le nom du Muet , la chûte des Anges, & le martyre de Ste. Ursule, de Peregrini Tibaldi. Mais c'est sur-tout dans les deux sacristies que les chefs-d'œuvres de la peinture sont répandus avec une profusion capable de laisser l'admiration même des connoisseurs. Dans la première , qui est peu éclairée , elle paye un tribut à trois Paul Veronése, un Titien , deux Tintoret , un Rubens & un Espagnolet. La sacristie principale en contient un bien plus grand nombre, & seule suffiroit pour justifier la réputation dont jouit l'Escurial. Nous nous bornerons à indiquer les tableaux qui frapperont les yeux les moins accoutumés à juger les productions des Arts. Le plus apparent de tous, celui qui fait le plus

Tableaux
de la Sacristie.

grand effet , est le tableau de l'autel , qui est de Claude Coello , peintre Portugais peu connu d'ailleurs ; il retrace un spectacle dont cette sacristie même a été le théâtre. Charles II , accompagné des Seigneurs de sa suite , y est représenté à genoux devant le saint-Sacrement que tient le Prieur du Monastere ; il y vient faire amende-honorable pour la profanation d'une hostie lacérée par une main impie , & vengée par un miracle. Le recueillement du Monarque , l'air de componction qui y est peint dans les traits & l'attitude du Prieur , & que partagent les Religieux qui l'assistent , la maniere dont sont groupés sans confusion tant de personnages qui y ont trouvé place , forme de ce tableau l'ensemble le plus attachant ; & quoiqu'il ne soit pas à beaucoup près le meilleur , il n'en est pas qui laisse une impression plus durable dans les cerveaux vulgaires. Les vrais connoisseurs , & ceux qui se laissent éblouir par de grands noms , lui

préféreront une belle Vierge du Guide; deux tableaux de Vandyk, l'un la femme adulateur comparoissant devant J. C., l'autre un S. Jérôme, nud jusqu'à la ceinture, & écrivant sous la dictée d'un joli ange, dont la fraîcheur fait le plus agréable contraste avec la teinte rembrunie des chairs du vieillard. Un très-grand tableau du Tintoret, où ce peintre s'est livré à toute la bisarrerie de son imagination, en représentant les détails de la Cène. Une assomption de la Vierge, d'Annibal Carrache; plusieurs tableaux du Titien, & deux sur-tout, bien frappans par la vérité du coloris, qui représentent, l'un S. Sébastien de grandeur naturelle, & l'autre J. C. interpellé par un Docteur de la loi; trois de Raphaël, dont l'un, nommé *la Perle*, à cause de son mérite supérieur, est une des saintes Familles de ce grand maître; où l'Enfant-Jesus a une grace, une vérité d'expression, une correction de dessin qui n'appartiennent qu'à lui; & l'autre est un

tableau de la Visitation, où l'on ne peut trop admirer la modestie de la Vierge, son embarras, en paroissant devant Ste. Elisabeth, avec les signes inattendus & déjà très-apparens de sa fécondité. Des Auteurs moins connus ont aussi contribué à la décoration de cette sacristie. Nous n'en citerons que deux; le Chevalier Maxime & Romanelli. Le premier a la beauté des formes du Guide dans le tableau où J. C. dispute dans le temple avec les Prêtres de la loi, & l'on retrouve les graces, la suavité du pinceau de l'Albané dans celui où le second a peint une Vierge assise, caressée par l'Enfant-Jesus & S. Jean-Baptiste. Nous ne quitterons pas la sacristie sans faire mention d'une espece d'obélisque en filigrane, chargé de pierres précieuses, qui est caché derriere le beau tableau de Claude Coello, & qui ne se découvre que lorsqu'on célèbre le miracle dont il retrace l'image. On suppose, sans que nous le disions, que

cette sacristie contient dans de vastes tiroirs des ornemens sacerdotaux de la plus grande richesse , des chandeliers , des vases sacrés , &c. qui attestent la magnificence des Rois d'Espagne plus encore que leur piété.

On peut dire la même chose du Panthéon, leur sépulture, où l'on descend par une porte qui est dans le passage de l'Eglise à la sacristie. L'escalier qui y conduit est entièrement revêtu en marbre, ainsi que le Panthéon lui-même. Il est divisé en plusieurs chambres qui ont chacune leur destination particulière, & dont les portes répondent à l'escalier. L'une est ce qu'on appelle le *podridero* ou le *pourrissoir* : c'est-là que les dépouilles mortelles des Rois & de leur famille sont livrées aux premiers ravages de la corruption. Dans une autre on dépose les corps de tous les Princes & Princesses d'Espagne qui n'ont pas régné. C'est parmi cette auguste & lugubre

Panthéon,
sépulture
des Rois.

assemblée que le Duc de Vendôme est placé comme M. de Turenne l'est à Saint-Denis , au milieu des ombres de nos Rois. Bien des gens croient encore que le premier de ces Généraux avoit été inhumé dans la bourgade du royaume de Valence , où il mourut. Je m'en suis assuré , par le procès-verbal même de la réception de son corps dans ce Monastere , & j'ai su qu'il arriva à l'Escorial le 9 Septembre 1712 ; qu'il y fut reçu par Mylord Cotron , Capitaine des Gardes de Philippe V , & par le Comte de Las Torres ; que d'abord on le déposa dans le Panthéon vieux , d'où il fut ensuite transféré dans celui des Princes. Le véritable Panthéon ne sert de dernier asyle qu'aux Rois & aux Reines d'Espagne. Il semble qu'ils aient voulu venger la mort qui met tous les rangs de niveau , en faisant survivre à eux-mêmes leur prééminence exclusive. Qui pourroit se défendre d'un mouvement de

de terreur religieuse en descendant dans ce caveau, où la grandeur terrassée semble vouloir encore lutter contre le néant? Un jour foible éclaire à regret cette froide demeure : on y supplée par un lustre superbe suspendu au faite de la coupole, & qu'on n'allume que dans des occasions extraordinaires; hors ces cas, un flambeau guide les curieux au milieu de ce sénat immobile & muet de Souverains & de Souveraines. A sa lueur incertaine, on découvre vis-à-vis de la porte d'entrée, un Autel & un Crucifix de marbre noir sur un fond de porphyre. Tout le reste répond à cette morne magnificence. Des deux côtés de l'Autel sont distribuées par trois étages & en différens compartimens, formés par de beaux pilastres de marbre cannelés, les caisses qui contiennent les corps des Rois & des Reines : elles sont de bronze & d'une forme noble & simple. Le Panthéon n'est pas encore rempli.

Tome I.

M

à beaucoup près; mais les caisses vuides sont toutes prêtes à s'entr'ouvrir pour recevoir leurs dépôts. Leçon salutaire & terrible, que les Rois ont bien voulu recevoir de la main hardie d'un Architecte.

Philippe II repose dans le tombeau le plus élevé de la premiere division. C'est lui qui jetta les fondemens du Panthéon; mais il ne fut achevé que par Philippe IV, ainsi que l'apprend l'inscription qu'on lit au-dessus de la porte intérieure de l'escalier. Il n'a encore été ouvert qu'à deux Souverains de la Maison de Bourbon, le jeune Roi Louis I qui monta sur le Trône en 1721, & mourut la même année, & la Reine Amélie, femme du Roi actuel; comme si les cendres de deux dynasties, si long-tems divisées par des intérêts politiques, répugnoient encore à s'unir dans la poussière des tombeaux. Philippe V & sa femme sont enterrés à Saint-Ildefonse.

Ferdinand VI & la Reine Barbe son épouse à Madrid , dans un Couvent qu'ils ont fondés.

On n'appliquera pas à ce temple de la mort ce vers connu ;

Le tems qui détruit tout en affermit les murs.

les ravages du tems secondés par l'humidité , n'ont pas respecté la dureté du marbre ; & l'on peut y venir prendre une double leçon & sur la fragilité de l'homme , a quelque haut rang qu'il soit élevé , & sur celle de ses ouvrages , que , dans son orgueil , il ose consacrer à l'immortalité.

Le Chœur des Moines de l'Escorial est au-dessus de la grande porte de l'Eglise , & vis-à-vis le maître-Autel. Des peintures à fresque , relatives à Saint Laurent & à Saint Jérôme , décorent ses murailles. Son pupitre , malgré l'énormité de sa masse , tourne sur un pivot avec une facilité surprenante. Derrière le Chœur on va admirer un chef-d'œuvre de sculpture ; c'est un

Chœur
des Moines.

Christ en marbre, de grandeur naturelle : il est de la main de ce Benvenuto-Cinelli, par qui le Connétable de Bourbon fut tué sur les murs de Rome.

Aux deux côtés du Chœur commence une galerie, qui regne le long de deux faces de l'Eglise, & communique par quatre portes au premier étage du Monastere : elle est coupée par plusieurs travées, du haut desquelles on assiste à l'Office Divin. C'est-là que souvent j'ai été me pénétrer de ces sentimens profonds, qui s'emparent de l'ame des moins dévots à l'aspect imposant d'un temple.

Réflexions que fait naître l'aspect de l'Eglise de l'Escorial.

Celui de l'Escorial prête plus qu'aucun autre à ces méditations. Sa masse, dont la solidité a déjà survécu près de deux siècles, & en survivra vingt autres à son Fondateur, endormi dans son enceinte, le souvenir de ce Monarque impérieux qui depuis long-tems n'y reçoit plus d'autre tribut que des prieres funebres, & dont on croit voir errer l'ombre dans ce sombre monument de

sa frayeur & de sa piété, le bruit de cent voix qui en font retentir les voûtes des louanges de l'Eternel ; tout y porte l'ame à ce morne recueillement, auquel elle se complaît mille fois davantage, qu'aux vaines dissipations du monde. Vous qui jetez malgré vous quelques regards d'envie sur ses grandeurs passagères, & voudriez vous guérir de cette ambition inquiète qui empoisonne vos jours, & peut les rendre coupables, accourez ici, venez y rêver ; vous sentirez votre cœur s'attendrir, votre raison se fortifier, vos yeux se mouiller de larmes, & vous sortirez de ce lieu plus résignés à votre sort, plus humains, plus heureux.

Mais achevons de parcourir les autres beautés que renferme le Monastere de l'Escorial. En sortant de la galerie qui regne sur deux des côtés de l'Eglise pour aller aux appartemens de la Famille Royale, on traverse un long corridor remarquable par les peintures à fresque

Salle des
des Batail-
les.

de ses murailles. On l'appelle *la salle des Batailles*, parce que ces peintures représentent une partie de celles des anciens Espagnols contre les Mores. La perspective y est mal observée; mais la vérité des attitudes, l'exactitude des costumes, la vivacité des couleurs, en font un objet d'admiration pour les connoisseurs.

Nous ne parlons ni d'une petite Chapelle attenante au Chœur, où l'on voit un grand tableau de Saint Ferdinand, ouvrage principal de Luc Jordans, & quelques autres tableaux médiocres, ni de plusieurs autres endroits qui en renferment. *L'art d'ennuyer c'est celui de tout dire.* Mais nous ne devons pas nous dispenser de faire remarquer à nos lecteurs, les deux grands cloîtres, celui d'en-bas & celui d'en-haut; leur pavé de marbre, leurs vastes dimensions. Les peintures à fresque du cloître d'en-bas sont peut-être un peu plus exaltées qu'elles ne le méritent. Si vous y cher-

Peintures
à fresque
du grand
cloître.

chez les effets de la perspective, un brillant coloris, vous serez trompé dans votre attente ; mais si vous aimez des têtes pleines d'expression, ces formes grandes & vigoureuses de l'école d'où est sorti Michel-Ange, vous viendrez plus d'une fois passer en revue les principaux traits de la vie du Sauveur, peints en figures presque colossales, par Peregrin Tibaldi, autour de ce cloître.

On y arrive par des corridors étroits & obscurs. Le défaut le plus saillant dans l'architecture de l'Escorial, c'est qu'en général les objets principaux ne sont pas à leur place pour faire effet. Le portail ne se rencontre que par hasard ; le grand escalier n'est annoncé par rien, on est au bas qu'on ne l'a pas encore apperçu. Il y a une fort belle cour intérieure, ornée de deux rangs d'arcades d'une architecture simple & noble ; son centre est occupé par un petit temple circulaire à quatre portes, dont les entre-colonnes répondent à quatre bas-

lins de pierres, dont chacun est pour ainsi-dire sous la protection d'un évangéliste. C'est peut-être le morceau le plus régulier qu'il y ait à l'Escorial : mais il semble qu'on ait voulu le dérober aux regards des curieux ; on ne l'apperçoit qu'en ouvrant les fenêtres des deux grands cloîtres auxquels il sert de noyau ; encore, en le voyant, doute-t-on si c'est une cour ou un jardin, car elle est divisée en quatre compartimens plantés & dessinés comme un parterre.

Tableaux
de la salle
capitulaire.

Le grand cloître d'en-bas qui a la vue sur cette cour, a quatre portes principales ; deux communiquent à l'Eglise & à la sacristie. Par une troisième on entre dans la Salle capitulaire qui contient plusieurs Titien, un Velasqués, représentant les enfans de Jacob qui lui apportent les vêtemens ensanglantés de leur frere Joseph ; tableau d'un grand effet pour la perspective, pour la correction du dessin, mais dans lequel on desireroit plus de noblesse ; une Vierge de Raphaël,

un S. Jérôme du Guerchin, un couronnement d'épines de Vandyk, trois tableaux de Rubens, trois de l'Espagnolet, &c. Mais ce qu'on admirera surtout dans la Salle capitulaire, ce sont trois chefs-d'œuvres du Guide; savoir, deux têtes pleines d'une expression céleste, l'une de S. Pierre, l'autre de S. Paul, & une Vierge assise, devant laquelle l'Enfant-Jesus est debout dans une attitude noble & pensive, qui annonce que ce n'est pas un enfant ordinaire. La quatrième porte qui répond au grand cloître d'en-bas, est celle de l'ancienne Eglise du Monastere. On y trouve aussi des tableaux dignes d'attention; plusieurs du Titien, entr'autres celui du maître-Autel qui représente le martyre de S. Laurent; trois de l'Espagnolet, remarquables par la beauté du coloris; & un de Raphaël, qui l'emporte sur tous ceux que contient l'Escorial, par la sagesse de la composition, la beauté & la noblesse des formes, la correction du

Tableaux
de l'ancien-
ne Eglise.

dessin , & tout ce qui caractérise le talent inimitable de ce grand peintre. J'ai vu des connoisseurs rester en extase , & pleurer d'admiration devant ce chef-d'œuvre sublime , sans que cette impression délicieuse ait été troublée par une réflexion assez naturelle sur la réunion bisarre des personnages qui y figurent ; car on y trouve rassemblés la Vierge , l'Enfant - Jesus , S. Jérôme en habit de Cardinal , qui leur lit la bible , au moment où l'ange Raphaël conduit aux pieds du divin groupe le jeune Tobie qui vient d'un air timide , lui faire hommage de son poisson. Cette dernière circonstance a fait donner au tableau le nom de la *Madonna del Pez*. On ne conçoit pas comment le génie du sage Raphaël a pu s'affervir à cette étrange composition qui , sans doute , lui aura été prescrite , & comment l'exécution ne s'est pas ressentie de cette entrave. Si son goût exquis n'a pas été révolté par une dissonance qui choque

Fameux
tableau de
la Madon-
na del Pez.

le goût le moins délicat, que deviennent les règles de l'art & les préceptes de la raison ? Et comment, après un tel exemple, ne seroit-on pas tenté de les regarder comme des chaînes que le génie, dans ses élans, peut secouer impunément ? Ne justifie-t-il pas tout ce que l'extravagance des artistes ou biffarres, ou ignorans, a osé déployer sur la toile, les uns en armant d'un fusil Abraham prêt à immoler Isaac, les autres en représentant la Vierge avec un chapelet à la main, d'autres en plaçant notre artillerie moderne dans le combat de fatan avec les anges.

Sortons de l'ancienne Eglise de l'Escurial, où l'on oublieroit facilement devant la Madonna del Pez, que ce Monastere contient encore d'autres objets dignes de l'attention des curieux ; & après avoir été admirer la superbe Cène du Titien, qui occupe toute la largeur du réfectoire des Moines, montons au grand cloître d'en-haut, dont

Grand cloître d'en-haut.

Grand
escalier.

les murailles sont aussi tapissées de tableaux. Il y en a plusieurs qui ne sont que médiocres ; mais on en verra avec plaisir quelques - uns de Luc Jordans, deux ou trois de l'Espagnolet , & un de ce Navarrete , connu sous le nom du Muet , & que Philippe II appelloit le Titien de l'Espagne. L'escalier qui conduit du cloître inférieur à celui d'en-haut , ne doit pas être passé sous silence. Les quatre côtés de sa frise & son plafond sont peints à fresque par Jordans , qui y représente les détails de la bataille de Saint-Quentin , l'accomplissement du vœu de Philippe II , & l'arrivée de ce Monarque à la cour céleste.

Bibliothe-
que.

Au premier repos de cet escalier , on trouve des petits cloîtres qui conduisent à la Bibliotheque de l'Escorial , moins remarquable par le nombre de ses livres que par leur choix , & sur-tout par la quantité de manuscrits Arabes & Grecs qu'elle contient. Tous les Arts ont concouru à sa décoration ; & si elle a un

défaut, c'est peut-être qu'elle est trop ornée. La peinture s'est emparée de tout l'espace que n'occupent pas les livres : son plafond qui est voûté, est surchargé d'arabesques & de figures la plupart colossales. Tibaldi, le maître de Michel-Ange, y a déployé la vigueur souvent exagérée de son pinceau ; ses attitudes forcées ressemblent à des contorsions ; ses formes, à force d'être grandes, sont gigantesques & presque monstrueuses ; ce qui nuit à l'effet de l'ensemble, en rapetissant le beau vaisseau de la Bibliothèque, & en écrasant ses autres décorations. Les tablettes qui contiennent les livres, & qui sont de bois précieux sculpté avec soin, paroissent mesquines au-dessous des colosses de Tibaldi. Il regne au-dessus d'elles des peintures à fresque de Barthelemi Carducho, qui perdent aussi à ce rapprochement ; elles rappellent des traits de l'Histoire sainte ou profane, qui sont relatifs à la science dont les tablettes inférieures offrent les

ouvrages. Ainsi, le Concile de Nicée est représenté au-dessus des livres qui traitent de la Théologie; la mort d'Archimede au siege de Syracuse, indique ceux qui ont rapport aux Mathématiques: le plaidoyer de Cicéron, en faveur de Rabirius, les ouvrages relatifs à l'éloquence du Barreau, &c.

Bibliothèque.

Le milieu de la Bibliothèque est occupé par des globes & des tables: sur l'une d'elles est une petite statue équestre de Philippe IV; sur l'autre un petit temple d'argent massif, orné de lapis-lazzuli & de pierres précieuses. Tout à l'entour sont rangés tous les aïeux de la Reine Anne de Neubourg, femme de Charles second, jusqu'à Charlemagne, qui est placé au centre du temple.

Dans les intervalles des tablettes, on remarque les portraits de Charles-Quint & des trois Philippes, ses successeurs sur le Trône d'Espagne. Philosophes qui, après m'avoir lu, visiterez cette Bibliothèque, arrêtez-vous à celui de Philippe

II, peint avec une grande vérité par Pantoja de la Cruz; contemplez sa physionomie grave & austere, & vous lirez l'abrégé de l'histoire de son regne; mais ne communiquez pas le résultat de vos réflexions aux Religieux qui vous accompagneront; ce seroit mal reconnoître l'accueil obligeant que vous recevrez d'eux. Si vous aviez apporté à l'Escorial des préjugés contre les Espagnols en général, & contre les Moines en particulier, vous les déposeriez à coup sûr après avoir passé un quart-d'heure avec les Hyéronimites de ce Monastere; vous seriez convaincus que sous le manteau & même sous le froc Espagnol, se cachent souvent plus de prévenance, plus de complaisance, plus de véritable bonté, que n'en promet l'élégance de nos formes Françaises. J'en appelle à deux Professeurs Danois qui, amenés il y a quelques années à l'Escorial pour y faire des recherches savantes, furent accueillis par ces Religieux, malgré la différence

de mœurs , de langage & sur-tout de religion , mieux peut - être qu'ils ne l'eussent été à l'université de Coppenhague. On les logea dans le Couvent ; on y pourvut à tous leurs besoins , avec toutes les recherches de l'hospitalité la plus généreuse. Tous les trésors de la Bibliotheque leur furent ouverts , & ils passerent deux mois à feuilleter & à extraire tous les manuscrits qui tenterent leur curiosité. Ils ont emporté dans leur Patrie des cœurs pénétrés de reconnoissance , & des porte-feuilles enrichis des fruits de cette laborieuse retraite.

La générosité obligeante qu'ils éprouverent en cette occasion est d'autant plus remarquable , que les manuscrits qu'on leur livroit ne sont encore connus du public que par des extraits qu'en a donnés un savant Moine , nommé Cassiri. Ils composent deux Volumes in-folio , mais sont bien loin de remplir la tâche immense que s'étoit prescrite ce Religieux. Elle a été confiée , après lui , à
un

un des Peres Hyéronimites de l'Escorial, & les favans attendent avec impatience le résultat de son travail.

La Bibliotheque de l'Escorial est ouverte soir & matin pendant le séjour de la cour, & les bibliothécaires ne refusent des livres à personne.

Les manuscrits ne se conservent pas dans la grande Bibliotheque qui s'ouvre à tout venant, mais dans une grande salle toujours fermée, qui est précisément au-dessus, & où l'on relégue tous les livres proscrits par l'orthodoxie espagnole. Autour de cette salle sont suspendus les portraits d'une grande partie des Espagnols qui se sont distingués dans les Sciences & dans les Lettres, & qui sont beaucoup plus nombreux que ne le croit notre légèreté dédaigneuse.

Elle trouveroit à s'exercer dans la Bibliotheque de l'Escorial à l'aspect de ses livres placés à rebours, de maniere que leur tranche est tournée en dehors, & contient leur inscription en longueur.

Tome I.

N

Ma méthode, sur-tout en voyageant, est de ne jamais asséoir mon jugement sur de simples apparences. J'ai demandé la raison de cet usage ; on m'a répondu qu'*Arias Montanus*, savant Espagnol du seizieme siecle, dont la bibliotheque avoit servi comme de noyau à celle de l'Escorial, avoit tous ses livres posés & inscrits de cette maniere, qui, apparemment, lui avoit paru plus commode ; qu'il avoit lui-même établi sa méthode à l'Escorial ; & que depuis, pour qu'il y eût de l'uniformité, on l'avoit suivie à l'égard des autres livres. Cette explication ne prouve au moins que la bisarrerie d'un seul homme, & que l'attachement commun à presque tous, aux usages qu'on trouve établis, sur-tout quand ils sont en eux-mêmes à-peu-près indifférens.

Revenons au grand & bel escalier qui conduit au grand cloître d'en-haut : il communique au Chœur des Religieux dont nous avons parlé, & à une petite

salle capitulaire qu'on traverse pour descendre à l'appartement du Roi. Ceux dont l'admiration n'a pas été lassée par les chefs-d'œuvres qu'ils viennent de parcourir, s'arrêteront en passant devant une Annonciation de Paul Veronèse, devant une Nativité du Tintoret, devant une descente de Croix & une Sainte Marguerite, effrayée à l'apparition d'un dragon, deux tableaux du Titien; mais sur-tout devant un autre du même maître, qui est appelé *la gloire du Titien*, soit à cause de son excellence, soit parce qu'il représente Charles-Quint & Philippe II, admis à la gloire céleste en présence des principaux patriarches de l'ancienne loi, représentés avec les attributs qui les caractérisent, & groupés d'une manière admirable des deux côtés & sur le devant du tableau.

Un petit cabinet attenant à cette salle contient plusieurs reliques, une des urnes miraculeuses des noces de Cana,

un vieux manuscrit de la vie de Sainte Thérèse , écrite par elle-même , &c.

On trouve ensuite l'escalier qui conduit à l'appartement du Roi. Avant d'y arriver , on traverse une espece de corridor tapissé de tableaux. Les principaux sont une descente de Croix , production précieuse du pinceau de l'Espagnolet ; & un grand tableau représentant Loth & ses filles , qu'on seroit tenté d'attribuer au Guide , & qu'on croit être du Chevalier Maxime. Quel que soit son auteur , c'est un tableau des plus frappans qu'il y ait à l'Escorial. Dans un recoin du même corridor , il y en a plusieurs autres dignes d'attention ; mais sur-tout un petit chef-d'œuvre de Rubens , où plusieurs Martyrs , & sur-tout Saint Laurent & St. Sixte sont groupés dans des attitudes suppliantes autour du Trône de la Vierge. Je ne finirois pas si je voulois indiquer tout ce que l'Escorial contient de curieux dans ce genre. J'en ai peut-être déjà trop dit , & pour

ceux qui ne le verront jamais, & pour ceux qui le connoissent aussi-bien que moi. Quant à ceux qui pourroient desirer une nomenclature bien plus détaillée des curiosités de ce Monastere, qu'on a appelé la huitieme merveille du monde, ils pourront consulter la description in-folio qui en a été donnée par le Pere Ximenez, un des Religieux qui existent encore, & les Voyages d'Espagne de l'Abbé Pons, citoyen éclairé & amateur des beaux-Arts, qui a consacré un volume entier à cette description. Ce que j'en ai dit, suffit de reste pour apprendre à mes Lecteurs étrangers, que c'est surtout la riche collection de tableaux qui justifie la réputation de l'Escorial, & que si les mains augustes, dont la dévotion l'a embelli, le dépouilloient de cette partie de sa richesse, si la Cour n'y venoit pas porter tous les ans le faste qui l'accompagne, l'Escorial ne seroit plus qu'un vaste couvent, im-

posant par sa masse & sa solidité, comme il y en a peut-être vingt dans la chrétienté.

La terrasse étroite qui regne sur deux de ses côtés, & du haut de laquelle on domine vers l'orient sur un horizon très-étendu à la vérité, mais peu varié, ne suffiroit pas pour le tirer de cette classe. l'Abbé de Vayrac & Colmenar parlent avec emphase de son parc immense. Pour moi, je n'ai vu dans ses environs que des bois peu touffus, hérissés de petits rochers, entrecoupés de prairies rarement verdoyantes, peuplés d'une quantité innombrable de daims. Il résulte peut-être de cet ensemble un effet plus pittoresque, moins monotone, plus attachant que celui que produisent de grandes allées à perte de vue, les étoiles, les obélisques qu'on admire dans les forêts des Souverains en France, en Allemagne, &c. mais aussi on n'y trouve rien qui porte ce caractère de

grandeur & de magnificence, qu'on s'attend à trouver autour des habitations royales.

De la terrasse du Couvent on descend par des escaliers percés dans son épaisseur, à un jardin qui n'est ni grand, ni décoré, ni même cultivé avec soin. Au bout de cette terrasse, du côté de l'occident, est un appentis qui tient au grand édifice, mais qui est d'un goût d'architecture tout-à-fait différent. C'est peut-être la seule partie de l'Escorial où l'on remarque une véritable élégance. Il communique par un corridor qui conduit à un bâtiment neuf, parallèle à la façade principale du Couvent, & destiné au logement de la

Maison
des Infants.

Ce bâtiment, placé immédiatement au pied des montagnes qui ombragent l'Escorial, & dans la direction des vents qui s'engouffrent dans leurs gorges, contribuent un peu à en tempérer la violence; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit en-

core très-sensible, sur-tout dans la saison que la Cour passe à l'Escorial. Ils sont d'autant plus incommodes, qu'ils courent le long de la façade du nord, & balayent avec impétuosité la place oblongue qui sépare cette façade des habitations destinées aux Ministres & à une partie des bureaux, & qu'on est obligé de traverser pour aller du Couvent au village. Si l'on veut en croire les relations exagérées qu'on fait aux étrangers, non-seulement ces vents déchaînés arrêtent les passans dans leur marche, les font chanceler & quelquefois les terrassent, mais encore ils s'attaquent aux voitures stationnées devant le palais, les ébranlent & les font changer de place, au grand étonnement de leurs conducteurs. C'est pour parer à cet inconvénient, & rendre moins orageuse la communication du Couvent au reste du village, qu'on a pratiqué, il y a quelques années, un corridor souterrain & voûté en pierres de taille, qui suit toute la

Corridor
souterrain.

largeur de la place oblongue qu'on appelle *Lonja*. A l'abri de ce toit impénétrable, & digne de la magnificence royale, ceux qui vont au palais peuvent braver en tout tems la fureur des éléments, & se rire des vents qui mugissent sur leurs têtes. L'idée en fut donnée, & on en attribue tout l'honneur à M. de Massones, qui est mort peu après son exécution, & que nous avons vu Ambassadeur en France avant M. le Marquis de Grimaldi.

La situation de l'Escurial rend pénibles les promenades de ses environs; cependant, entre la façade du midi & une haute montagne qui lui oppose sa croupe boisée & escarpée, il regne un vallon où l'on peut s'égarer avec plaisir. Son terrain inégal offre à chaque instant de nouveaux points de vue, & favorise la pente rapide de plusieurs ruisseaux qui serpentent à travers les taillis, se perdent & reparoissent. Une douce mélancolie s'empare de celui qui vient prêter

Environs
du Monas-
tere.

l'oreille à leur murmure lointain qui se marie au frémissement des arbres que l'aquilon caresse plus souvent que le zéphyr, au mugissement sourd des cerfs & des daims qui, pendant la saison de leurs amours, errent avec inquiétude sous ces ombrages. Ce vallon se prolonge par une pente douce, depuis le cazin de l'Infant Don Gabriel, jusqu'à celui du Prince des Asturies. Ce sont deux petites maisons, placées chacune à moins d'un quart de lieue de l'Escorial, qui servent à ces deux Princes de rendez-vous pour leur innocentes parties de plaisir. Ils les ont décorées intérieurement avec une recherche que leur extérieur modeste n'annonce pas. Celle sur-tout du Prince des Asturies contient, dans un très-petit espace, tout ce que la sculpture, la dorure, la menuiserie & la ferrurerie offrent de plus riche & de mieux fini; ce Prince y a même rassemblé un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns, par leurs dimensions

Petite
maison de
Mgr. le
Prince des
Asturies.

& leur sujet, pourroient être mieux placés que dans ce joli réduit où l'aimable volupté sembleroit devoir être logée exclusivement : elle s'effarouche à l'aspect de ces vastes tableaux où Luc Jordans a déployé son imagination féconde, & sur-tout de ces grandes têtes d'Apôtres, tristes chefs-d'œuvres de l'Espagnolet, dont le pinceau grave semble n'être que du ressort de la pénitence. Elle n'est pas même à son aise devant plusieurs Vierges du Murillo, malgré la douceur ingénue de leurs traits, & le coloris suave & brillant qui caractérise les productions de ce peintre aimable. Mais, sans doute, ces grands tableaux ne sont - là que jusqu'à ce que le Prince des Asturies les ait logés d'une manière plus convenable à leur dignité. Après leur départ, il en restera encore assez pour compléter l'embellissement de ce petit palais abrégé; car on y trouve de jolis paysages & autres tableaux plus analogues à sa desti-

nation : quelques copies en miniature des chefs-d'œuvres qui sont à Madrid y ont aussi trouvé place , ainsi que deux marines de Vernet , dont le Roi fit présent , il y a quelques années , à son Altesse Royale. Nous avons dit autre part que ce Prince , amateur & protecteur des Arts , conçut à cette occasion le projet d'avoir un cabinet peint en entier de la main de Vernet , & ce cabinet est un de ceux de la petite maison dont nous parlons. Chacun de ses panneaux est un tableau entier ; l'un représente une mer violemment agitée ; l'autre le calme d'un beau clair de lune ; le troisieme un incendie pendant la nuit : d'autres tableaux beaucoup plus petits occupent les intervalles étroits que forme la porte & la fenêtre. On admire dans tous ce qui caractérise le talent inimitable de Vernet , & si la postérité ignore leur date , elle les croira de son meilleur tems , quoiqu'ils lui aient été commandés il y a quatre ou cinq ans.

On regrette seulement que les trois tableaux principaux soient placés trop bas & trop près, pour être à leur véritable point de vue, sans qu'on sorte du cabinet qui les contient.

La petite maison de l'Infant Don Gabriel est moins étendue & un peu moins ornée que celle du Prince des Asturies, son frere; mais elle pourroit être l'objet des mêmes observations. On y voit trois ou quatre chefs-d'œuvres de l'Espagnolet, & sur-tout un S. Pierre plein d'expression & de vérité, qu'on aimeroit encore mieux admirer ailleurs. Mais, qui oseroit en bannir deux têtes, l'une du Corregge & l'autre du Murillo, ravissantes toutes deux par leur grace & leur douceur? L'Infant Don Gabriel, qui joint les lumieres d'un connoisseur au zele d'un amateur, qui, non content d'encourager les Arts, les cultive lui-même, a tapissé de dessins des plus grands maîtres un des cabinets de cette petite maison.

Mais il est tems de dire adieu aux

Petite
maison de
Mgr. l'In-
fant Don
Gabriel.

montagnes & aux rochers de l'Escorial, & de conduire le Lecteur à Madrid par une des plus belles routes, mais à travers le pays le plus triste & le plus aride peut-être qu'il y ait en Europe. A la descente du côteau, sur lequel est le Monastere, on entre cependant dans une petite forêt de frênes clair-semés, qui offre des points de vue agréables. On aime à y voir paître pêle-mêle, au milieu des chevaux & des bœufs, de nombreux troupeaux de daims que le bruit des voitures distrait à peine. On croiroit que leur sécurité est raisonnée, & qu'ils disent aux passans : Nous sommes bien timides, mais nous ne vous craignons pas ; une main toute-puissante veille sur notre conservation. Ils ne plaissent pas moins lorsque, sur une fausse alarme, ils défilent en bondissant sur leurs pieds élastiques devant les voyageurs, auxquels ils semblent proposer un défi à la course. A travers les frênes, on apperçoit quelques étangs, dont les

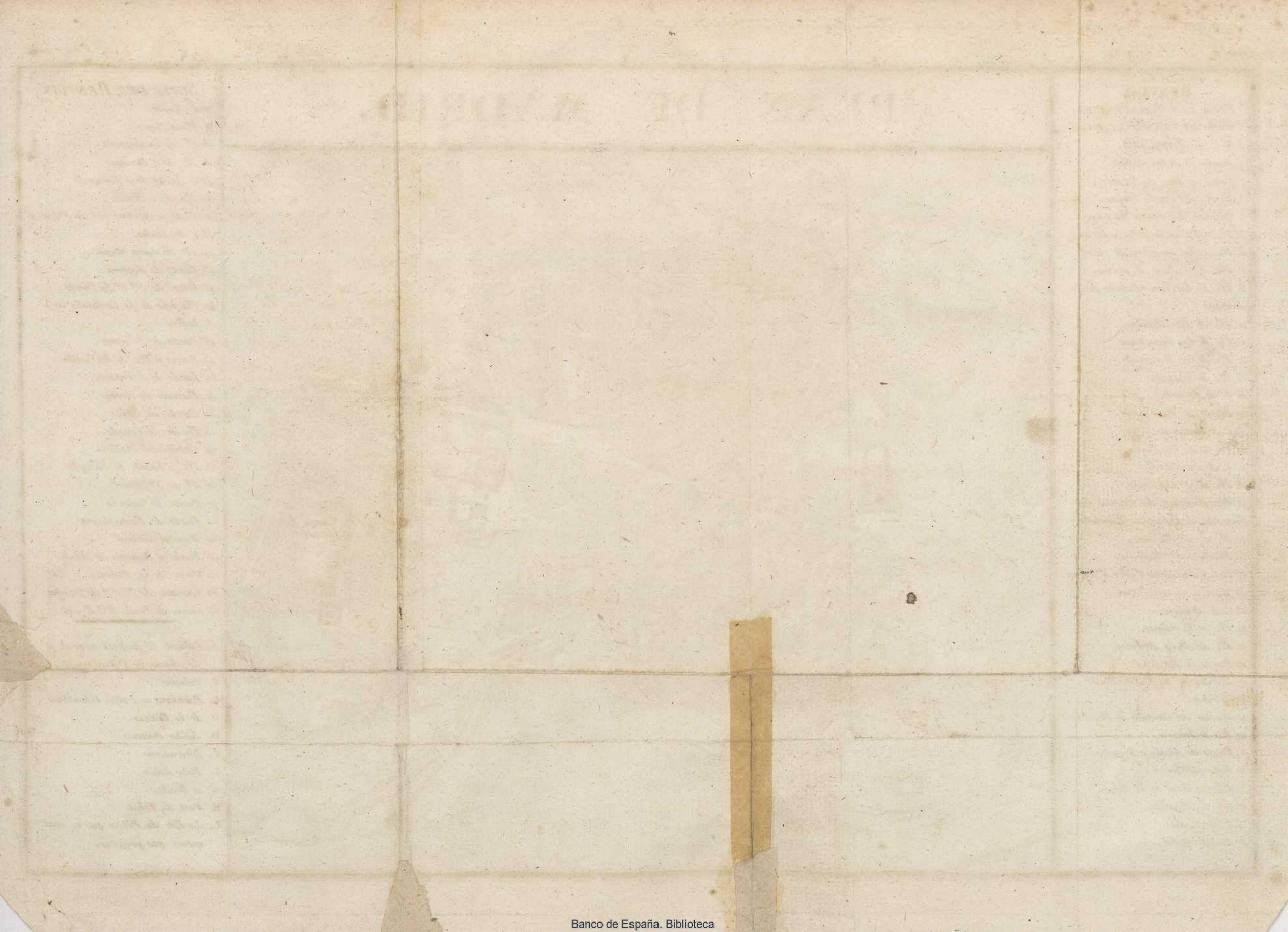
Chemin
de l'Escu-
rial à Ma-
drid.

bords agrestes appellent les rêveries. Un peu plus loin une maison solitaire offre un asyle & un point de ralliement aux promeneurs égarés. C'est la ferme des Moines de l'Escorial qui viennent quelquefois s'y retirer pendant les chaleurs de l'été. Elle a la simplicité qui convient à leur état , & rien n'y annonce l'opulence dont ils jouissent : car ce Monastere est un des plus riches de l'Espagne. Un calcul dont je ne crois pas pouvoir suspecter l'exactitude , porte son revenu annuel au-delà de 700,000 livres.

Après avoir quitté la forêt de frênes, on ne voit plus d'arbres jusqu'aux approches du Manzanares. Cette très-petite riviere coule à quelque distance & au bas des hauteurs sur lesquelles Madrid est situé. Elle est presque toujours assez basse pour que les voitures la passent à gué. Elle a cependant deux grands ponts , celui de Ségovie & celui de Tolède. Ce dernier construit par Philippe II, qui avoit le goût de l'ostenta-

Ponts sur
le Manza-
nares.

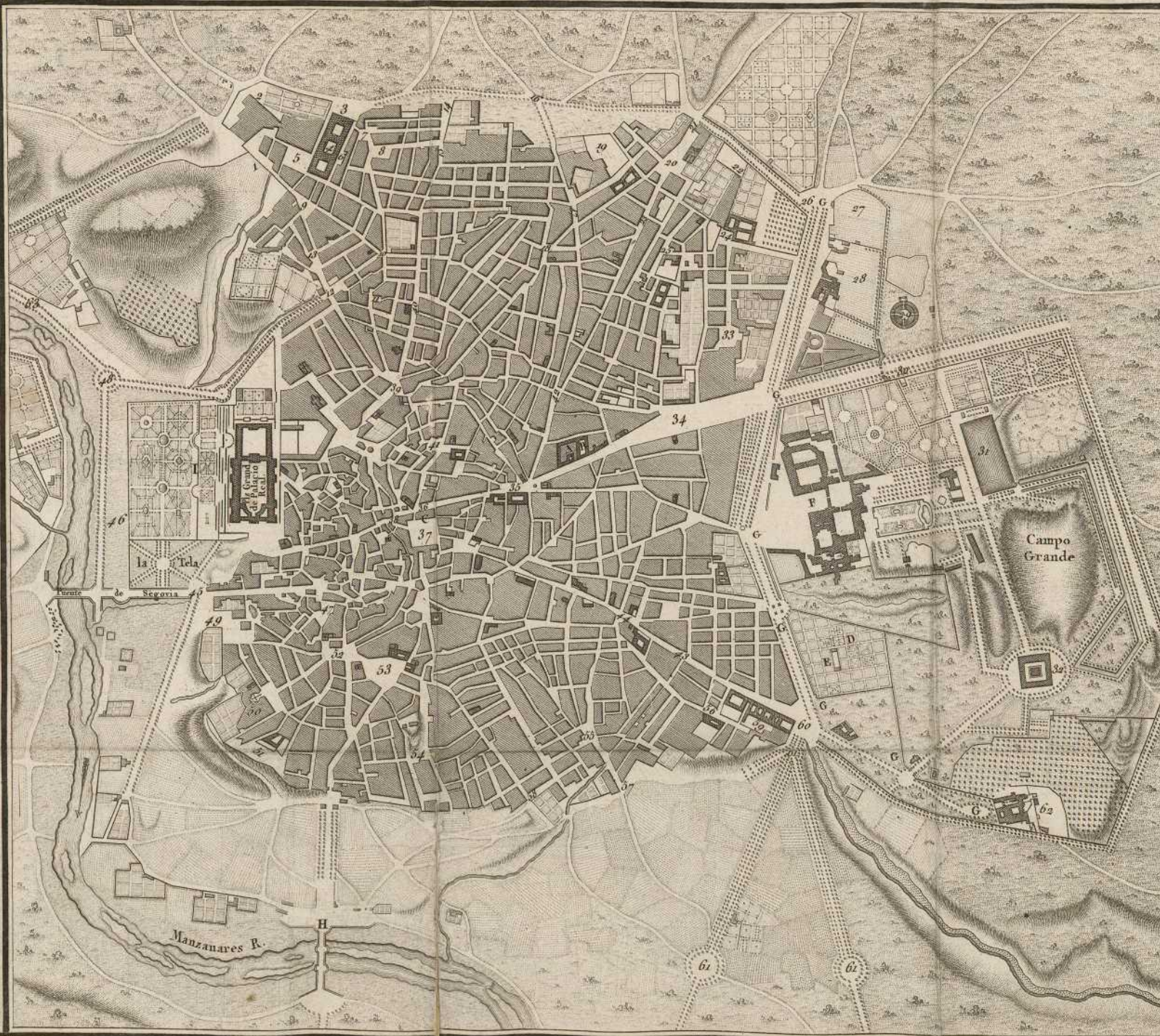
tion, a une longueur & une largeur si peu proportionnées au volume du Manzanares, qu'on a dit gaiment qu'à *ce beau pont il ne manquoit qu'une riviere*. En parcourant l'Espagne, on en rencontre plusieurs autres, sur lesquels on pourroit faire la même plaisanterie; mais elle ne tient pas contre la réflexion suivante. Elle est de M. Silhouette, qui, avant de parvenir au Ministère, avoit voyagé en Espagne; & qui ayant été choqué comme bien d'autres, de cette disproportion apparente, en avoit de bonne-foi cherché la cause. L'Espagne est coupée, dans presque tous les sens, par de grosses chaînes de montagnes, dont les sommets, malgré la chaleur du climat, sont souvent couverts de neige. Les ruisseaux & petites rivières qui découlent de leurs flancs, ont habituellement un petit volume d'eau, parce que la sécheresse est fréquente dans les provinces qu'ils parcourent; mais lorsque des pluies abondantes, ou
la



PLAN DE MADRID.

- SUITE DES RENVOIS.*
36. C. Mayor.
 37. Plaza Mayor.
 38. Plz. de Guadalupe.
 39. Plz. de S. Domingo.
 40. C. Ancha de S. Bernardo.
 41. Plz. de S. Martín.
 42. C. de la montera red de S. Luis.
 43. C. de Atocha.
 44. Plz. de Anton Martín.
 45. Puerta de Segovia.
 46. Herm.^{ta} de N.^a S.^a de Puerto.
 47. Plazuela de la Costanilla de S. Andres.
 48. Puerta de S. Vicente.
 49. Barrio y Plz. de las Victillas.
 50. Barrio de S. Francisco.
 51. Plazuela de Armas.
 52. Puerta de Moros.
 53. Plz. de la Cevada.
 54. Cerrillo del Rastro.
 55. Plz. y Fuente de Lavapiés.
 56. Pl. de S.^{ta} Isabel.
 57. Puerta de Valencia.
 58. Puerta de Embaxadores.
 59. Hospital General.
 60. Puerto y Registro de Atocha.
 61. Paseo de las Delicias.
 62. Convento de N.^a S.^{ta} de Atocha.
 63. Chemin du Prado M.^{on} Royale.

- A. *Cabinete de historia natural y
Accademia de Pintura.*
B. *Aduana.*
C. *Panaderia ou se trouve l'Academia
de la Historia.*
D. *Jardin Botanico.*
E. *Invernaculo.*
F. *Buen Retiro.*
G. *el Prado.*
H. *Pont de Toledo.*
I. *Jardins du Palais qui ne sont
encore que projettes.*



LAN



la fonte subite des neiges viennent à grossir ce volume, le lit de ces rivières s'étend d'autant plus qu'il est moins profond, & qu'elles charient beaucoup de sable; & c'est d'après ces cas, quoique rares, qu'on a calculé les dimensions de leurs ponts. On leur a donné de la solidité pour obvier aux crues subites, & beaucoup de longueur pour que les débordemens ne les rendissent pas insuffisans. Il ne faut pas taxer d'ineptie des générations, des nations entières, parce qu'on ne peut d'abord se rendre raison de certains usages, de certains établissemens. Combien de choses ridicules au premier coup-d'œil, ne paroissent plus que raisonnables après un peu d'examen!

Madrid s'annonce assez bien quand on y arrive du côté de l'Escorial. Après avoir passé le Manzanares, on parcourt une partie du beau chemin planté d'arbres, qui conduit de cette capitale au Pardo, maison royale où la Cour est éta-

Tome I.

O

blie depuis le 7 Janvier jusqu'à la semaine-sainte, mais qui d'ailleurs n'a absolument rien de remarquable. On côtoye pendant quelque tems le Manzanares, & on a sur la rive opposée une ancienne maison de plaisance des Rois d'Espagne, dont les grands arbres corrigent un peu la nudité de l'horizon. C'est la *Casa del Campo*, que fréquentoient beaucoup les derniers Rois de la dynastie Autrichienne, mais qui a été un peu négligée par ceux de la Maison de Bourbon. La porte de San-Vicente, par laquelle on entre, est neuve & d'assez bon goût. On monte ensuite péniblement jusqu'au Palais, qui, isolé sur une éminence, sans terrasse, sans parc, sans jardin, a plutôt l'apparence d'une citadelle, que celle de l'habitation d'un des plus puissans Monarques du monde. Mais il est bien vengé de cette première impression, quand on s'en approche, & qu'on en parcourt l'intérieur. Il a une forme à-peu-près quarrée, & au milieu une vaste

Premier
aspect du
Palais de
Madrid.

cour, autour de laquelle regnent de larges portiques. Les bureaux, les logemens des principales personnes attachées à la Cour, occupent le rez-de-chaussée. On monte au premier étage par un bel escalier de marbre, dont la pente est peut-être trop douce. La cage de l'escalier est décorée de ce que la sculpture & l'architecture offrent de plus riche. On passe ensuite aux appartemens du Roi, qui sont taillés dans les plus magnifiques dimensions. La salle où est le Trône, & qu'on appelle *Sallon de los Reynos*, peut encore être admirée après la Galerie de Versailles. Un Vénitien nommé Tiepolo, a peint à fresque sur son plafond, les différens costumes de la vaste Monarchie Espagnole; espece de décoration qui ne peut appartenir qu'au Palais du Souverain des Espagnes. De beaux vases, de petites statues, des bustes antiques, sont distribués sur toutes les tables. Tout le reste de l'ameublement appartient à l'Espagne.

Apparte-
mens du
Palais de
Madrid.

Les glaces d'une grandeur unique, peut-être en Europe, ont été coulées à St.-Ildefonse, ainsi que les prétendus verres de Bohème des croisées. Les tapisseries, les figures dessinées d'après de bons tableaux, ont été fabriquées dans une manufacture, située à la porte de Madrid. Les carrières inépuisables & variées de la péninsule, ont fourni le marbre des tables & des lambris. Les appartemens attenans à cette galerie, ne sont pas moins riches dans leur ameublement. Le plus voisin est celui où le Roi dîne. Le fameux Mengs en peignant dans son plafond les dieux & les déesses de l'Olympe, y a déployé ce coloris brillant & suave, ces formes singulièrement gracieuses, qui le mettent pour l'exécution à côté des plus grands peintres de l'Italie. Pendant l'été, on substitue aux tapisseries de cet appartement les portraits en grand de Philippe II, Philippe III, sa femme, Philippe IV, du Comte Duc d'Olivarez, tous cinq à cheval, tous

cinq peints par Velasqués ; & ceux de Philippe V & de la Reine Isabelle Farnése , sa seconde femme , par Charles Vanloo. Il ne faut pas être connoisseur pour être frappé de l'étonnante supériorité des premiers sur ceux-ci. On admire sur-tout les belles formes du cheval de Philippe IV , son à-plomb , la vie qui semble animer tout son corps. L'appartement suivant est celui où le Roi donne ses audiences. Le plafond, qui représente l'apothéose d'Hercule , est

Tableaux
de Mengs.

aussi peint par Mengs. Ce peintre charmant , dont les enfans & les femmes font des modeles de graces & de délicatesse , ne réussit pas également à peindre les hommes. Pour les rendre nerveux , il exagere un peu leurs formes , & les fait paroître un peu lourds. Son dernier tableau , celui auquel il travailloit encore à Rome lorsque la mort l'enleva aux beaux-Arts & à ses amis , a été placé dans le même appartement ; c'est une Annonciation. La Vierge a une

expression admirable de douceur & de modestie ; le Corregge & l'Albane n'ont rien fait , je crois , de plus gracieux. Quelques-uns des anges qui soutiennent le Pere éternel ne sont pas moins agréables. Mais on voudroit à l'ange Gabriel une physionomie & une attitude plus analogues à son message ; le Pere éternel n'a pas non plus cette noblesse sur-humaine que le Guide, ou Paul Véronèse lui auroient donnée. En revanche , on admire de lui , sans restriction , dans la même salle , un grand tableau sous verre : c'est une Adoration des bergers , où hommes , femmes , enfans , tout est également gracieux , fini , plein d'expression. Ses ouvrages font la principale décoration de la chambre à coucher du Roi ; il semble que ce Monarque ait voulu marquer la protection signalée qu'il a accordée à ce grand peintre , en s'entourant de ses productions. Toutes celles qu'on y voit ont du mérite sans doute , mais elles sont éclipsées par une des-

cente de croix qui , au jugement des connoisseurs , est son chef-d'œuvre. On ne peut se lasser de contempler la douleur profonde & tendre à la fois de S. Jean , dont les yeux fatigués de pleurer , semblent annoncer que la source des larmes est tarie ; l'attitude sublime de la Vierge qui , dans sa désolation , n'attend plus de soulagement que du Ciel ; l'affliction plus douce , mais non moins attendrissante de la Madeleine , qui conserve ses charmes au milieu de cette douleur générale qu'elle partage. J'ai entendu critiquer souvent la couleur des chairs du Sauveur : *Ce Christ semble être de pierre* , disoit-on. Je l'avois cru jusqu'au jour où , accompagnant des étrangers qui adopterent cette critique , j'entendis l'un d'eux s'exalter sur la vérité de ces chairs mortes : *Sans doute* , disoit-il à demi-voix , *ce peintre a vu beaucoup de cadavres pour avoir pu les imiter si bien.* Nous nous retournâmes : l'auteur de la réflexion étoit un habile

Chirurgien , qui jusqu'alors n'avoit rien dit. Les critiques se turent ; & nous nous rappellâmes le mot , *non futor ultra crepidam*. Je n'arrêterai pas mes Lecteurs à chacun des tableaux que renferme le palais de Madrid , il y auroit de quoi écrire un volume en ne s'arrêtant même qu'aux principaux ; mais j'ai cru que les ouvrages de Mengs, qui ne sont gueres connus hors de l'Espagne & de Rome , méritoient une pause & une exception. Je me bornerai à leur indiquer un cabinet tout revêtu en porcelaine ; ouvrage plus singulier qu'agréable, que les *Cicerone* de Madrid veulent faire admirer , & sur lequel le parti le plus prudent est de garder le silence. Passons à d'autres appartemens où l'admiration n'a pas besoin d'être provoquée. La chambre , qui de la salle du Trône conduit à l'habitation de Monseigneur & de Madame la Princesse des Asturies , est , pour-ainsi-dire , fatiguée de tous les chefs-d'œuvres qui l'assiègent. Parmi plus

Autres
tableaux
des Appar-
temens du
Palais.

de douze tableaux capitaux du Titien, elle distinguera Vénus bandant les yeux à l'Amour ; Vénus à sa toilette, dont l'image est à demi répétée dans une glace ; un Sisiphe, un Prométhée, & sur-tout le tableau d'Adam & Eve, qui a pour pendant la copie que Rubens n'a pas dédaigné d'en faire ; enfin, plusieurs têtes d'une vérité d'expression & de coloris qui n'appartient qu'au Titien. On voit encore avec plaisir dans la même chambre, deux tableaux de Paul Véronèse, plusieurs de Bassan, une Judith du Tintoret. La chambre suivante en contient quelques-uns de Luc Jordans, parmi lesquels on remarque sur-tout un Sénèque mourant ; trois ou quatre de l'école de Rubens ; & de l'Espagnolet, Isaac bénissant Jacob, qu'il prend pour Esaü. La salle à manger de Monseigneur le Prince des Asturies est également tapissée de tableaux ; on y en remarque plusieurs de Murillo & de l'Espagnolet, quelques-uns du Titien, deux de Teniers ; mais

Un de
Rubens.

pardeffus tout , deux chefs-d'œuvres de Velasqués , l'un qui représente la forge de Vulcain , & l'autre un général Espagnol , auquel on remet les clefs d'une ville. Dans les appartemens adjacens , parmi une foule de tableaux des plus grands maîtres , on distingue une adoration des Rois de Rubens , & un portement de croix de Raphaël , qui seuls valent une riche collection. Dans le premier , Rubens a déployé toute la magie de son pinceau , toute la richesse de ses draperies , toute la magnificence de sa composition. Qui ne sera frappé sur-tout de la noblesse , de la grandeur de l'un des Rois ? On diroit à son port , à son attitude , à son cortège , qu'il est revêtu des pouvoirs de l'univers pour aller féliciter son divin auteur d'un événement qui intéresse tout le genre-humain ; il semble commander à la fois le respect , l'admiration & la dévotion. Le tableau de Raphaël inspire des sentimens plus doux & non moins profonds. Le Sauveur du

Un de
Raphaël.

monde succombant sous le poids de sa croix, plus que sous celui de sa douleur, conservant, au milieu des bourreaux qui le traînent & le maltraitent, une résignation, une sérénité qui désarmeroit la cruauté même, moins occupé de ses propres souffrances que de la consolation de sa mere éplorée qui cherche à fléchir les bourreaux, & des femmes suppliantes qui s'attendrissent sur son sort. Cette conception sublime pénètre les ames les plus froides des vérités augustes de la religion, & la prêche d'une maniere bien plus éloquente qu'elle ne l'a jamais été par les Orateurs sacrés. L'impression qui résulte de ces deux grandes compositions, rend presque insensible à plusieurs autres tableaux voisins, où les Titien, les Vandyk & Raphaël lui-même, ont déployé des idées moins grandes, quoique plus gracieuses. On doit cependant payer un tribut d'admiration à deux petits chefs-d'œuvres du Corregge, dont l'un représente le Sauveur dans le jardin

des Olives, & l'autre la Ste. Vierge, habillant l'Enfant-Jesus. Passons aux appartemens de Madame l'Infante, fille du Roi, où des tableaux d'un autre genre attendent une autre espece d'hommage.

Singulier
tableau du
Pouffin.

Dans une premiere salle on en voit un où Luc Jordans, imitant la maniere de Rubens, nous offre ce peintre lui-même occupé du portrait d'une Princesse; plusieurs tableaux voluptueux de ce maître de l'école Flamande, un combat de gladiateurs où l'on reconnoît la vigueur du pinceau de Lanfranc; mais sur-tout un tableau capital du Pouffin, dont le sujet contraste d'une maniere singuliere avec les pieux chefs-d'œuvres que nous venons d'admirer: c'est un chœur de danse formé par une troupe de Nymphes autour de la statue du Dieu des Jardins; la variété de leurs attitudes, toutes expressives, toutes gracieuses, leurs tailles sveltes, la beauté de leurs formes, tout y respire les plaisirs de la jeunesse & de l'amour; quelques-unes entourent de

guirlandes la statue du Dieu lascif, d'autres. Mais tirons le rideau de la pudeur sur cette partie du tableau, que la modestie du peintre a placée exprès dans l'ombre. Les salles voisines sont remplies de tableaux d'un moindre mérite, si l'on en excepte une grande composition de Paul Véronèse, & un tableau de Lanfranc, dont les figures, un peu grimacées, n'empêchent pas de reconnoître la touche vigoureuse & énergique de ce peintre. La salle à manger de Madame l'Infante est extrêmement décorée par le pinceau inépuisable de Luc Jordans, dont la fécondité étonne d'abord, & finit par fatiguer. Dans un cabinet attenant à cette salle, on voit encore quelques tableaux de Rubens; car ce peintre, qui a fait deux voyages en Espagne, y a laissé, plus qu'en aucun autre endroit peut-être, des productions de son pinceau aussi facile que brillant. On y admire encore un des excellens portraits qu'ait jamais fait le

Titien ; c'est celui de Charles-Quint , peint jusqu'au-dessous du genou. Il a été gravé depuis peu par un jeune Graveur de Madrid , nommé Selenia , qui donne beaucoup d'espérances.

Les appartemens des Infans ne contiennent pas un moindre nombre d'excellens tableaux que ceux que nous venons de parcourir ; on y en admire sur-tout quelques-uns de Murillo , plusieurs de Rubens , pleins de feu & d'expression. Mais je me borne , de peur de fatiguer mes Lecteurs d'une stérile énumération qui ne feroit que leur donner des regrets ; il suffit de les assurer , d'après l'opinion de ceux qui ont vu les diverses collections des Souverains de l'Europe , qu'il n'en est aucune qui l'emporte sur celle du palais de Madrid , quant au choix & quant au nombre. On y trouve à la vérité très-peu de tableaux de notre école , mais les chefs-d'œuvres de celles d'Italie , de Flandre & d'Espagne , y abondent : ceux de cette dernière sur-tout , moins connue que les

Ecole Espagnole.

deux autres , & qui ne mérite pas moins de l'être , sont dignes de toute l'attention des connoisseurs ; elle n'excelle peut-être pas par la noblesse des formes ni par la grace , mais quand on a vu les productions de l'Espagnolet , de Velasqués & de Murillo , tant à Madrid qu'à l'Escurial , on est obligé de convenir que l'école Espagnole ne le cede à aucune autre pour la correction du dessin , l'art de la perspective , la sagesse de la composition , & sur-tout la fraîcheur des carnations. La Chapelle du Palais ne contient dans ce genre rien de bien remarquable ; mais elle est d'ailleurs riche & belle dans ses proportions ; & ce qui contribue sur-tout à la magnificence de sa décoration , ce sont seize grandes colonnes de marbre noir qui occupent toute sa hauteur jusqu'à la frise : on regrette seulement que pour en avoir ce nombre , on ait scié perpendiculairement les huit blocs qu'on avoit en entier. Cependant , comme par leur

Chapelle
du Palais.

position elles ne devoient pas être isolées, on les a appliquées à la muraille, où il semble qu'elles soient à demi engagées.

Réédifi-
cation du
Palais de
Madrid.

Le Palais de Madrid est entièrement neuf. Celui qu'habitoit d'abord Philippe V ayant été brûlé, ce Monarque voulut qu'il fût rebâti sur le même emplacement. Un Architecte Piémontois lui présenta un plan des plus magnifiques, dont on peut voir le modele en petit dans une maison voisine. Philippe V fut effrayé de la dépense qu'entraîneroit l'exécution de ce plan, & en adopta un plus simple. Ce qui doit donner des regrets sur cette détermination, c'est que ce Palais, tel qu'il est, a coûté tout autant qu'auroit coûté celui de l'Architecte Piémontois, encore n'est-il pas fini; & lorsque je quittai l'Espagne, on y ajoutoit deux aîles qui lui donneront une forme plus imposante, mais qui masqueront sa façade principale, de maniere qu'elle ne sera accessible que du côté d'une très-grande

grande place qu'on ne pourra rendre régulière que par beaucoup de dépense. A l'extrémité de cette place est situé un grand édifice très-peu apparent, qui contient une collection assez curieuse d'armes anciennes & étrangères, rangées avec beaucoup d'ordre & conservées avec un grand soin. On l'appelle l'*Armeria*, ou l'Arsenal. Ce qu'elle offre de plus remarquable n'est ni les damas enrichis de pierreries, ni les armures complètes de quelques Rois d'Espagne, ni même celle de S. Ferdinand, mais celles des anciens guerriers Américains. On ne manque pas de faire au voyageur, qu'on n'admet dans cette salle que par une permission du Grand-Écuyer, l'énumération complète de toutes ces *curiosités*; & fût-il François, on ne lui fait pas grâce de l'épée que portoit François I à la bataille de Pavie. Philippe V ni Ferdinand VI n'ont habité le Palais neuf de Madrid; Charles III lui-même n'est venu s'y établir que quelques années après son arrivée

Arsenal.

Tome I.

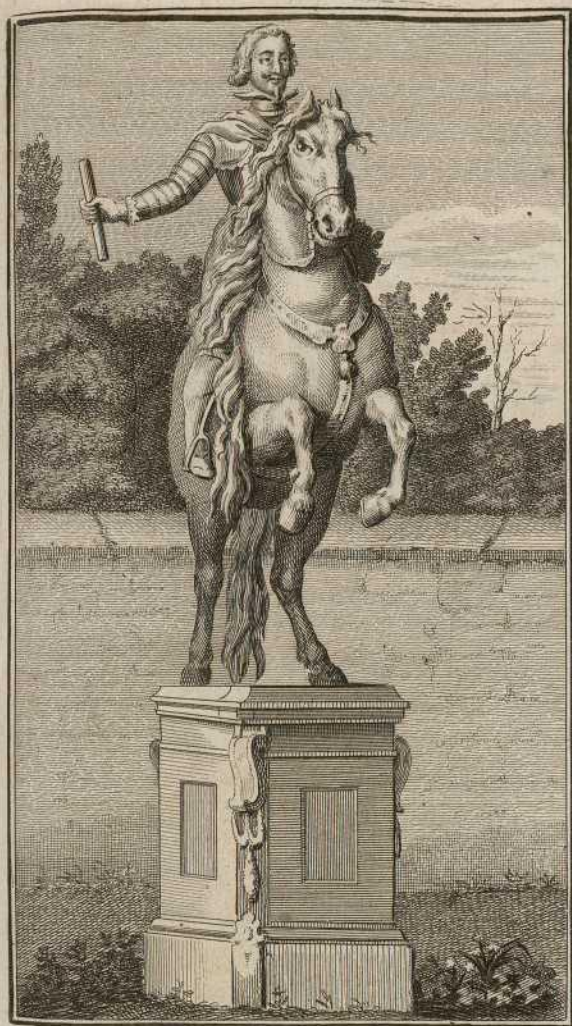
P

en Espagne. Ces trois Monarques ont été jusques-là comme relégués dans celui dont s'étoient contentés ceux de la dynastie Autrichienne, du fond duquel Philippe II s'efforçoit de bouleverser l'Europe, d'où Philippe IV voyoit tranquillement démembler sa vaste Monarchie, où le foible Charles II apprenoit que les Puissances de l'Europe la partageoient d'avance comme un héritage vacant, où la fameuse Princesse des Ursins faisoit jouer & repoussoit les intrigues dont elle finit par être la victime; enfin, d'où Philippe V envoyoit des armées en Italie pour y conquérir le Parmesan & le Royaume de Naples, & où il mourut.... Je veux parler du Palais que les étrangers connoissent sous le nom du *Buen-Retiro*. Il est situé sur une éminence, à l'autre extrémité de la ville. Jamais habitation royale n'eut moins l'apparence d'un Palais : c'est un composé informe de pieces de rapport qui, d'aucun côté, ne forme un ensemble imposant ;

Descrip-
tion du
Buen - Re-
tiro.



STATUE DE CHARLES-QUINT.
Au Buen - Retiro.



STATUE DE PHILIPPE IV,
Au Buen - Retiro.

il contient cependant une longue suite d'appartemens , qu'on pourroit rendre logeables à peu de frais. Les jardins sur lesquels ils ont la vue, sont négligés. Le manque d'eau, la nature du terrain les rendent même peu susceptibles d'embellissemens. On y voit encore quelques statues dignes de l'attention des curieux ; celle de Charles - Quint foulant aux pieds un monstre que l'on croit être l'emblème de l'hérésie ; mais sur-tout une statue équestre de Philippe IV, modelée par un habile Sculpteur Florentin. Le Palais du Retiro renfermoit aussi un grand nombre de tableaux de prix : on en a transféré la meilleure partie au Palais neuf. On y trouve cependant encore des morceaux précieux ; quelques Rubens , plusieurs Jordans , beaucoup de portraits de Princes & Princesses des deux dernières dynasties. La piece la plus remarquable , est celle qu'on nomme le *Cason*, ce n'est pas à cause des dorures massives dont elle est

surchargée , mais parce que tous les panneaux du balcon intérieur , qui regne sur ses quatre côtés , sont peints à fresque , de la main si féconde de Luc Jordans. Son plafond est sur-tout un des chefs-d'œuvres de ce peintre dans ce genre. Il représente d'une manière allégorique l'institution de la Toison d'Or. Nous n'indiquerons plus aux Lecteurs que deux tableaux de ce Palais.

Tableau
de la fa-
mille de
Philippe V.

L'un est Philippe V , assis à côté de sa Femme Isabelle Farnese , & entouré de toute sa famille des deux sexes. On oublie le Monarque ; on ne voit plus que le bon pere de famille. C'est un spectacle attachant que d'y trouver réunis dans un même cadre tant de Princes & de Princesses , qui ont influé sur le destin de l'Europe , & qui , déposant l'éclat de la Majesté , semblent n'être occupés que du bonheur de se voir rassemblés. Charles Vanloo a peut-être eu tort d'y déployer trop de magnificence dans la décoration du Sallon. Les figures

de son tableau pâlisent sous le coloris trop brillant de l'ameublement. L'autre est bien moins remarquable par le mérite de la composition, que par la scène qu'il retrace. C'est une représentation fidele de *l'autodafé* solennel, qui se tint en 1680, sur la Plaza Mayor de Madrid, en présence de toute la Cour de Charles II : elle équivalut à une description exacte de cette fête, la dernière de ce genre qui ait été célébrée en Espagne. On y voit les balcons surchargés de spectateurs, que la dévotion y conduisit autant que la curiosité. On y voit le fatal tribunal exhaussé sur le milieu de la place. Les Juges y attendent leurs victimes, qui pâles & défigurées, revêtues des funestes emblèmes du supplice qui leur est préparé, vont entendre leur sentence. Les unes reçoivent les dernières exhortations des Moines qui les assistent, d'autres trébuchent & s'évanouissent sur les marches du Tribunal. Toutes portent l'em-

Tableau
du dernier
autodafé
solennel.

preinte de la terreur bien plus que celle du repentir. Une foule de réflexions assiegent l'ame attristée du spectateur : je les passe sous silence , parce que je me suis interdit les déclamations. Détournons nos regards de ces objets affligeans , pour les porter dans le temple de Thalie. Le Théâtre du Buen Retiro est encore parfaitement conservé : la salle est petite , mais dessinée avec art. Le théâtre qui est vaste , s'ouvre dans le fond sur les jardins du Palais , avec lesquels il est de niveau , ce qui favorisoit souvent la magie théâtrale , en étendant la perspective à perte de vue , en permettant le déploiement des corps de troupes , & même quelquefois la marche de la cavalerie. Toutes ces illusions se sont évanouies ; la salle est déserte ; ses décorations dorment aujourd'hui couvertes de poussière : & ce théâtre qui , sous le regne de Ferdinand VI , retentissoit des voix les plus harmonieuses , est condamné à un morne

Salle de
théâtre du
Buen - Re-
tiro,

silence, qui depuis vingt-cinq ans, n'a été interrompu qu'une fois, à l'occasion du mariage de Madame la Princesse des Asturies. Ainsi les Cours changent de face, selon les goûts du Souverain. Celle de Ferdinand VI, brillante & avide de fêtes, avoit naturalisé en Espagne les féeries des théâtres de l'Italie, sous la direction du Musicien Farinelli, qui dut à ses talens une faveur signalée, dont personne ne murmura, parce que personne n'en souffrit, parce qu'il en usa avec modestie, & n'en abusa jamais. Sous Charles III, Euterpe & Terpsicore ont perdu leur sceptre : le Monarque plus simple, plus uniforme dans ses goûts, insensible aux plaisirs profanes, les a bannis de son séjour, & se borne à protéger les arts muets, les sciences & les vertus; & sa faveur encore mieux placée que celle de son prédécesseur, ne peut ni irriter les envieux, ni scandaliser les foibles.

Les jardins du Buen-Retiro sont à

Manufac-
ture de
porcelaine.

présent une promenade ouverte en tout tems au public. Le Monarque actuel a établi dans leur intérieur une fabrique de porcelaine, dont l'entrée est jusqu'à présent interdite à tout le monde. On veut sans doute que ses essais se perfectionnent dans le silence, avant de les exposer aux regards des curieux. Ses productions ne peuvent encore se voir que dans les Palais du Souverain, ou dans quelques Cours d'Italie, auxquelles il les envoie en présens. On travaille dans le même édifice à certains ouvrages de marquetterie, qui sont encore peu connus en Europe. J'y pénétrai un jour, sous les auspices d'un étranger distingué, en faveur duquel le Roi avoit levé la prohibition rigoureuse, qui en exclut tout le monde. Je fus témoin de la patience & de l'adresse avec lesquelles on taille & on rapproche divers petits morceaux de marbre coloré, pour en former des tableaux assez compliqués, qui en faisant à-peu-près le même effet

que la peinture, ont sur elle l'avantage de braver par leur couleur immortelles les ravages du tems, qui n'épargnent pas les plus belles productions de cet art. Les jardins du Retiro sont d'ailleurs peu ornés, & presque abandonnés. En revanche Charles III en a fort embelli les environs. Cet ancien Palais domine sur une prome-

Prome-
nade du
Prado.

nade, fameuse depuis long-tems dans les romans & les comédies des Espagnols : elle l'étoit alors assez gratuitement. Le lieu étoit peu de chose en lui-même : il n'avoit de prix que par ce qu'on y faisoit. Là, sans doute, on se concertoit pour tromper la vigilance d'une mere, ou la jalousie d'un mari. Là, peut-être, les courtisans échappés aux yeux du Monarque & de ses entours, venoient ou épier un rival, ou préparer un complot, ou déconcerter une brigue. La proximité du Palais, l'obscurité, l'inégalité même du terrain, tout y favorisoit les intrigues ; tout fai-

soit du Prado un rendez-vous également précieux à l'ambition , à la malignité & sur-tout à l'amour : l'on y paroïssoit rarement sans quelque dessein sinistre, ou sans courir quelque danger ; mais Charles III en l'applanissant , en le plantant d'arbres , en éclairant ses avenues , en l'ornant de statues & de fontaines , en pourvoyant à son arrosement, en a fait une promenade superbe, qu'on peut fréquenter dans toutes les saisons avec plaisir & avec sécurité. Elle forme, l'espace de près d'une demi-lieue , une partie de l'enceinte intérieure de la ville. Plusieurs des rues principales viennent s'y perdre. Celle d'Alcala , une des plus larges de l'Europe , la croise pour aller , le long des jardins du Retiro , aboutir à la porte de ce nom, un des beaux monumens de la capitale , élevé par le Roi actuel en 1778. C'est-là que tous les citoyens viennent de toutes parts , à pied ou en voiture, se réunir , & respirer à l'ombre de lon-

gues allées, un air rafraîchi par les eaux jaillissantes des fontaines, embaumé par les exhalaisons des fleurs. Le concours des promeneurs y est quelquefois prodigieux. J'y ai vu jusqu'à quatre ou cinq cens carrosses défilant dans le plus grand ordre, au milieu d'une foule innombrable de piétons; spectacle qui annonce à la fois une grande opulence & une grande population, mais où l'on desireroit un meilleur goût dans la plupart des équipages, & plus de diversité pour la vue. Au lieu de cette bigarrure de vêtemens & de coëffures qui, dans les autres lieux publics de l'Europe, jette une variété sans laquelle il n'y a point de plaisir; on ne voit au Prado que des femmes uniformément vêtues, couvertes de grands voiles noirs ou blancs, qui dérobent une partie de leurs traits; que des hommes enveloppés dans leurs vastes manteaux de couleur sombre pour la plupart; enforte que ce Prado, tout beau qu'il est, semble être par excel-

lence le théâtre de la gravité Castillane.

Jardin
Botanique.

Ce qui n'ajoute pas peu à l'embellissement de cette promenade, c'est le jardin Botanique ; il étoit auparavant sur le chemin qui de Madrid conduit au château du Pardo. Charles III, depuis quelques années, lui a créé un emplacement sur un des côtés du Prado, & l'a fait entourer d'une enceinte peu élevée qui le décore sans le cacher aux regards.

Ce Monarque travaille à le rendre une des plus précieuses collections de ce genre, en mettant à contribution tout le regne végétal de ses vastes Etats, dont on a dit depuis long-tems que jamais le soleil ne cessoit d'en éclairer une partie, & qui, dans une telle diversité de terrains & de climats, doivent produire eux seuls tout ce que le sein de la terre recèle d'arbres, d'arbrustes & de plantes. En promenant mes rêveries sur le Prado, je me suis plu souvent à donner à cette idée tout le développement dont elle est susceptible ; je l'étendois à tout le regne

Rêverie
de l'Auteur
pour l'em-
bellisse-
ment du
Prado.

animal; je donnois à tout l'emplacement que le jardin Botanique laisse encore vacant le long de cette promenade, une destination, unique sans doute en Europe, & que le seul Monarque des Espagnes seroit à même de remplir. Je le divisois en autant de compartimens que ce Souverain a de peuplades principales sous sa domination; j'y établissois une famille de Péruviens, une de Mexicains, de Californiens, de Louisianois, d'habitans du Paraguay, de Buenos-Ayres, de la côte de Caracas, d'Insulaires de Porto-Ricco, de Cuba, des Canaries & des Philippines. Là, chacune conserveroit le vêtement, le costume, la maniere de vivre de son pays; elle y construiroit de modestes habitations modelées sur celles qu'elle auroit quittées; elle y cultiveroit les plantes sur lesquelles ses yeux se seroient ouverts pour la premiere fois; & entourée de ces douces illusions, elle se croiroit encore dans sa patrie. Là, on

verroit le Mexicain, à l'ombre de son nopal, le secouer & recueillir la précieuse dépouille qui colore nos vêtemens Européens. L'habitant de Guatimala cultiveroit son indigo; celui du Paraguay l'herbe qui fait sa principale richesse; celui de Soconusco tenteroit de naturaliser son excellent cacao sous un ciel étranger. On verroit le Péruvien accompagné du docile animal qui partage ses travaux, le nourrit & l'habille, & l'Insulaire de Luçon s'essayer aux diverses cultures qui l'occupent dans son isle. Ainsi, le fier habitant de la Métropole, sans sortir de sa capitale, passeroit en revue, comme sur une carte topographique, toutes les Colonies auxquelles son Souverain donne des loix. Le Colon transplanté s'accoutumeroit à un exil que tout concourroit à adoucir; & ses concitoyens, séparés de lui par des mers immenses, instruits par lui de la bienfaisance, de la magnificence de leur Monarque commun, prendroient une plus

haute idée de sa puissance, s'enorgueilliroient de sa domination, & la chériront encore davantage. Qui fait même si ces premiers essais ne leur feroient pas porter avec complaisance leurs regards vers leur mere-patrie ? si, s'accoutumant à voir dans les Espagnols de l'ancien monde, leurs compatriotes au lieu de leurs oppresseurs, ils ne chercheroient pas à se rapprocher d'eux ? & si l'Espagne, jadis dépeuplée par ses Colonies, ne se repeupleroit pas par elles, ou du moins si dans cette communauté de jouissances & de bienfaits elle n'acquéreroit pas de nouveaux garants de leur fidélité & de leur amour ?

En attendant que la magnificence du Roi d'Espagne réalise un projet qu'on trouvera peut-être romanesque, il a déjà commencé à en exécuter un du même genre qui prouve son zèle pour le progrès des Sciences. Il y a dans la rue d'Alcala un édifice vaste où ce Monarque a établi un Cabinet d'Histoire

Cabinet
d'Histoire
Naturelle.

Naturelle , sous la direction d'un bon citoyen , Don Pedro Davila , qui est mort depuis que j'ai quitté l'Espagne ; il a été remplacé par Don Eugenio Izquierdo , que nous avons vu à Paris , & qui en a emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu. L'établissement auquel il préside ne peut que prospérer de plus en plus sous ses auspices ; son zele infatigable répond de ses efforts , & ses lumieres de ses succès. Déjà le Cabinet d'Histoire Naturelle contient une des collections les plus complètes de l'Europe , en métaux , en minéraux , en marbres , en pierres précieuses , en coraux , madrepores , & plantes marines. La classe des poissons , celle des oiseaux , & sur - tout celle des quadrupedes , laissent encore beaucoup à désirer ; mais les mesures que le Gouvernement a prises , doivent élever en peu de tems ces trois classes au niveau des autres. Les Vices - Rois , Gouverneurs , Intendans & autres employés de la

Mesures
prises pour
enrichir ce
cabinet.

la Cour dans les Colonies Espagnoles , ont reçu ordre il y a quelques années d'enrichir ce Cabinet de toutes les productions qui s'offriroient à leurs recherches dans les trois regnes ; & la vigilance éclairée du Ministre qui préside au département des Indes , doit faire espérer aux amateurs des Sciences que cet ordre sera fidèlement rempli. Déjà ce Ministre reçut l'année dernière une ample récolte du Pérou : c'étoit la moitié de la riche collection qu'y a faite pendant huit ans de séjour M. Dombey , habile Naturaliste que notre Cour y avoit envoyé avec l'agrément de l'Espagne , & que les protecteurs des Sciences ont accueilli à son retour avec cet intérêt touchant qu'inspirent les talens joints à la modestie. Il a laissé au Pérou des Naturalistes Espagnols qui doivent le suivre de près , & dont les savantes recherches ne contribueront pas peu à enrichir le Cabinet d'Histoire Naturelle de Madrid.

Académie
des beaux-
Arts.

Le même édifice qui contient ce cabinet, & qui, avec celui de la douane, bâti aussi par Charles III, forme le principal embellissement de la rue d'Alcala, sert aux séances de l'Académie des beaux-Arts : circonstance qui a motivé l'inscription de cet édifice qu'on trouvera heureuse & précise. On y lit : *Carolus III naturam & artem sub uno tecto conso-*
ciavit.

L'institution de cette Académie est due cependant à Philippe V ; mais elle a été encouragée avec succès par ses deux successeurs. Le Ministre des Affaires étrangères en est le Président né, & tous les trois ans distribue des prix aux jeunes élèves qui ont donné les meilleurs morceaux de sculpture, de peinture & les meilleurs plans d'architecture. Quoiqu'elle compte plusieurs Membres distingués dans ces trois arts, il faut avouer cependant que ses chefs-d'œuvres sont encore en très-petit nombre. J'ai assisté deux fois à la distribution de ses prix,

Distribu-
tion de ses
prix.

& je suis obligé de convenir qu'ils devoient être plutôt regardés comme des encouragemens que comme des récompenses méritées. Les Espagnols sont trop justes pour prétendre qu'on les loue sous tous les rapports ; leur fierté s'indigneroit des hommages avilissans de l'adulation ; d'ailleurs , ils entretiennent à Rome de jeunes élèves qui donnent les plus grandes espérances ; & d'après ce qu'on a vu d'eux à la dernière exposition de leurs ouvrages , on ne doute pas que Don Francisco Agustín, & Don Ramos ne s'asseoient bientôt à côté des meilleurs peintres de la France & de l'Italie.

Ce n'est pas seulement en formant des élèves que l'Académie des beaux-Arts sert à leurs progrès en Espagne , elle est encore le Tribunal suprême auquel doivent être soumis les plans de tous les édifices sacrés & profanes qu'on élève dans l'étendue du Royaume ; institution qui doit , à la longue , y établir le bon

Monu-
mens de
mauvais
goût.

goût sur les ruines de la barbarie qui a présidé à la plupart de ses monumens, & dont on reconnoît encore la main dans quelques-unes des portes, dans les anciennes fontaines, & dans la plupart des Eglises de la capitale. Essais informes de l'Art, encore au berceau, qui a pris plus de peine pour enfanter des monstres, qu'il n'en auroit à présent à produire des chefs-d'œuvres. Les édifices modernes attestent déjà la révolution qu'il a éprouvé sous la dynastie des Bourbons. Outre le Palais neuf de Madrid, nous pouvons citer en preuves les portes d'*Alcala* & de *San-Vicente*, le bâtiment de la douane & celui de la poste; il y a d'ailleurs peu d'édifices qui méritent l'attention du voyageur. Madrid est en général bien percé; ses rues, sans être tirées au cordeau, sont, pour la plupart, larges & peu tortueuses. La rareté des pluies, & les soins de la police moderne, qui sont dûs sur-tout à M. le Comte d'Aranda, en font une

des villes les plus propres de l'Europe. Mais, hormis le Prado & ses avenues, cette ville n'a pas de beaux quartiers à citer. La fameuse *Plaza Mayor* que les Espagnols se complaisent à exalter, n'a rien qui justifie leur enthousiasme : c'est une place quadrangulaire, mais irrégulière, dont l'enceinte est formée par des bâtimens à cinq & six étages, assez uniformes, mais sans décoration, sous lesquels regnent de longues arcades. On l'illumine dans les solennités publiques, & alors elle forme véritablement un beau coup-d'œil. C'étoit autrefois sur cette place que se célébroient les *auto-dafés* dans tout leur appareil effrayant. Elle est encore le théâtre des combats de taureaux qui se donnent lors des fêtes royales. L'Hôtel-de-ville y est placé ; plusieurs Académies y tiennent leurs séances. Ce concours de circonstances en a fait l'emplacement le plus remarquable de la capitale, & lui a valu une réputation qu'elle méritoit peut-être lors

de sa construction , & qui a dû s'évanouir depuis que l'architecture, en se perfectionnant dans le reste de l'Europe , y a créé quarante places préférables à la *Plaza Mayor*. Les Espagnols devroient au moins respecter cette réputation , ne pas déshonorer leur belle place par le hideux spectacle des exécutions , ne pas y établir leur marché principal , & ravalier ainsi leur place Vendôme au niveau de la Greve & de la place Maubert. Elle est au reste , avec les rues adjacentes , le quartier de Madrid qui peut donner l'idée la plus favorable de la population de cette capitale ; & à en juger par cet échantillon , on ne doit pas trouver exagérée l'évaluation qui la porte à plus de 160 mille ames (1). Les édifices sacrés de Madrid n'ont rien non plus de bien

(1) Le Docteur Moncada , qui écrivoit au commencement du dix-septieme siecle , se plaignoit de la dépopulation de cette Capitale , qui , selon lui , ne contenoit pas plus de quatre cens mille ames. Que diroit-il à présent ? Ustariz , dont l'ouvrage est des premieres an-

remarquable ; plusieurs , comme ceux de S. Pasqual , de Ste. Isabelle , & sur-tout ceux des Carmes Déchaussés , contiennent des collections précieuses de tableaux qu'on peut encore admirer après celles de l'Escurial & du Palais neuf. L'Eglise de *San Isidro* , qui appartenoit ci-devant aux Jésuites , a un portail qui a échappé à la contagion du siècle où il a été construit. Il y a une autre Eglise , beaucoup plus moderne , qui n'est imposante que par sa masse , & que le bon goût pourroit bien désavouer ; c'est celle des *Salesas* ou de la Visitation , fondée par Ferdinand VI & la Reine Barbe , sa femme. Les cendres de ce couple royal y reposent sous un mausolée pompeux , dont l'inscription m'a paru un modèle de style lapidaire ; les Espagnols eux-mêmes ont exprimé le jugement sévère qu'ils ont porté de tout l'édifice

nées de ce siècle , & qui est cité même par les Espagnols , pour l'exactitude de ses calculs , ne donne à Madrid que cent quatre-vingt mille âmes.

par ces paroles : *Barbara reyna , barbaro gasto , barbara obra* ; jeu de mots qui ne peut avoir de sens que dans leur langue , ou l'expression de *barbara* s'applique également au nom de la Fondatrice, au mauvais goût de la fondation , & aux frais énormes qu'elle a coûté. Elle a cependant un objet louable , qui doit la faire juger avec plus d'indulgence. Un certain nombre de jeunes demoiselles y est élevé aux dépens du Roi. On est occupé , depuis plusieurs années, de la construction d'un Couvent de St.-François , dont on espere faire un des chefs-d'œuvres d'architecture de la Capitale. Ce qu'on en voit , jusqu'à présent, ne promet qu'un édifice plus solide qu'élégant. Son Eglise en forme de rotonde , étoit finie lorsque je quittai l'Espagne : elle étoit déjà décorée de grands tableaux , dont plusieurs ne pourront qu'entendre la réputation de l'Ecole Espagnole. Les principaux soutiens de cette Ecole sont , en ce moment , MM. Maella

& Bayeux, dont le coloris & le goût de dessin, rappellent la maniere de Mengs, & consolent en quelque sorte l'Espagne de la perte de ce grand Peintre. Un de leurs confreres, Don Francisco de Goya, mérite aussi une mention honorable par son talent, pour rendre avec fidélité & agrément les mœurs, les costumes, les jeux de sa patrie. La gravure a aussi plusieurs sujets distingués à citer. On doit nommer à leur tête Don Salvador Carmona, marié à la fille de Mengs, qui a hérité en partie du pinceau gracieux de son pere. M. Carmona est connu avantageusement en France, par plusieurs prix remportés à notre Académie de peinture; en le jugeant avec sévérité, on pourroit trouver que ses talens encouragés trop peu ou du moins trop tard, n'ont pas donné tout-à-fait ce qu'ils promettoient à leur aurore. Plusieurs autres Graveurs, comme MM. Ferro, Muntaner, Fabregat, Ballester, & sur-tout M. Selma,

Peintres &
Graveurs
dignes d'être cités.

ont prouvé par d'heureux essais que leur art fait encore des progrès en Espagne. L'Académie de la langue Espagnole, qui a donné en 1780, une superbe édition de Don Quichotte, a voulu l'enrichir des productions de leur burin.

Chef-
d'œuvre de
Typogra-
phie Espa-
gnole.

Mais ces gravures médiocres, pour la plupart, ne répondent pas au mérite de l'ouvrage, également admirable par la qualité de l'encre, la beauté du papier, l'exactitude du registre, la netteté des caractères, & comparable à ce que les autres nations ont de plus beau à citer dans ce genre. Il n'est pas la première preuve que les Espagnols aient donné de leur habileté dans l'art de l'Imprimerie. Tous les amateurs connoissent, & ont placé au-dessus des Baskerville & des Barbou, le Salluste que Monseigneur l'Infant don Gabriel a traduit dans sa langue, & quelques autres ouvrages sortis des presses d'Ibarra, à Madrid, & de celles de Benoît Montfort, à Valence; chefs-d'œuvres typo-

graphiques qui seront un jour recherchés par nos neveux , comme nous recherchons ceux des Elzevir. Si on cultive à Madrid les arts d'agrément , on n'y néglige pas le plus utile de tous , celui de la bienfaisance. On y trouve des fondations pieuses dignes de servir de modele. Il y a trois hôpitaux , qui , dans le courant de 1785 , avoient reçu 19437 malades. On a rebâti récemment le principal tout près , mais en dehors de la porte d'Alcala. C'est un vaste édifice qui ne dépare point du tout la promenade qui , de cette porte , conduit au canal d'Aranjuez , & que les Espagnols ont appréciée un peu trop , en l'honorant du nom de Délices , *Delicias*.

Fonda-
tions pieu-
ses.

Outre les trois hôpitaux , il y a à Madrid deux Confrairies , dont les fonds sont consacrés au soulagement des malheureux , & un *Mont-de-piété* , dont l'objet principal est de faire des avances aux nécessiteux. Il y a encore à Madrid d'autres Académies que celle des beaux-Arts.

Autres
Académies
de Madrid.

Nous avons peu de chose à dire de celles de Médecine, & du Droit public Espagnol ; mais tout le monde connoît celle de la Langue, aussi fondée par Philippe V, & que notre Académie Françoisse traite, depuis la fondation, comme sa sœur. Le Dictionnaire qu'elle a donné, est, de l'aveu de nos plus habiles Grammairiens, le plus complet qui ait paru dans aucune Langue. Les Académiciens actuels, plus éclairés que leurs prédécesseurs, & non moins laborieux, en préparent une nouvelle édition, qui, par les augmentations qu'elle contiendra, donnera une idée de la richesse de leur Langue, & de l'immensité de leurs recherches. L'Abbé de Guevara, l'un des plus savans & le plus zélé, en a déjà publié un extrait in-folio, qui calme l'impatience du public, & peut suffire pour l'usage journalier.

Académie
de la Lan-
gue.

L'Académie de Langue Espagnole n'est composée que de vingt-quatre Membres

ordinaires ; mais le nombre des fumeraires n'est pas borné : elle est présidée par un Grand-d'Espagne. Son président actuel est M. le Marquis de Santa-Cruz, qui n'honore pas moins cette société par ses connoissances que par son rang. Elle renferme dans son sein plusieurs poètes, des Littérateurs distingués, pour lesquels le fauteuil n'a pas la vertu soporifique qu'on lui attribue ailleurs ; & je n'en connois pas un qui n'y ait été admis que par le vain motif de l'illustrer d'un éclat étranger au but de son institution.

L'Académie de l'Histoire, fondée en 1738, a pour Directeur M. le Comte de Campomanes, qui par le rang qu'il occupe dans la magistrature, comme par sa vaste érudition & ses qualités morales, est un des citoyens les plus distingués de l'Espagne moderne. On regrette beaucoup que les fonctions multipliées de sa place éminente, ne lui laissent que peu de loisir à consacrer

Académie
de l'Histoire.

aux diverses Académies dont il est Membre. Celle de l'Histoire en a heureusement plusieurs autres, qui, animés du même zèle, peuvent s'y livrer avec moins de réserve. Elle a donné depuis quelques années plusieurs éditions qui en font foi, celle de *Mariana* entr'autres & celle de *Sepulveda*. Elle prépare celle de *Solis*, dont un volume a déjà paru. Elle a entrepris & exécuté en partie une tâche aussi vaste qu'intéressante, celle de publier toutes les anciennes chroniques, relatives à l'Histoire de Castille. Plusieurs de ces ouvrages n'avoient jamais été imprimés. Tous sont enrichis de notes & de commentaires, qui prouvent & la saine critique, & l'érudition de leurs auteurs, M. l'Abbé de Guevara, Don Francisco de Cerda, Don Miquel Florez, Don Eugenio de Laguno, qui, au sein des occupations que lui donne sa place de premier Commis des Affaires étrangères, trouve encore des momens à vouer aux lettres. Cette Académie contient dans une de ses salles,

Ses travaux.

une des plus précieuses collections dont aucune société littéraire puisse se vanter. C'est celle de tous les diplômes, chartres, & autres documens donnés depuis les siècles les plus reculés de la Monarchie, à tous les Bourgs, Villes, Communautés, Eglises, Chapitres, &c. de l'Espagne, le tout rassemblé avec le plus grand soin, par ordre chronologique, & par conséquent prêt à fournir à toutes les branches de l'Histoire d'Espagne, la source la plus abondante de matériaux authentiques. Cette collection facilite infiniment, & assure les recherches savantes des Académiciens de l'Histoire. C'est à ce répertoire immense qu'il vont puiser les élémens d'un ouvrage qu'ils préparent depuis plusieurs années, d'un Dictionnaire Géographique de l'Espagne, qui, par son exactitude, sera un digne pendant au nouveau Dictionnaire de la Langue. L'un des plus éclairés d'entr'eux, Don Juan Iriarte, mort en 1776, & qui a laissé trois ne-

Collection
précieuse
pour l'Histoire
d'Espagne.

veux bien faits pour consoler de sa perte, avoit publié un premier volume des manuscrits Grecs de la Bibliothèque de Madrid : on en attend la continuation dont sont chargés les gardes de cette Bibliothèque. C'est à un Membre de la même Académie, le Pere Florez, que l'Espagne doit déjà plusieurs volumes de son Histoire Ecclésiastique, qui, sous sa main, n'est à la vérité qu'une compilation assez indigeste de documens devenus fort rares, ou même tout-à-fait inconnus, mais qui a acquis une forme moins seche, par les soins de son continuateur, le Pere Risco, Augustin. Beaucoup d'autres Ecrivains versés dans la connoissance de leur pays, sont occupés à en débrouiller l'histoire, à éclairer leurs concitoyens sur les matieres économiques & politiques. Ils ont naturalisé dans leur langue, les ouvrages Anglois & François, dont a pu s'accommoder l'hortodoxie Espagnole ; ceux, par exemple, qui traitent des arts & métiers.

On

Histoire
Ecclésiasti-
que.

Culture
des Scien-
ces.

On traduit en ce moment ceux de Linné & l'Histoire naturelle de M. de Buffon. Pendant que j'étois en Espagne, on a entrepris de traduire, par souscription, notre Dictionnaire encyclopédique; & ceux qui croient que dans ce Royaume tout le monde est soumis à l'empire de la bigoterie & du fanatisme, n'ont pas été peu étonnés de voir le grand Inquisiteur à la tête des souscripteurs. Dans le même tems, il s'en formoit une liste déjà assez nombreuse pour la nouvelle Encyclopédie par ordre de matieres, lorsqu'un de nos écrivains, imbu des préventions générales, chargé de l'article *Espagne*, sans connoître ce pays autrement que par de vaines déclamations ou des relations infideles, prodigua sans ménagement les inculpations les plus graves à toute une Nation, que son existence politique, ses vertus & nos intimes relations avec elle, devoient lui rendre respectable. Le Gouvernement Espagnol ressentit vivement une offense aussi

Incident
relatif à la
nouvelle
Encyclo-
pédie.

Tome I.

R

gratuite. Le nôtre accueillit ses plaintes avec la sévérité de la justice & la chaleur de l'amitié. L'Auteur, le Censeur, l'Imprimeur furent vivement réprimandés ; & en Espagne le débit de la nouvelle Encyclopédie fut suspendu par ordre de la Cour. Cependant , le ministère Espagnol , irascible , mais non implacable , qui repousse les mauvais procédés , mais non pas les lumières , a bientôt après révoqué cet arrêt ; il a seulement pris des précautions pour écarter à l'avenir les erreurs & les injures d'un ouvrage dont il reconnoît toute l'utilité. Chaque livraison , avant d'être distribuée aux souscripteurs , subit la censure du Conseil de Castille. Dans le même tems , un abbé Espagnol , établi depuis plusieurs années à Paris , entreprenoit l'apologie de sa patrie contre l'indiscret auteur de l'article *Espagne* ; mais ses compatriotes eux-mêmes ont jugé qu'égaré par son zèle , il avoit passé le but. Il est encore plus prodigue en éloges que son

antagoniste ne l'avoit été en injures. L'un avoit tout refusé ; l'autre réven-
dique tout. A entendre celui-ci, les
Espagnols excellent dans tous les Arts
& dans toutes les Sciences. Ainsi, la
passion, en exagérant, dessert quelque-
fois la cause qu'elle veut défendre. Dans
cette discussion comme ailleurs, c'est
dans un juste milieu que la saine raison
cherche & trouve la vérité. Sans doute il y
a en Espagne, beaucoup plus qu'on ne
croit, de savans qui cultivent sans faste
les sciences exactes ; des érudits qui con-
noissent à fond l'histoire & la jurispru-
dence de leur pays ; des littérateurs distin-
gués, des poètes qui ont de la chaleur
& une imagination brillante & féconde.
Mais, de l'aveu même des Espagnols
impartiaux, il y a loin encore de l'état
actuel des sciences & des lettres au siècle
des *Mariana*, des *Solis*, des *Mendoza*,
des *Ambroise*, des *Morales*, des *Herrera*,
des *Saavedra*, des *Sepulveda*, des *Cer-*
vantes, des *Quevedo*, des *Garcilaso*.

Véritable
état des
Lettres &
des Scien-
ces en
Espagne.

Académies
& Socié-
tés.

des *Calderon*, des *Lope de Vega*, &c. &c. Les universités d'Espagne n'ont plus la même réputation qu'autrefois ; l'industrie, la population ne sont pas encore à beaucoup près ce qu'elles étoient sous Ferdinand-le-Catholique, & sous ses deux successeurs. Mais le gouvernement actuel s'occupe avec zèle & succès de faire revivre ces siècles heureux. Outre les Académies dont nous avons parlé, il y en a à Madrid pour le droit public Espagnol, une pour le droit canon, & une pour la médecine. Le goût des sciences & des arts s'est étendu de la capitale aux provinces.

Il y a à Séville une Académie de Belles-Lettres & une Société de Médecine ; à Sarragosse & à Valence, une Académie des Beaux-Arts ; à Valladolid une de Géographie ; à Grenade une de Mathématiques & de Dessin ; à Barcelone une Académie de Belles-Lettres.

Education. Il y avoit depuis long-tems en Es-

pagne six grands Colléges (*Collegios mayores*) où n'étoient admis que de jeunes gens de famille , & qui fournissoient presqu'exclusivement des sujets à toutes les branches de l'Administration. Les privilèges dont ils jouissoient étoient devenus une source d'abus. Ils alimentoient la paresse & l'arrogance dans ces Colléges , & portoient le découragement dans les autres Maisons d'éducation. Le Gouvernement a attaqué le mal dans sa racine. En 1777, il leur a donné une nouvelle forme , dont on attend les plus heureux effets.

Cependant l'éducation est encore imparfaite en Espagne , & l'expulsion des Jésuites n'a peut-être fait que l'empirer. A cette époque on sentit trop vivement , peut-être , l'inconvénient de livrer la jeunesse aux Ordres Religieux. Celui des Piaristes , connu en Espagne sous le nom d'*Escolapios* , est le seul qui soit encore en possession de quelques écoles. Par-tout ailleurs on substitua aux Jé-

suïtes des Professeurs qui peuvent être indifféremment Ecclésiastiques ou Laïcs, mais qui ne font pas corps, & ne vivent pas même sous le même toit. Les Jésuites, outre les biens de la Société, avoient des fondations expressees pour différentes chaires. Ce sont les seuls fonds qui ont été destinés à l'entretien des nouveaux Professeurs. Ils suffisoient pour des Religieux vivant en communauté. Ils sont insuffisans dans l'état actuel des choses. Des chaires si peu lucratives ne peuvent être recherchées par des sujets bien distingués. L'institution de la jeunesse en souffre, & c'est encore une des branches de l'Administration qui réclament les sollicitudes du Gouvernement.

En revanche, il a déjà beaucoup fait pour l'éducation militaire. Le Roi a créé une Ecole d'artillerie à Ségovie, une de Cavalerie à Ocanna, une d'Ingénieurs-constructeurs à Carthagène, une de Tactique à Avila, d'où elle a été récemment transférée au Port-Sainte-Marie.

Les fabriques , au commencement du siècle , étoient dans la plus triste décadence. Les trois Souverains de la Maison de Bourbon se sont occupés de les faire revivre. Il y en a de draps communs à Escaray en Biscaye , à Bockairente , à Ontemente , à Alcoy dans le royaume de Valence , à Grazalema en Andaloufie ; & nous avons vu en parlant de Ségovie & de Guadalaxara , quels encouragemens le Souverain actuel donne aux fabriques de draps fins. Nous aurons occasion dans le cours de cet Ouvrage de parler de plusieurs autres , & nous verrons qu'en particulier celles de soie ont fixé l'attention du Gouvernement. Il y en a de chapeaux à Madrid , à Badajoz , à Séville ; & déjà les fabriques étrangères s'apperçoivent de leur concurrence : car il y a cela de fatal dans la constitution actuelle de notre Europe , qu'aucune nation ne peut prospérer dans quelque branche de commerce , que ce ne soit au préjudice de ses

Etat des
Fabriques.

voisins. Mais dans cette lutte d'intérêts qui s'entrechoquent, les murmures sont déplacés, les plaintes sont inutiles. Il n'y a de légitime & d'efficace que les efforts de l'industrie, de l'activité & de l'économie.

Chemins.

C'est aussi à la dynastie actuelle que l'Espagne doit le peu de chemins & de canaux qu'elle a. Le Gouvernement sent vivement tout ce qui lui manque à cet égard, & s'occupe des moyens d'y suppléer. Déjà la Biscaye & la Navarre ont de beaux chemins; ceux qui aboutissent de deux côtés à la capitale, annoncent la résidence d'un grand Monarque. On en a commencé de très-beaux sur la route d'Aranjuez à Valence; en Galice depuis la Corogne jusqu'à Pontevedra; au nord de la Castille, depuis Reynosa jusqu'à la mer, & dans quelques autres cantons de la péninsule. Mais le sage Ministre qui préside à ce département, apporte à leur confection cette prudente lenteur qui, seule, assure le

succès des entreprises dispendieuses. Il a d'ailleurs été contrarié dans ses plans par la guerre, qui lors même qu'elle est heureuse, fait échanger contre un peu de gloire des avantages beaucoup plus précieux. Ce Ministre s'applique avant tout à rendre praticable en tout tems la route principale qui traverse l'Espagne dans toute sa longueur de Bayonne à Cadix, en passant par Madrid. On lui doit déjà depuis deux ans l'avantage inconnu jusqu'à présent de pouvoir parcourir en chaise-de-poste les cent lieues qui séparent ces deux dernières villes.

Nous avons vu ce qu'il avoit fait pour le canal d'Arragon. Celui de Castille, commencé depuis long-tems, ne tardera pas à occuper son activité. Celui qu'on a projeté en Murcie a été reconnu im-

Canaux.

un garant de la sûreté de leurs fonds. Son ministère adopta l'année dernière un projet bien plus brillant, bien autrement utile que celui qu'il a été forcé d'abandonner : c'est celui d'un canal qui, commençant aux pieds des montagnes de Guadarrama, près de l'Escorial, ira se joindre au Tage, ensuite à la Guadiana, & aboutir au Guadalquivir, au-dessus d'Anduxar, & qui par conséquent vivifiera tout le centre de l'Espagne, c'est-à-dire, la partie de ce royaume la moins peuplée & la plus aride. Un François habile, nommé le Maur, en avoit donné le plan, & alloit l'exécuter lorsqu'il mourut. Mais l'impulsion étoit donnée, les fonds assurés, les devis dressés. L'entreprise est continuée par les fils de M. le Maur, qui ont hérité des plans de leur pere, & d'une partie de ses talens.

Mais ce qui contribuera sur-tout à la prospérité de l'Espagne, c'est l'établissement moderne des *Sociétés patrioti-*

ques , connues sous le nom des *Amis du pays*. Le premier signal en a été donné en Biscaye; il devoit partir en effet d'une province où l'industrie & le patriotisme font fermenter toutes les têtes. Il a été bientôt suivi par les autres provinces & par la capitale , qui institua en 1775 sa société patriotique. On en comptoit quarante-quatre à la fin de l'année dernière. Le titre de ces établissemens annonce assez leur but. Les citoyens qui les composent s'occupent essentiellement du progrès des arts, de l'agriculture & de l'industrie de leur province. Ils proposent l'examen des questions relatives à ces objets , & décernent des prix à ceux qui les ont le mieux traitées. Ils réveillent la paresse de leurs concitoyens , réchauffent leur zèle , sollicitent leurs lumières , portent des encouragemens dans les ateliers , des secours & des conseils dans les campagnes , font circuler dans toutes les classes l'ardeur patriotique qui les anime.

Sociétés
patrioti-
ques.

Ce qu'elles
ont opéré.

Jamais un établissement plus louable n'a fait des progrès plus rapides, n'a produit une fermentation plus générale. Ceux qui ne voient jamais le bien qu'avec un œil d'envie, ceux dont la nonchalance routinière répugne aux nouveautés, ceux dont l'humeur chagrine s'afflige des succès auxquels ils n'ont pas eu de part, ont essayé de jeter du ridicule dans ces sociétés économiques; ils ont prétendu que leurs membres discouroient beaucoup, & agissoient peu, qu'ils exagéroient leur importance, qu'ils traitoient gravement de pompeuses minuties. Sans doute elles n'ont pas encore fait tout ce qu'elles peuvent faire; la modicité de leurs fonds circonscrit encore leurs facultés; mais le grand point étoit de réveiller leur patrie de son engourdissement, d'offrir un stimulant aux talens des artistes, aux travaux des cultivateurs; d'aiguillonner à la fois leur vanité par la perspective de la gloire, & leur intérêt par l'espoir

du profit. Et voilà ce que les sociétés patriotiques ont déjà opéré. Les loisirs & les économies de la paix fournissent au gouvernement des facilités pour augmenter leurs moyens de bienfaisance. Sur la représentation des chefs de l'administration, leurs fonds, composés en grande partie de contributions volontaires, ont été augmentés de celles d'une caisse qu'on peut comparer à celle de nos Economats. Le Souverain, dont la piété est éclairée, & à qui il suffit d'indiquer le bien pour le lui faire adopter, a cru pouvoir consacrer à l'encouragement de ces sociétés une partie des biens de l'Eglise, dont la vacance des sieges lui laisse la jouissance pendant un certain tems. Dans un siècle moins éclairé, un pareil emploi de ces biens eût fait crier à la profanation. Le Gouvernement Espagnol croit au contraire en sanctifier l'usage, en les faisant contribuer à la prospérité de l'état. Les pieuses fondations ont eu bien moins pour objet de

Sources
d'où sont
tirés leurs
fonds.

procurer aux Ministres des Autels une scandaleuse opulence, que de subvenir aux besoins des pauvres, & les faire servir à écarter la misère, à occuper l'oisiveté qui multiplie les indigens; seroit-ce tromper l'intention des fondateurs? Voilà comme on a raisonné dans un pays, que la prévention croit encore imbu des maximes superstitieuses du quatorzième siècle.

Les sociétés patriotiques ont reçu du Gouvernement d'autres encouragemens. Eclairé par elles, il a remis en vigueur des loix tombées en désuétude. Il a exclu des marchandises étrangères dont la concurrence pouvoit nuire aux fabriques nationales; il a procuré à celles-ci des ouvriers qui perfectionnent leurs opérations. Ces mesures ont déjà nui & nuiront encore davantage aux autres nations fabricantes & commerçantes; elles peuvent exciter leurs alarmes & leurs murmures; elles doivent sans doute ranimer leur activité & leur vigilance,

mais ne peuvent qu'être applaudies par les bons patriotes.

La société patriotique de Madrid ne se distingue des autres que par une protection plus immédiate du Gouvernement, & par sa situation qui la met plus à portée des lumières & des secours. Elle a peut-être d'ailleurs moins d'objets sur lesquels son zèle puisse s'exercer, parce que la nouvelle Castille, dont elle occupe le centre, est moins variée que les autres provinces dans les productions de son sol, & que l'industrie y est plus bornée. Mais au moins elle s'attache à perfectionner l'agriculture dans les environs de Madrid, à fournir de l'occupation aux enfans des deux sexes, & aux pauvres de cette capitale. Une parfaite égalité est la loi la plus sacrée de toutes ces sociétés; on n'y connoît point les rangs; l'Archevêque de Toledé, le Duc de Medina Celi peuvent s'y trouver assis à côté d'un humble Artisan, & les lumières y sont

Société
patriotique
de Madrid.

Conseil de
Castille.

accueillies de quelque source qu'elles viennent.

Conseils
& Tribu-
naux.

Comme Madrid est le centre principal des Arts & des Sciences, il l'est aussi du Gouvernement. Quoique le Monarque n'y réside que quelques semaines par an, & que ses Ministres soient toujours auprès de sa personne, cette Ville est le siège de l'Administration & de tous les Tribunaux suprêmes. Nous allons les passer en revue; ce qui nous conduira naturellement à parler des loix de l'état, de la religion, des finances, des forces militaires de l'Espagne.

Conseil de
Castille.

Le Conseil de Castille tient le premier rang parmi les Conseils & les Tribunaux de la Monarchie; nous n'avons rien en France qui puisse lui être comparé: c'est à la fois un conseil d'administration qui a l'inspection sur toutes les opérations intérieures du Gouvernement, & un tribunal souverain qui connoît privativement de certaines causes,

ses, & qui, en certains cas, reçoit aussi les appels des autres Tribunaux.

Le Conseil de Castille est composé de cinq chambres ou salles.

Cinq
Chambres
du Conseil
de Castille.

1°. La première *sala de Gobierno*, qui n'est occupée que des affaires d'administration; elle reçoit aussi les *recours* qu'on porte au Conseil dans des cas extraordinaires, mais c'est pour les renvoyer ou à la seconde *salle de Gobierno*, ou à celle de Justice, suivant les circonstances.

2°. La seconde *sala de Gobierno* juge quelques-unes des causes portées au Conseil de Castille par les *recours* extraordinaires, & est principalement occupée de ce qui a rapport aux fabriques, aux ponts & aux chaussées de tout le royaume.

3°. La salle de *Mil y quinientos* ou de *Mil cinq cens*, ainsi nommée parce que ceux qui y appellent des Sentences des Tribunaux souverains, sont obligés de déposer mille cinq cens ducats, qui

S

sont perdus pour eux s'ils succombent dans l'appel.

4°. La *sala de Justicia* a l'attribution exclusive de certaines causes dont le détail seroit sans intérêt, & peu intelligible pour la plupart des Lecteurs; & il en est de majeures pour le jugement desquelles on la réunit aux autres Chambres.

5°. La *sala de Provincia* juge les appels de toutes les causes importantes, & reçoit ceux qu'on interjette des deux Lieutenans-Civils de Madrid (*Tenientes de Villa*), & des jugemens des *Alcaldes de Corte*, en matiere civile.

Ceux-ci forment comme une sixieme Chambre qu'on peut comparer à notre Tournelle. La ville de Madrid est partagée en un certain nombre de Quartiers, à la police de chacun desquels préside un *Alcalde de Corte*. Il juge en premiere instance toutes les causes des citoyens de son quartier, concurremment avec les Lieutenans-Civils. On appelle de

leurs Sentences à toute la Chambre assemblée, qui seule peut prononcer en dernière instance dans les causes criminelles de son ressort. Ce n'est que dans des cas très-extraordinaires qu'elles sont portées au Conseil de Castille.

Alcaldes
de Cour.

La Salle ou Chambre *des Alcaldes de Casa y Corte* étoit autrefois le Tribunal qui suivoit par-tout la Cour d'Espagne. Depuis qu'elle est censée fixée à Madrid, ce Tribunal s'y est fixé aussi; & comme il avoit une juridiction de province à l'entour de la résidence du Souverain, il en a conservé une à une certaine distance de la capitale. Le Conseil de Castille est le seul Tribunal que reconnoissent les Grands-d'Espagne, & tous ses membres jouissent du droit de *committimus*, comme ceux de nos Parlemens.

L'Espagne est partagée en deux Chancelleries, celle de Grenade & de Valladolid, auxquelles certaines causes ressortissent exclusivement. On n'appelle de

Chancellerie.
ries.

leurs jugemens au Conseil de Castille que dans deux occasions , lorsqu'on s'adresse à la Chambre de *Mil y quinientos* , ou dans les cas de déni de justice , connus sous le nom de *Recurfos de Fuerza*. Chaque Chancellerie a aussi une Chambre particuliere qu'on appelle *sala de Hijosdalgo* , ou salle des Nobles. Sa mission est de constater la noblesse , & de suivre les procès qui y ont rapport. Elle est aussi chargée exclusivement des causes criminelles des *Hidalgos*.

Audiences. Il y a outre cela huit Audiencias , sans compter le Tribunal particulier de la Navarre , qui a le titre de *Conseil royal* , comme quelques-unes de nos provinces , au lieu de Parlement ont un Conseil souverain. Les quatre Audiencias de la Couronne d'Arragon , sont celles de *Sarragossè* , de *Barcelone* , de *Valence* & de *Mayorque* ; & celles de la Couronne de Castille sont fixées à *Séville* , à *la Corogne* , à *Oviedo* & aux *Canaries*.

Chacune des Chancelleries & chacune des audiences a une Chambre criminelle, *sala de crimen*, qui prononce en dernier ressort les Sentences criminelles, & les fait exécuter.

A quelques restrictions près, ces Tribunaux sont également souverains. La différence principale entre les Chan-
celleries & les Audiences, est que les premières expédient au nom du Roi comme le Conseil de Castille. Il y a ensuite quelques cas où des Audiences de la Corogne & d'Oviedo, on peut appeller à la Chancellerie de Valladolid, & de l'Audience de Séville à la Chancellerie de Grenade. Mais des quatre Audiences de la Couronne d'Arragon, l'appel (en certains cas) est porté droit au Conseil de Castille, où les causes en question doivent être jugées selon les loix d'Arragon.

Légères
différences
entre ces
Tribu-
naux.

Au reste, les limites de ces différens ressorts ne sont pas assez nettement prononcées pour qu'il n'y ait pas entre ces

Conflits
de jurif-
diction.

divers Tribunaux de fréquens conflits de juridiction. Tandis que le Conseil de Castille ne perd aucune occasion d'étendre la sienne, les Chancelleries & les Audiencias luttent sans cesse contre lui, pour le soutien de leur autorité suprême. Le seul Conseil de Navarre avoit conservé la sienne intacte jusqu'à ces derniers tems, où quelques-unes de ses causes ont été aussi portées par appel au Conseil de Castille. Hors les cas d'appel, qui sont des exceptions rares à la règle générale, il n'y a d'autre ressource contre les décisions de tous ces Tribunaux souverains que la voie de la révision, qu'en Espagne on nomme *supplica*. On appelle alors du Tribunal à lui-même, en le priant de recommencer le procès.

Les Chefs des Chancelleries se nomment *Présidens*, & ceux des Audiencias *Régens*.

Dignité de
Président
ou de Gouverneur
du
Conseil de
Castille.

Celui du Conseil de Castille a le titre de Président ou de Gouverneur : ces deux dignités ne different gueres que

par des droits honorifiques. Le Président du Conseil de Castille doit toujours être un Grand-d'Espagne ; lorsqu'il paroît en public , il a des prérogatives particulières. Le dernier qui ait occupé cette place est M. le Comte d'Aranda. Comme il y réunissoit celle de Capitaine général de toute la Castille , un caractère ferme & de grands talens , il l'exerça avec une autorité qui ne cédoit qu'à celle du Souverain. Diverses causes , qu'il n'est pas encore tems de développer au Public , la lui firent quitter pour aller occuper celle d'Ambassadeur du Roi d'Espagne en France , où sa réputation l'avoit précédé , & où il jouit depuis 1773 , d'une considération à laquelle il a tant de titres.

La première a été occupée par M. le Comte d'Aranda.

La place de Président du Conseil de Castille avoit été renouvelée en sa personne après une assez longue interruption , dans un de ces momens de crise où les hommes de génie se rendent nécessaires. Il la remplit pendant sept ans avec l'é-

Eloge de son administration,

nergie & la sagesse qui le caractérisent. Madrid se souviendra long-tems de ce qu'il a fait pour son embellissement , pour sa sûreté & même pour ses plaisirs pendant cette courte administration. C'est à sa prudence & à ses soins que l'Espagne a dû l'expulsion des Jésuites , préparée dans le plus grand secret , & exécutée sans éclat. C'est à lui qu'elle doit aussi de connoître sa population actuelle , qui , d'après le dénombrement qu'il en fit faire , s'élève environ à onze millions d'ames (1). Par lui , la vie dissipée & souvent licencieuse des Moines a fait place à des mœurs plus analogues

(1) On n'a oublié aucun des moyens qui pouvoient garantir l'exactitude de ce dénombrement. Cependant , comme le public mal instruit , supposoit qu'il étoit entrepris dans des vues fiscales , bien des citoyens ont trompé l'Administration par de fausses déclarations du nombre des personnes contenues dans chaque maison. Il est donc probable que la véritable population de l'Espagne est plutôt au-dessus qu'au-dessous de ce résultat.

à leur état. Par lui, l'abus de l'asyle que les plus odieux criminels trouvoient dans les Eglises, a été réprimé. Il a raffermi l'autorité souveraine contre les prétentions du Saint - Siege ; il a mis des bornes à ces pratiques extérieures de la Religion, plus favorables encore à la fainéantise qu'à la dévotion ; il a même enchaîné à quelques égards, comme nous le verrons plus bas, le pouvoir du fanatisme. Jamais la place de Président du Conseil de Castille n'avoit eu autant d'activité qu'entre ses mains. Depuis la démission qu'il en a donnée, elle n'a été conférée à personne. Il a été remplacé par un Ecclésiastique prudent & modéré, *M. de Figueroa*, qui n'eut que le titre de Gouverneur du Conseil de Castille, & qui est mort pendant que j'étois en Espagne. C'est à présent *M. le Comte de Campomanes*, qui, comme Doyen de ce Conseil, fait les fonctions de Gouverneur sans en avoir le titre, & que ses longs services,

De ceux
qui l'ont
remplacé
à la tête
du Conseil
de Castille.

son intégrité, ses lumières, rendent digne, sous tous les rapports, d'être le chef de la Magistrature de son pays.

Ce que
c'est que la
Camara.

Les plus anciens membres de ce Conseil forment ce qu'on appelle en Espagne la *Camara*, qu'on peut, à quelques égards, comparer à la grand'Chambre du Parlement de Paris. C'est proprement le Conseil intime du Monarque, & en même-tems un Tribunal souverain pour certaines causes, comme toutes les affaires qui ont trait au droit de patronage, les successions des personnes royales, les contestations relatives aux droits des Villes (*Ciudades*) qui different des *Villas*, en ce que les premières ont seules une juridiction particuliere, & seules sont représentées aux Cortes (1) de la Monarchie.

La *Camara* est d'ailleurs le Conseil par lequel sont expédiées toutes les grâces royales ; toutes les places de Magistra-

(1) Madrid n'est que *Villa*, & néanmoins siege aux Cortes comme les *Ciudades*. C'est une exception unique.

ture, tous les bénéfices consistoriaux sont conférés par son entremise. C'est elle qui, pour les remplir, propose au Roi trois sujets par la voie de son Ministre de Grace & de Justice, & le Roi choisit parmi ces trois Candidats.

Aucune charge de Magistrature n'est vénale en Espagne. Cette institution, comme toutes les institutions humaines, a ses avantages & ses inconvénients. Si elle laisse plus de marge aux caprices de la faveur & aux ressorts de l'intrigue, elle écarte plus sûrement des Tribunaux l'incapacité & l'ignorance, & diminue la tentation & les prétextes de vendre une justice qu'on auroit acheté le droit d'administrer. Il est vrai que l'intégrité de ces Magistrats, souvent sans fortune, doit paroître plus suspecte, & que la modicité de leurs honoraires semble un foible rempart contre la corruption. Cependant, malgré les déclamations des Plaideurs mécontents, les Juges iniques & partiaux ne sont pas plus communs

La vénalité
des charges
inconnue
en Espa-
gne.

en Espagne qu'ailleurs, soit qu'ils soient mieux surveillés, soit que la générosité, naturelle à la nation Espagnole, les mette plus à l'abri de la séduction.

Divers degrés de la Magistrature Espagnole.

Il y a dans la Magistrature Espagnole une sorte d'hierarchie dont on suit assez exactement les degrés. Tous les membres de la *Camara* sont anciens Conseillers de Castille ; ceux-ci ne parviennent gueres à leurs places sans avoir été Présidens d'une Chancellerie ou d'une Audience, ou du moins anciens Conseillers d'un de ces Tribunaux ou *Alcalde de Corte*. De même, c'est aussi parmi les Avocats ou les *Corregidores* ou les *Alcaldes Mayores*, que l'on choisit ceux-ci. C'est le lieu de dire deux mots sur cette dernière espèce de Magistrats, sur laquelle on n'a, hors d'Espagne, que des idées très-confuses.

Il y a d'abord deux classes de simples *Alcaldes* (1) qui sont établis même dans

(1) De loin on confond toutes ces especes d'*Alcaldes*. Or, ne pas distinguer, par exemple, un *Alcalde*

les bourgs & les villages. L'*Alcalde ordinario*, qui juge en premiere instance où il n'y a pas de *Corregidor*, mais qui dans les endroits où il y en a connoît des causes civiles concurremment avec lui, tandis que celui-ci agit seul dans les choses de police & d'administration. L'*Alcalde pedaneo*, qui est ordinairement un homme du peuple, n'a d'autres fonctions que celles d'arrêter les délinquants, & d'exécuter les ordres du *Corregidor* ou de l'*Alcalde Mayor*.

Des diverses
fortes
d'Alcaldes.

Les simples *Alcaldes* sont nommés diversement, suivant les privileges des villes, bourgs & villages. En quelques lieux le sort en décide; en d'autres, ils sont à la nomination du Conseil de Castille, ou du Tribunal de la province, ou du Seigneur de l'endroit qui choisit

Pedaneo d'avec un *Alcalde de Corte*, c'est comme si l'on mettoit sur la même ligne un Bailli de village & M. le Bailli de Crussol, ou le Bailli de Suffren.

sur trois sujets qu'on lui propose. Ils sont changés tous les ans.

Nouvel
établissement
re-
laxé aux
Corrégi-
dors &
Alcaldes
Mayores.

Les *Alcaldes Mayores* ou *Corrégidors*, qui ne diffèrent que par le titre, sont tous à la nomination du Roi sur la présentation de la Camara. Il y avoit dans cette classe inférieure de la Magistrature un grand vice, que le Gouvernement vient de réformer. Ces places de *Corrégidors* étoient données à des gens peu fortunés, qui souvent épuisoient leurs facultés à les solliciter. Après les avoir obtenues, ils alloient les remplir pendant trois ans, au bout desquels ils rentroient dans l'inaction, d'où ils ne pouvoient sortir encore que par de nouvelles sollicitations. Comment espérer qu'à peine échappés de la misère, & prêt à y retomber, ils ne fussent pas violemment tentés de s'assurer des ressources aux dépens des peuples sur lesquels ils avoient une autorité passagère? Il s'agissoit de sauver les Sujets du Roi de leur rapacité;

il s'agissoit de les sauver d'eux-mêmes. Les hommes vertueux par le seul amour de la vertu , les hommes auxquels le mal répugne quand ils le peuvent faire impunément , sont rares par-tout ; & les Corrégidors ne confirmoient que trop souvent ces tristes vérités. M. le Comte de Florida Blanca , arrivant au ministère de Grace & de Justice , a eu le courage trop rare d'adopter un travail préparé par son prédécesseur & par M. le Comte de Campomanes ; travail dont l'objet étoit de fournir aux Corrégidors des motifs d'émulation , & de venir à l'appui de leur intégrité. Il a établi qu'à l'avenir ils seroient six ans en place au lieu de trois ; qu'il y auroit trois classes de *Corrégimientos* ; qu'ils passeroient de l'une à l'autre quand ils auroient bien rempli une première mission , & que leurs émolumens augmenteroient à chaque mutation ; qu'après avoir ainsi parcouru les trois classes à la satisfaction du Roi , ils auroient ce

qu'on appelle en Espagne les honneurs de *Togado*, c'est-à-dire le titre & les prérogatives attachés aux places de Conseillers des Tribunaux supérieurs, soit que leur mérite reconnu fût récompensé par une de ces places, soit qu'ils continuassent à occuper les *Corrégimientos* de la première classe. Quand je suis parti de Madrid on attendoit que tous les Corrégidors triennaux fussent au terme de leur commission pour commencer cette opération, vraiment avantageuse pour le peuple, qui, quelquefois aussi dans les Monarchies, est compté pour quelque chose.

Outre ces trois classes de Corrégidors, il y en a encore d'une autre espèce : ce sont ceux de Madrid & de Séville, deux villes dont la Magistrature a une organisation particulière. Les Corrégidors sont à vie, & ne doivent pas être des hommes de loi ; aussi ne sont-ils que des chefs de la police qui président au Corps-de-Ville, aux combats de taureaux

Constitu-
tion muni-
cipale de
Madrid.

reaux & aux actes publics de la Ville. Les Lieutenans - Civils , *Tenientes de Villa* , ont une juridiction indépendante de leur autorité, & les suppléent dans leur présidence. Madrid & Séville ont outre cela des Régidores , espece d'Echevins qui veillent aussi à la police concurremment avec le Corréjidor. Voilà pour la constitution municipale de Madrid. Les *Alcaldes de Corte* n'en font pas partie, & tiennent, comme nous l'avons dit, à la Cour ; ce qui n'empêche pas que leur juridiction ne s'étende à l'intérieur de cette Capitale, qui est divisée en certain nombre de quartiers, repartis entre les différens *Alcaldes de Corte*. Chacun de ceux-ci a sous lui un *Alcalde de Barrio* (1), espece de Commissaire de quartier qui veille immédiatement au maintien de l'ordre public

(1) Il y a donc cinq especes d'Alcades ; *Alcalde Pédaneo* , *Alcalde Ordinario* , *Alcalde de Barrio* , *Alcalde Mayor* , & *Alcalde de Corte*.

dans l'étendue de son ressort. Enfin , il y a un Magistrat qui , sous le titre de Surintendant , est spécialement chargé de la police & du bon ordre en concurrence avec les *Alcaldes de Corte* , les *Régidores* , le *Corrégidor* & les *Tenientes de Villa*. Il résulte de cette organisation un peu compliquée , de fréquens conflits de juridiction entre ces Magistrats ; mais aussi il est peu de Villes en Europe où la police soit aussi bien observée qu'à Madrid , où il regne plus de sûreté , où le crime échappe moins à la vigilance de la loi.

Complication de Jurisdiction dans cette Capitale.

Il nous reste à savoir présentement d'après quel code la Justice est administrée tant à Madrid que dans le reste de l'Espagne.

Loix reçues en Espagne.

On pourroit dire à la rigueur que les Loix Romaines y sont sans force ; il y a même d'anciennes Ordonnances des Rois de Castille qui défendent , sous des peines rigoureuses , de les citer. Cependant , dans la pratique , on consulte sou-

vent ce code , qui a été long-tems l'objet d'une admiration aveugle , & contre lequel il est devenu de mode de déclamer avec amertume. Les Espagnols me paroissent tenir un juste milieu entre ces deux extrémités. Ils ne l'adoptent point entierement ; ils ne regardent pas toutes ses décisions comme infaillibles ; mais leurs Jurisconsultes y vont puiser des lumieres & des autorités , parce qu'ils trouvent que ce code , au milieu des loix contradictoires entr'elles , quelquefois absurdes , souvent étrangères à nos mœurs , à notre constitution politique , en contient un grand nombre qui sont dictées par la raison même , & applicables à toutes les législations. L'instruction des procès se fait en Espagne conformément au Droit Romain , à quelques différences près dans les termes & dans l'emploi des documens. Ils y sont rapportés , non comme en France par des membres même des Tribunaux , mais par des Magistrats par-

ticuliers, sous le nom de *Relatores*, dont l'emploi est très-lucratif, & par conséquent fort recherché.

Les seules loix authentiques, d'après lesquelles la justice est administrée, sont consignées dans des codes publiés par leurs anciens Rois; tels sont la *Ley de las siete Partidas*, & *Ordenamiento-Real*, & *Fuero-Juzgo*, & *Fuero-Real*. Le principal, celui qui est de l'usage le plus habituel, est connu sous le nom de *Recopilacion*. C'est la collection de diverses Ordonnances isolées des Monarques d'Espagne, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours. On en donne de tems en tems une nouvelle édition, où l'on insère toutes les loix qui ont été publiées depuis la dernière édition. Ce n'est même qu'après cette insertion que certaines Ordonnances acquièrent force de loix. Telles sont celles qui émanent du Conseil de Castille sous le nom d'*Autos Accordatos*, & qui, provoquées quelque-

fois par des circonstances passagères , peuvent être révoquées par ce Conseil lui-même.

On avoit prétendu & imprimé dans quelques papiers étrangers que le Monarque actuel vouloit donner à l'Espagne un nouveau *Code criminel*, & que le Conseil de Castille avoit été chargé de le rédiger. L'assertion étoit au moins exagérée. Ce Conseil qui fait trop que les hommes se laissent conduire par les mots, auroit craint d'imprimer sur la mémoire de Charles III une tache odieuse, en plaçant son nom à la tête d'un *Code criminel*. Ce titre seul réveille des idées de sévérité, de cruauté même, qui auroient trop contrasté avec la clémence & la bonté, vertus caractéristiques du Roi régnant. Voici ce qui avoit donné lieu à cette erreur. Le Conseil de Castille, par l'organe de M. le Comte de Campomanes, qui étoit alors un des *Fiscales* ou Procureurs généraux, avoit proposé la révision & la réforme d'anciennes

S'il est question d'un nouveau Code criminel en Espagne.

loix criminelles, dont quelques-unes étoient absurdes, dégoûtantes ou impraticables; telles étoient celles qui condamnoient certains coupables à être percés de fleches; les faux témoins à avoir les dents arrachées, &c. Cette proposition ayant été approuvée par le Roi, le Conseil chargea quelques membres de différens Tribunaux de faire la revision des loix pénales, & de leur en substituer d'autres plus conformes à nos mœurs modernes. D'après les opérations de cette junta à laquelle présidoit M. de Campomanes, la salle des *Alcaldes de Corte* a été chargé de rédiger un rapport qui servira de base à la réforme projetée. En attendant que ce travail produise les fruits qu'on en espere, il a déjà donné lieu à un traité sur les loix pénales, ouvrage d'un Jurisconsulte jeune encore, nommé *Lardizabal*, qui parut en 1784, & qu'on peut lire avec plaisir & profit, même après celui du Marquis de Beccaria. C'est ici le cas de parler de la torture, cette

De la torture.

institution barbare contre laquelle la philosophie moderne s'est élevée avec force. Elle n'est pas encore formellement abolie en Espagne ; elle y trouve même quelques défenseurs. Il y a peu d'années qu'un Ecclésiastique, nommé *Castro*, en entreprit l'apologie en forme ; mais son ouvrage qui a inspiré une indignation presque générale, a été réfuté d'une manière victorieuse, par un Jurisconsulte qui a été l'organe des sentimens modérés du premier Tribunal de la Monarchie & de la partie saine de la nation. Dans la pratique, son système a infiniment plus de partisans que celui de son antagoniste.

Le Droit Canon est le Code reçu en Espagne dans les affaires ecclésiastiques. Qu'on ne croie pas cependant que la Cour de Madrid soit soumise aveuglément aux ordres du Saint-Siege. Il n'y a peut-être pas de Royaume catholique où, surtout dans ces derniers tems, on ait fait plus d'heureux efforts pour alléger ce

Relations
de la Cour
d'Espagne
avec le
St.-Siege.

A quoi se
réduit à
présent
l'influence
des Moines
en Espagne.

joug. Sans doute la Religion & ses Ministres y sont encore en grande vénération. Les Prêtres & même les Moines, sous le prétexte de diriger les consciences, se mêlent quelquefois d'intrigues temporelles, & abusent de la confiance qu'une docilité excessive leur livre. Mais ces abus, même sous le regne pieux des Monarques, ont été réprimés à beaucoup d'égards. Durant une grande partie de ce siècle, ils infectoient même les marches du trône. On se rappelle encore avec indignation le crédit dangereux dont jouissoient auprès de Philippe V le Pere d'Aubenton, & ses successeurs du même ordre; auprès de Ferdinand VI le Pere Rabago, dernier Jésuite qui se soit assis dans le confessional des Monarques Espagnols. Le Confesseur du Roi actuel est un Franciscain. Mais quoique ce Moine soit admis très-fréquemment auprès de son auguste pénitent, il n'étend gueres sa juridiction au-delà des limites que la vraie dévotion lui prescrit; &

Celle du
Confesseur
de Sa Majesté
catholique.

quoiqu'on ait dit dans le reste de l'Europe, sur-tout à l'occasion de la dernière guerre, solitaire au milieu de la Cour, il se mêle très-peu des affaires du Gouvernement & d'intrigues temporelles, le Monarque, tout en lui marquant la déférence qu'il croit devoir au directeur de sa conscience, a réprimé plus d'une fois les faillies de son zèle. Il est vrai que Sa Majesté le consulte ordinairement pour remplir les prélatures & autres dignités ecclésiastiques dont la collation lui appartient, & que sous ce point de vue le Confesseur du Roi d'Espagne peut être regardé dans le fait comme chargé de la feuille des bénéfices, quoique cette commission appartienne proprement à la Cámara & au Ministre de Grace & de Justice. Mais, même sous ce rapport, son crédit a été circonscrit tout récemment, & la présentation aux Archevêchés & aux Evêchés vacans a été attribuée à son exclusion à M. le Comte de Flo-

rida Blanca , comme Ministre actuel de Grace & de Justice.

Cette faculté incontestable dont jouissent les Rois d'Espagne de nommer aux grands bénéfices de leurs Etats, ne remonte pas au-delà de 1753 , époque de la signature du Concordat de la Cour de Rome avec le Saint-Siege.

Concordat
de la Cour
de Madrid
avec le St.-
Siege.

Jusqu'à cette époque , la collation des bénéfices avoit été l'objet de fréquentes contestations entre ces deux Cours. Les Rois d'Espagne y prétendoient en vertu de leur droit de patronage , comme ayant fondé & doté toutes les Eglises de leurs Etats. Benoît XIV , ce Pontife modéré , qui sentit que la vraie maniere de conserver au moins les débris des droits du Saint-Siege dans un siècle où toutes les Puissances s'éclairoient sur leurs abus , étoit de composer sur quelques-uns , Benoît XIV voulut d'abord faire discuter cette matiere par les Cardinaux Aquaviva & Belluga ; mais leur entremise ayant

produit des écrits où l'on s'aigrissoit de part & d'autre sans se rapprocher, on convint d'abandonner la voie de la discussion, & de négocier à l'amiable & de vive voix. Cette mission fut confiée de la part de l'Espagne à l'Abbé de Figueroa, homme d'un caractère doux & conciliant, qu'on a vu depuis à la tête du Conseil de Castille. Il en résulta le Concordat, qui a fixé d'une manière irrévocable les relations de l'Espagne avec la Cour de Rome.

Le Saint-Siege n'avoit pas disputé aux Rois Catholiques la nomination à tous les bénéfices consistoriaux, qui leur étoit assuré par différentes Bulles. Le Concordat les confirme dans cette possession, en réglant seulement que les titulaires seroient obligés de se pourvoir de Bulles.

Collation
des bénéfices.

La principale contestation rouloit sur les bénéfices à résidence & sur les bénéfices simples. Les Rois d'Espagne vouloient nommer à tous ; les Papes pré-

tendoient conférer au moins ceux qui vaquoient dans les mois apostoliques.

Le Concordat en désigna cinquante-deux qui seroient à la nomination du Saint-Siege , avec l'obligation de ne les conférer qu'à des Espagnols ; & il y fut stipulé que le Pape ne pourroit déléguer cette collation à personne ; que ces bénéfices seroient exempts de pensions , & que les Titulaires ne paieroient point de *cedulas bancarias*.

Ces cédules étoient des especes de contrats passés avec la Chambre Apostolique , en vertu desquels le Candidat auquel on promettoit un bénéfice , s'engageoit au paiement d'une certaine somme. Souvent il ne l'avoit pas ; alors la Chambre Apostolique la lui avançoit avec un énorme intérêt , & entretenoit en Espagne des agens qui veilloient à l'accomplissement de ces engagements. Cet abus ruineux faisoit passer à Rome, une année dans l'autre , le cinquieme du revenu de tous les bénéfices. Un des inconvé-

niens dont il étoit la suite , étoit l'émigration de postulans qui alloient intriguer à Rome , & y déshonorer leur Nation.

Il n'est pas le seul que le Concordat ait aboli ; auparavant le Pape dispoſoit des *ſpolios y vacantes*, c'eſt-à-dire de la dépouille des Prélats défunts & du revenu des bénéfices vacants. L'adminiſtration de ces fonds étoit confiée à un bureau tout compoſé d'Italiens ſi habiles dans leur geſtion , que le quart du produit des bénéfices de l'Eſpagne diſparoiſſoit ſous leurs mains avides. Par le Concordat, le Saint-Siege a renoncé à cette ſource de revenus , ſous la ſeule condition que l'adminiſtration des *ſpolios y vacantes* ne ſeroit donnée qu'à un Eccléſiaſtique. Cette légère reſtriction n'empêche pas les Rois d'Eſpagne d'en diſpoſer comme bon leur ſemble. L'Adminiſtrateur qu'ils nomment , en emploie une partie à faire des avances aux nouveaux Prélats qui manquent de fonds pour leur établiffe-

Dispoſi-
tions du
Concordat,
relative-
ment aux
*ſpolios y
vacantes.*

ment. On a remarqué, à la louange du haut Clergé Espagnol, que jamais la rentrée de ces avances n'a manqué ; aussi faut-il convenir que quoiqu'il y ait encore quelques fanatiques parmi les Prélats d'Espagne, ils sont tous recommandables par leur charité, leur piété & l'austérité de leurs mœurs.

Emploi
que fait le
Roi de leur
produit.

Quoique le Concordat stipule que le produit des *spolios y vacantes* sera entièrement consacré à des œuvres pies, le Roi, comme nous l'avons dit, ne se fait point scrupule d'en destiner une portion à l'encouragement de l'industrie, & même à la récompense des militaires. Mais cette source de bienfaisance est beaucoup moins abondante qu'elle ne pourroit l'être. Les Chapitres, ordinairement chargés de liquider les successions des Prélats, & d'administrer les revenus des grands bénéfices vacans, réduisent quelquefois à un quart le produit net de ces deux revenus.

Comme le Concordat privoit le Saint-

Siege de ce que lui produisoient les *spolios y vacantes* & de quelques autres sources de revenus, & que rarement il a fait des sacrifices gratuits, il lui falloit bien une sorte de dédommagement. A raison des pensions qu'il imposoit sur les bénéfices d'Espagne & du produit des *cedulas bancarias*, la Cour de Madrid s'est engagée à lui payer d'une part 600,000 écus romains, en lui en faisant l'intérêt à trois pour cent, & de l'autre une somme de 310,000 écus aux mêmes conditions, pour l'indemniser du produit de l'expédition des bulles & de celui des annates. Enfin le Roi d'Espagne, par le même Concordat, assura, pour la subsistance du Nonce auprès de sa personne, une somme annuelle de 50,000 écus à prendre sur le revenu de la bulle de la Croisade (1), qui fut à cette occasion rendue perpétuelle.

Dédom-
magement
que le Con-
cordat de
1753 ac-
corde au
St. Siege.

On voit que le Concordat de 1753 a

(1) Nous en parlerons à l'article des impôts.

beaucoup diminué les contributions que l'Espagne payoit au Saint-Siege. Il lui reste cependant encore le produit des dispenses de mariages, qu'on peut bien évaluer à quinze cens mille francs par an.

Depuis cette époque, la Cour de Madrid a continué de soutenir avec chaleur les droits de l'autorité souveraine contre les prétentions du Saint-Siege. On se rappelle comment elle accueillit le Monitoire de Clément XIII contre l'Infant de Parme. Le Conseil de Castille en fit recueillir tous les exemplaires, & ordonna qu'on en fit autant de toutes les lettres, bulles ou brefs qui se trouveroient contraires aux droits régaliens ou aux mesures prises par le Gouvernement, renouvelant l'ancienne loi qui portoit *peine de mort & confiscation de biens* contre tout Notaire & Procureur qui oseroit les notifier.

A cette occasion, le Conseil de Castille, présidé alors par M. le Comte d'Aranda, rappella tout ce que les Rois d'Espagne

d'Espagne, depuis Charles-Quint, avoient fait pour empêcher l'admission de la Bulle *in Cœna Domini*, en tant qu'elle offensoit la souveraineté & la juridiction des Tribunaux temporels, & enjoignit à tous les Archevêques & Evêques du Royaume d'en empêcher la publication & l'application dans leurs Diocèses.

A ces preuves de la vigilance des Rois Catholiques à maintenir leur souveraineté, j'ajouterai que l'Espagne a, comme la France, la ressource de ses *appels comme d'abus*. Il parut l'année dernière un Ouvrage Espagnol qui traite cette matiere *ex professo*, sous le titre de *Maximas sobre recursos de fuerça y proteccion*. Le Clergé, & sur-tout le Saint-Office, dont l'Auteur fit réimprimer à la suite de cet Ouvrage les anciennes constitutions qui n'étoient presque plus connues, voulurent en empêcher la publication; mais le Conseil de Castille & le Ministère protégèrent ouvertement l'Auteur, & le firent triompher de ces oppositions.

C'est aussi à la même époque que les droits de la nonciature en Espagne ont été restreints. Dès le regne de Charles-Quint elle avoit souffert quelques atteintes. Le Concile de 1528 commença à établir que l'Auditeur de la Nonciature seroit Espagnol.

A quoi se
réduit en
Espagne la
jurisdiction
du Nonce.

En 1564 le Conseil de Castille restreignit les facultés du Nonce, & lui renvoya ses lettres pour qu'il les fît rédiger conformément à cette restriction.

En 1640 la Nonciature éprouva de nouvelles vicissitudes. Il parut un Règlement qui établit sa forme & sa procédure, & auquel étoit joint le tarif de toutes les graces qui émanoient de ce Tribunal.

Cependant les Nonces abusoient souvent de la pieuse déférence des Espagnols pour étendre leurs facultés. Quelquefois ils arrivoient avec des Bulles qui les autorisoient à être collecteurs du produit *spolios y vacantes*, à s'opposer à l'intervention des Tribunaux séculiers

dans les *recursos por fuerza* ou appels comme d'abus. En 1641 un Nonce parut en Espagne muni d'une pareille Bulle ; mais le Conseil de Castille, qui, comme le Parlement de Paris en France, a toujours soutenu avec zele l'autorité souveraine, examina la Bulle & l'annulla.

Sous la dynastie régnante, les Nonces ont encore fait des tentatives qui ne leur ont pas réussi. Quelquefois, lorsqu'ils s'absentoient, ils nommoient de leur chef des subdélégués qui les suppléoit. En 1739 le Nonce, dangereusement malade, chargea de ses fonctions l'Inquisiteur général ; Philippe V s'en offensa, annulla cette nomination, & obligea le souverain Pontife de créer Nonce *par interim* l'Evêque d'Avila.

Enfin en 1771, la Cour de Madrid obtint du Pape Clément XIV, un bref, qui donnoit une nouvelle forme à la Nonciature, qui substituoit à l'Auditeur du Nonce, seul Juge de ce Tribunal, une rote modelée sur celle de Rome, &

composée de six Ecclésiastiques, nommés à la vérité par le Souverain Pontife, mais sur la présentation du roi d'Espagne; ce qui étoit assûrer ces places exclusivement aux sujets de ce Monarque. Ce bref portoit aussi que l'Auditeur du Nonce seroit toujours un Espagnol, mais n'auroit plus aucune juridiction.

Maximes
reçues en
Espagne
sur l'auto-
rité souve-
raine.

On doit observer encore que l'Espagne a adopté depuis long-tems, sur l'indépendance de la Souveraineté, des maximes fort semblables aux quatre fameux articles, qui furent sanctionnées par l'Assemblée du Clergé de France en 1682, & que tout sujet, au moment où un emploi public lui est conféré, est obligé d'en jurer l'observation.

Trop
grande ri-
chesse du
Clergé.

Il y a cependant encore en Espagne un très-grand abus enfanté par la religion mal-entendue; c'est l'extrême richesse du Clergé & des Moines. Après les grandes principautés ecclésiastiques de l'Allemagne, les plus opulentes Pré-

latures de la Catholicité se trouvent en Espagne. Les Archevêchés de Toledé, de Séville, de St.-Jaques, de Valence, de Sarragosse, &c., ont plus de revenus qu'aucun des nôtres. Il y a des Monastères, & sur-tout des Chartreuses, dont les biens occupent la plus grande partie des cantons où ils sont situés : & ces fondations religieuses en dépeuplant, en appauvrissant le pays qui les environne, augmentent encore la misère & la faim, néantise par la charité aveugle avec laquelle elles les soudoyent. La Galice est sur-tout un exemple frappant de cet inconvénient. Les deux tiers de la Province sont entre les mains du Clergé & des Moines. Il en résulte que la Galice, quoique singulièrement favorisée par la nature qui l'a pourvue en abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, est peut-être la patrie de l'Espagne la moins avancée, quant aux lumières & à l'industrie.

Cependant le Gouvernement qui s'é-

Remedes
qu'on y a
apportés.

claire de plus en plus, s'efforce d'atténuer les conséquences d'une pareille situation. D'abord la sagesse qu'il apporte dans le choix des Prélats, prévient en eux le déploiement de ce luxe scandaleux, qui, en irritant l'indigence, diminue le respect qu'on doit à la religion. Leur résidence continuelle dans leur siège, fait du moins qu'ils consomment tout leur revenu dans le Pays qui le produit. Tous en employent une grande partie en aumônes. Plusieurs, & sur-tout les Archevêques de Toledé & de Valence, en consacrent une portion à l'encouragement de l'industrie, & ce n'est pas la seule manière dont les richesses du Clergé concourent au bien de l'Etat. Nous verrons à l'article des impôts, qu'il paye des contributions considérables. Outre cela la Cour de Madrid s'est fait donner par le St. -Siège la faculté de grever de pensions tous les grands bénéfices jusqu'à la concurrence du tiers de leurs revenus ; & cette faculté a été

étendue par un bref en 1783, à tous les bénéfices simples qui rapportent plus de deux cens ducats, environ 550 liv.

On a senti en Espagne, plus vivement encore que dans les Etats où l'on se pique le plus de philosophie, combien il étoit absurde d'avoir des ordres Religieux dont les Généraux résidassent hors du pays.

Très-peu
d'Ordres
religieux
ont leurs
Généraux
hors du
pays.

En conséquence les Chartreux d'Espagne ont été, en 1784, détachés de leur dépendance de la grande Chartreuse; & lorsque j'ai quitté Madrid, il n'y avoit plus dans tout le Royaume que deux ordres Monastiques qui eussent leurs Généraux à Rome; encore n'attendoit-on plus que la mort des Généraux actuels pour les soustraire à cette dangereuse relation.

La sévérité avec laquelle la Cour de Madrid a traité la Société de Jésus, la vigueur soutenue avec laquelle elle a poursuivi à Rome son entière extinction, la tranquillité de la Nation à la

vue de ces mesures, ont prouvé d'ailleurs que l'Espagne n'est pas aussi soumise qu'on le croit communément au joug de la superstition, & à l'empire absolu des Moines. Ce n'est pas par de vaines assertions, c'est par des faits récents, incontestables, faciles à avérer, que nous avons essayé de combattre ce préjugé favori de l'Europe moderne. Survivra-t-il à de pareils argumens?

De l'In-
quisition.

Il n'est donc plus en Espagne qu'une institution Religieuse, à laquelle la philosophie gémit de voir encore ce Royaume asservi ; institution, dont je suis loin d'entreprendre l'apologie, mais contre laquelle je m'abstiendrai de ces déclamations rebattues qui n'apprendroient rien à une partie de mes lecteurs, & qui offenseroient l'autre. Ce n'est point par des invectives qu'on guérit une Nation de ses préjugés. Cette espece d'intolérance, plus intraitable peut-être que celle qui expire enfin presque par-tout, sous les loix mieux connues de la raison &

de l'humanité , ne fait qu'aigrir les maux , & irriter les malades. Je me l'interdirai donc sur-tout en parlant de l'intolérance religieuse , & de l'un de ses enfans les plus redoutables. On voit aisément que j'ai en vue le St.-Office , ce Tribunal auquel on a depuis long-tems prodigué toutes les qualifications odieuses , & qui a encore en Espagne deux puissans soutiens, la politique & la religion.

Ses défenseurs prétendent que l'autorité souveraine trouve en lui un moyen de se faire respecter , qui enchaînant les consciences des sujets par la terreur religieuse , offre un garant de plus de leur soumission , qui prévient dans le dogme & dans le culte , ces variations , ces incertitudes, dont le repos des sociétés n'a été que trop souvent troublé. Ils prétendent que la religion y gagne la conservation de son unité & de sa pureté , & il attribuent à l'inquisition la tranquillité dont l'Espagne a constamment joui sous ce rapport ; tandis que les autres Etats

Ce que
ses apolo-
gistes di-
sent en sa
faveur.

chrétiens de l'Europe étoient livrés en proie à toute l'âcreté des querelles religieuses, au zèle turbulent des novateurs.

Ses incon-
vénients.

Les antagonistes de l'inquisition soutiennent au contraire, qu'elle a constamment écarté les lumières de l'Espagne, qu'elle y alimente la superstition & le fanatisme, qu'elle y tient les âmes dans cet assujettissement servile, propre à réprimer les élans vigoureux du génie qui produisent les grandes choses dans tous les genres; qu'en resserrant les cœurs par la crainte, elle prévient les doux épanchemens de la confiance & de l'amitié; qu'elle bannit des relations les plus intimes, tout ce qui en fait le charme; qu'en un mot elle condamne depuis deux siècles l'Espagne à l'ignorance & à la barbarie.

Voilà sans doute des inculpations bien graves; l'exposé de l'état actuel des choses prouvera jusqu'à quel point elles sont fondées.

Je ne répéterai pas ici ce que l'on

trouve par-tout sur l'historique de l'établissement du St.-Office. Il est contemporain de nos guerres de religion, de toutes les atrocités que le fanatisme a enfantées dans la plupart des Etats de la Chrétienté ; & sous ce point de vue aucune Nation n'a de reproches à faire aux Espagnols.

Mais depuis cette époque les mœurs se sont heureusement adoucies par-tout, & si cette révolution n'a pas altéré la constitution primitive de l'inquisition Espagnole, elle en a du moins tempéré les rigueurs : elle les a rendu moins éclatantes & plus rares. Ces tems ne sont plus, où de fréquens *autodafé* étoient des solemnités pompeuses, dont l'appareil, sous prétexte d'honorer la religion, insultoit à l'humanité ; où toute la Nation accouroit comme à un triomphe, où le Souverain & toute la Cour, en y assistant, croyoit faire l'acte le plus méritoire aux yeux de la Divinité, où l'on jouissoit du tourment des victimes li-

Les rigueurs de ce Tribunal ne sont plus ce qu'elles étoient autrefois.

Tableau
du dernier
autodafé
général.

vrées à la fois aux bourreaux & aux malédictions du peuple, où l'on célébroit dans des écrits publics tous les détails de ces fêtes barbares, la part qu'on y avoit prise & jusqu'au plaisir qu'on y avoit goûté. A la suite de l'autodafé de 1680, il parut un ouvrage qui en contenoit la relation la plus circonstanciée. L'Auteur paroît s'y délecter comme à celle d'une réjouissance publique. *Il va rapporter, dit-il, avec une exactitude intéressante, toutes les circonstances de ce triomphe si glorieux de la foi, avec le catalogue des Seigneurs qui s'étoient rendus familiers, & le sommaire de la sentence des coupables.*

Dans son épître dédicatoire, il appelle Charles II, *le Protecteur de l'Eglise; la Colonne de la Foi; le Capitaine général de la Milice de Dieu; le Jupiter Chrétien*, parce que ce Monarque châtie les hérétiques, comme Jupiter autrefois foudroya les Titans.

Les Censeurs approuvent ensuite avec

la plus grande emphase l'ouvrage qui, disent-ils, *par la majesté de son sujet, doit paroître non-seulement aux yeux de l'Espagne, mais encore à ceux de tout le monde.*

L'Examineur renchérit encore sur les Censeurs. *L'Auteur, selon lui, a répondu à l'attente d'une chose si désirée, dans un moment où la curiosité en faisoit l'objet de ses vœux, & où la pieuse impatience des vrais fideles se plaignoit de son retard.* Il est au-dessus de tout éloge pour avoir décrit avec une scrupuleuse attention tous les détails de cette cérémonie merveilleuse, prouvant par-là qu'il sentoit *qu'en ce qui regarde un Tribunal aussi grave, les plus légères circonstances sont d'une importance extrême.* Quand il n'auroit pas si bien réussi, il eût été excusable; *car des actions si sublimes, si héroïques, ne se laissent point égaler par des paroles;* on lui permet donc d'imprimer cet ouvrage *pour la con-*

solation des dévots , la satisfaction des absens , & l'exemple de la postérité.

Dans le cours de cette description , vraiment singuliere d'un bout à l'autre par le ton emphatique qui y regne , l'Auteur célèbre plusieurs fois le zele pieux du Monarque qui assista à la cérémonie.

Ce Prince , dit-il en un endroit , ayant donné à entendre qu'il seroit BIEN-AISE d'être présent à la célébration d'un auto général , le Conseil (de l'inquisition) crut lui donner une marque de respect que de lui offrir l'occasion de répéter l'exemple admirable de son auguste pere Philippe IV ; en sorte que le théâtre de cette cérémonie fut transporté à Madrid , au lieu d'être à Toledé comme on l'avoit concerté d'abord. Le grand Inquisiteur alla en conséquence baiser la main à Sa Majesté , en l'assurant qu'il alloit faire au plutôt des dispositions pour le prompt accomplissement d'une œuvre QUI LUI ÉTOIT SI AGRÉABLE.

L'Auteur exalte a'insi, en finissant, le mérite que s'étoit acquis Charles II, en honorant de sa présence toute la cérémonie jusqu'au supplice des coupables exclusivement.

Ce fut une grande consolation, dit-il, pour les fervens, un sujet de confusion pour les tièdes, & d'étonnement pour tous les assistans, d'être témoins d'une constance digne d'être admirée pendant bien des siècles. Depuis huit heures du matin Sa Majesté se tint à son balcon sans que la chaleur l'incommodât, sans être gênée par la grande affluence, & sans que des cérémonies aussi longues lui causassent de l'ennui. Sa dévotion & son zèle furent tellement supérieurs à la fatigue, qu'il ne sortit pas même un quart-d'heure pour manger : & à la fin de la cérémonie, il demanda s'il y avoit encore quelque chose, & si l'on pouvoit s'en aller.

Les Espagnols modernes sont bien loin de cette cruauté froide, qui ferme les cœurs à la pitié; & ils peuvent du moins

plaindre impunément le petit nombre de victimes qui éprouvent encore les rigueurs du St.-Office.

Elles ont d'ailleurs été rares dans ce siècle, qui n'a pas même vu un seul *autodafé* général, tel que celui dont je viens de parler.

Arrêts les plus connus du St.-Office pendant ce siècle.

En 1714, des Moines dont le Couvent (de Corrella en Arragon) étoit voisin d'un Monastere de Religieuses, furent convaincus d'avoir abusé de l'ascendant qu'ils avoient pris sur elles pour les porter à des désordres qu'ils couvroient du voile de la religion. Ce double crime de sacrilege & de séduction, eût été puni ailleurs d'une maniere exemplaire par les Tribunaux temporels. Il excita l'animadversion du St.-Office qui condamna à mort les plus coupables, & les livra, selon l'usage, au bras séculier.

Contre des Moines d'Arragon.

Contre une famille de Maures.

Onze ans après, l'inquisition exerça un autre acte de sévérité, que nous n'entreprendrons pas également de justifier. Elle découvrit à Grenade une famille de

Maures

Maures qui s'occupoit paisiblement de fabriquer des soieries, qui même excelloit dans cet art. Ses loix anciennes qu'on croyoit tombées en désuétude, s'armerent cette fois de toute leur rigueur ; & cette malheureuse famille fut brûlée vive.

En 1756, sept personnes du peuple qui se trouvoient enfermées dans les prisons de l'inquisition de Madrid, en sortirent pour entendre leur sentence prononcée, suivant l'usage, dans l'église des Dominicaines de cette Capitale. De ces sept personnes, l'une qui étoit un Maître d'école faussement accusé, fut absous. Les trois faux témoins qui l'avoient dénoncé, & dont l'un étoit sa propre femme, furent bannis pour huit ans, & condamnés à deux cens coups de fouet, qu'ils ne reçurent pas. Un autre subit réellement cette peine, & fut le seul alors qu'on punît corporellement, parce qu'il étoit (suivant sa sentence) *hérétique, apostat, judaïsant, & flottant dans sa*

croyance , attaché à toutes les sectes , &c. Le seul crime de l'un des sept , qui étoit de Toulouse , consistoit dans son titre de *Franc-Maçon* ; sa sentence portoit son bannissement perpétuel , & la confiscation de ses biens. Malheureusement pour lui & pour les membres du St.-Office , il n'en avoit pas. Si les Francs-Maçons étoient par-tout traités avec cette importance , leur société très-innocente , très-pacifique , pourroit bien devenir à son tour une secte redoutable. L'expérience de près de dix-huit siècles a assez appris au monde chrétien , que la véritable maniere de propager les sectes , d'enflammer le zele de ceux qui les embrassent , c'est de les persécuter.

En 1763 , il y eut encore à Ilerena un Autodafé particulier , à la suite duquel quelques hérétiques furent livrés aux flammes. L'obscurité de ces victimes empêcha que leur châtiment n'acquît une certaine publicité ; & la terreur universelle qu'inspire le nom seul de l'inqui-

sition, sembloit s'être calmée. Le Roi même, l'année d'auparavant, avoit restreint les droits de ce Tribunal. Son Président, le grand Inquisiteur, ayant publié contre la volonté expresse de S. M. une bulle qui proscrivoit un livre françois, fut relégué dans un Couvent à treize lieues de Madrid. Du fond de son exil il chercha à s'excuser, en alléguant l'usage immémorial qui attribuoit au St. - Office le droit exclusif de prohiber les livres dangereux. Il obtint sa grace au bout de quelques semaines; mais le Roi, après avoir pris l'avis de ses Ministres & de son Conseil de Castille, donna en Janvier 1762, une cédule qui, en établissant une nouvelle regle relativement à l'admission des bulles, portoit :

Qu'à l'avenir le grand Inquisiteur ne pourroit publier d'Edits, que lorsqu'ils lui auroit été envoyés par le Roi.

Restric-
tions ap-
portées à la
jurisdiction
du Grand-
Inquisi-
teur.

Que lorsqu'il recevroit des brefs, par lesquels des livres seroient prohibés, il eût à se conformer aux loix du pays, &

à publier la prohibition, non en s'étayant du bref, mais de sa propre autorité.

Qu'aucun de ces Edits ne seroit publié sans que le Roi l'eût vu & approuvé.

Qu'enfin le Saint-Office avant de condamner un Livre, en citeroit l'Auteur devant son Tribunal, pour entendre ce qu'il auroit à dire pour sa défense.

Ce petit triomphe de la raison & de l'autorité souveraine, fut à la vérité très-court. L'année suivante, le crédit du Confesseur de Sa Majesté Catholique produisit la révocation de cette pragmatique; mais M. le Comte d'Aranda, en qui la vigueur du caractère n'exclut point l'adresse qui paroît être sur-tout l'apanage des ames foibles, ayant su se ménager un Conseil mixte, composé de Magistrats & d'Evêques, qui avoit été créé à l'occasion de l'expulsion des Jésuites, M. le Comte d'Aranda, dis-je, fit revivre la cédula de 1761. Ce ne fut pas le seul effort de ce sage Administrateur, pour circonscrire

En particulier par
Monsieur
le Comte
d'Aranda.

les droits du Saint-Office ; il crut quelque tems pouvoir lui enlever celui de s'approprier tous les biens des coupables qu'il condamne ; droit affreux , contre lequel on peut tonner sans scrupule , même en Espagne , parce que c'est servir à la fois la cause de Dieu & des hommes que de s'indigner que l'avidité ose se couvrir du manteau sacré de la religion , qu'elle puisse diriger , aiguïser le glaive de la Justice ; parce que par-tout où la raison , où la charité se font entendre , on doit épargner à des accusés le supplice anticipé , & assurément bien gratuit , de frémir en voyant leurs héritiers dans leurs Juges. M. le Comte d'Aranda alloit encore triompher de cette institution odieuse ; mais on objecta qu'elle fournissoit en grande partie au salaire des Employés du Tribunal ; qu'il eût fallu créer , pour y suppléer , un fonds de plus de six cens mille francs. Cette considération suspendit la révocation qui alloit être prononcée. C'est ainsi que dans tous les Gouverne-

mens les meilleures intentions sont déjouées par les circonstances , & que les abus se perpétuent, parce qu'ils se trouvent liés à des choses qu'on n'a pas eu le courage ou les moyens d'attaquer.

M. le Comte d'Aranda fut plus heureux dans une autre tentative. Chef du Conseil de Castille, qui, par état comme par inclination s'est toujours montré zélé défenseur des droits de la souveraineté, prenant sur quelques Prélats en crédit l'ascendant de son caractère & de ses talens, & flattant d'ailleurs leur éloignement secret pour un Tribunal enrichi des dépouilles de l'Episcopat, il obtint en 1770 une cédule royale, qui bornoit la juridiction de l'Inquisition aux seuls crimes de l'hérésie contumace & de l'apostasie, & lui défendoit de faire subir aux Sujets de Sa Majesté l'opprobre de la prison, à moins que leurs crimes ne fussent évidemment prouvés. C'étoit la renfermer dans des bornes fort étroites; c'étoit la rappeler à l'unique objet peut-être qui

eût pu motiver son institution , dans un tems où les novateurs , en matiere de doctrine , offensoient à la fois la société & le Ciel par leur zele turbulent. Cette victoire ne scandalisa en Espagne qu'un petit nombre de gens foibles ou fanatiques. Elle fut célébrée , exagérée même dans les pays étrangers. On y crut toucher au moment où l'Hydre , que la philosophie avoit proscrire depuis long-tems , seroit enfin terrassée.

La retraite de M. le Comte d'Aranda qui suivit de près , n'avoit pas dissipé cette illusion , parce qu'on voyoit encore à la tête de l'Administration des citoyens éclairés , qui , malgré leur respect pour la religion , étoient imbus des mêmes principes. La sécurité s'étoit rétablie dans les esprits sans en bannir le respect pour le culte & pour ses Ministres ; elle avoit pour garants la bonté & la modération du Monarque , les maximes tolérantes des principaux dépositaires de

Affoupissement
passager du
St.-Office.

son autorité. Le tems des rigueurs sacrées sembloit passé; le Saint-Office, en un mot, paroïssoit assoupi, lorsque tout-à-coup il signala son réveil en 1777 aux dépens d'une illustre victime, & avec lui se réveillèrent en Espagne la terreur & le faux zele; & au-delà de ses frontieres l'indignation des Apôtres d'une sage tolérance.

Don Pablo Olavidé
devient sa
victime.

Don Pablo Olavidé, né au Pérou, étoit parvenu par ses talens à une des premieres places de l'Administration, celle d'Intendant des quatre Royaumes d'Andalousie & d'Assistant de Séville. Ses succès dans ce poste important avoient excité l'admiration & la reconnoissance, mais en même tems l'envie bien plus active que ces deux sentimens, lorsqu'on lui offrit un nouveau moyen de signaler son zele. Le Roi avoit conçu un projet digne de sa bienfaisance, celui de défricher & de peupler cette partie de la Sierra Morena, que traverse la route de

Madrid à Cadix, canton autrefois habité & cultivé, mais qui depuis s'étoit couvert de bois, & étoit devenu le repaire des brigands & des bêtes féroces. Cette mission fut confiée à M. Olavidé; il la remplit de la maniere la plus distinguée; mais il ne put éviter l'écueil ordinaire des grandes entreprises. Il fit des mécontents; il s'attira sur-tout l'aversion du Pere Romuald, Capucin Allemand, qui avoit apporté dans la Sierra Morena une patente de son Général, par laquelle il étoit déclaré Préfet des nouvelles Missions, & dont il voulut se prévaloir pour affecter une autorité illimitée dans tout ce qui tenoit même de loin à la religion. Il éprouva des oppositions de la part d'un Grand-Vicaire, auquel l'Evêque de Jaen avoit délégué ses pouvoirs dans la Sierra Morena qui étoit de son Diocèse. Il en éprouva sur-tout de la part de M. Olavidé, qui d'ailleurs l'accueillit honnêtement, & l'admit même à son intimité. L'ambition trompée du Moine s'irrita.

Détail des
complots
formés
contre lui.

Quelques propos inconsiderés qui échapperent à M. Olavidé, dans ces momens où l'on ne s'observe pas assez parce qu'on est sans méfiance, servirent son ressentiment qu'il déguisa peut-être à ses propres yeux sous le nom du zele pour la religion. Il nourrit les mécontentemens de quelques Colons, ses compatriotes, & se servit d'eux pour décréditer le nouvel établissement & son chef. Les mémoires qu'ils firent remettre au Conseil de Castille étoient remplis des inculpations les plus graves contre M. Olavidé. Le Conseil les fit examiner par un Juge impartial, & remonta à la source corrompue d'où elles émanoient.

Cependant M. Olavidé, qui, loin du soupçon, continuoît ses opérations avec zele, fut tout-à-coup mandé à la Cour au mois de Novembre 1775, pour y traiter de différens objets relatifs à sa mission.

Tandis qu'il vivoit à Madrid dans la plus parfaite sécurité, le hasard lui fit

découvrir la trame odieuse qui s'ourdiffoit contre lui. Des lettres interceptées lui apprirent que le Pere Romuald conjuroit sa perte pour s'enrichir de ses dépouilles, & qu'il se flattoit même qu'une Cour respectable favoriseroit ses détestables complots. La connoissance de ces lettres parvint jusqu'au Monarque, qui en renvoya l'examen à un de ses Tribunaux.

Mais ces armes n'étoient pas les seules qu'eut employées le Moine vindicatif & ambitieux. M. Olavidé apprit par quelques amis qui lui restoit dans la Sierra Morena, que dès l'année précédente le Pere Romuald l'avoit accusé auprès du Ministre des Affaires étrangères, de manquer d'égards pour le Culte divin & la discipline ecclésiastique dans les nouvelles Colonies, de posséder des livres défendus, & que plus récemment il l'avoit dénoncé au Saint-Office.

Quelqu'inquiétantes que fussent ces nouvelles, M. Olavidé crut avoir dans le témoi-

Il est dénoncé au St.-Office.

gnage de sa conscience de quoi se rassurer. Il continua de rester à Madrid ; il sollicita l'entremise des Ministres pour faire parvenir aux pieds du Trône les preuves de son innocence , pour faire au moins valoir les titres que ses longs services & les missions importantes qu'on lui avoit confiées sembloient lui donner à l'indulgence du Monarque. Il se présenta plusieurs fois au Grand - Inquisiteur avec les démonstrations de la soumission ; il protesta de la pureté de sa croyance ; il offrit de rétracter les propos qui pouvoient lui être échappés au préjudice de la religion. Ces offres , ces protestations furent froidement accueillies. Il en conclut qu'on prenoit des mesures légales, mais secrètes , pour avérer sa justification ; & le mystérieux silence du Saint-Office ne lui paroissoit pas de mauvais augure.

Pendant près d'un an qu'il resta à Madrid , il y mena la conduite la plus exemplaire, espérant conjurer ainsi l'orage

qui cependant ne tarda pas à éclater.

Le 14 Novembre 1776 un Grand-
d'Espagne, en qualité d'*Alguasil Mayor* de l'Inquisition, accompagné des Ministres de la Justice, vient l'arrêter dans sa maison, & le conduit dans les prisons du Saint-Office. Depuis ce moment, il fut comme perdu pour sa femme, pour ses parens, pour ses amis. Jusqu'au jour où sa Sentence fut promulguée, ils ignorèrent tous quelle partie du monde il habitoit, s'il respiroit encore, & tous avoient renoncé à l'espérance de le revoir.

Il est
arrêté par
son ordre.

Dans le même tems sa femme vit arriver à la Caroline, où elle étoit restée, des Officiers de l'Inquisition qui firent main basse sur tous ses biens, ses livres & ses papiers, tandis qu'un autre détachement effectuoit la même opération dans sa maison de Séville.

Cet événement produisit en Espagne diverses sortes de sensations. Les rivaux de M. Olavidé, les ennemis que lui

Impres-
sion que
fait cet
événement
en Espa-
gne. ↓

avoient fuscité l'ambition & l'envie, & quelques dévots de bonne-foi dans leur zele amer pour la cause de Dieu, le regarderent comme un triomphe. Plusieurs citoyens séveres n'y virent qu'un juste châtiment, pour les imprudences qu'on attribuoit à l'illustre coupable, & qui ailleurs, disoient-ils, auroient eu d'autres Juges, mais ne seroient pas restées impunies. La consternation fut cependant le sentiment le plus général. Chacun commença à trembler pour lui-même, à craindre de trouver jusques dans ses liaisons les plus intimes des espions & des accusateurs; les cœurs se resserrèrent & se flétrirent. Comment se livrer désormais dans son intérieur aux doux épanchemens de la confiance & de l'amitié? Quel homme assez sage, assez sûr de lui-même pour calculer toutes ses démarches, pour mesurer tous ses propos, pour ne jamais fournir de matiere aux délations d'un ennemi caché, d'un domestique vendu, d'un ami, d'un fils même

égaré par ses scrupules? Le St.-Office à la vérité est encore plus juste peut-être qu'il n'est sévère; mais ses formes sont si redoutables! Comment éclairer sa justice, lorsqu'on ignore & ses accusateurs & ce dont on est accusé? Comment conjurer des foudres qui se préparent dans le silence & dans l'obscurité de son dédale inaccessible.

Tels étoient les raisonnemens que dictoit la terreur, pendant que duroit la détention de M. Olavidé. C'est surtout, quand d'un calme profond on passe tout-à-coup aux agitations de la tempête, qu'on s'exagère les dangers. Les âmes les plus intrépides sont ébranlées des secousses inattendues; l'assoupissement apparent de l'inquisition avoit rétabli la sécurité, son réveil subit effraya tout le monde. Cette première impression fut d'ailleurs prolongée par d'autres circonstances. Les Moines crurent que le moment étoit venu de reprendre leur empire. A peine M. Olavidé avoit-il été

Il réveille
le zèle des
Tribunaux
de l'Inqui-
sition dans
les Provin-
ces.

arrêté, qu'on apprit qu'à Seville une mission de Capucins se livroit à tous les excès de son zèle, déclamoit avec fureur contre les théâtres profanes qu'il avoit cherché à perfectionner dans cette ville. Dans le même tems les inquisitions des Provinces partageoient le triomphe de cette Capitale, & faisoient l'essai de leurs forces renaissantes. On vit celle de Cadix renouveler une cérémonie qu'elle avoit omise depuis un demi-siècle, & qui se répète tous les ans à Madrid, celle de faire la lecture solennelle de tous les decrets du St.-Office, des Bulles sur lesquelles son pouvoir est fondé, de tous les anathêmes qu'il lance sur les crimes contre la religion. Elle voulut donner à cette cérémonie tout l'appareil propre à en imposer à la multitude. Elle fit afficher un Edit qui enjoignoit à tous les fideles, au-dessus de dix ans, d'y assister sous peine d'excommunication. Il sembloit que le St.-Office voulût insulter aux alarmes publiques.

Cependant

Cependant le procès de M. Olavidé s'intruisoit dans le plus profond secret. Son sort fut enfin décidé après un an & sept jours d'une détention rigoureuse, pendant laquelle il n'avoit pas même eu la consolation d'être approché par un seul de ses domestiques.

Le 21 Novembre 1778, il se tint dans l'intérieur de l'hôtel de l'Inquisition une assemblée à laquelle furent invitées quarante personnes de différens ordres, parmi lesquelles se trouvoient plusieurs Grands-d'Espagne, des Officiers Généraux, des Prêtres & des Moines.

Le sort de M. Olavidé se décide.

La séance dura trois heures & demie, le coupable parut vêtu de jaune, portant à la main un cierge verd, & assisté de deux Ministres du St.-Office. On y lut tous les détails de la procédure. La piece la plus intéressante, étoit la relation circonstanciée qu'il avoit faite lui-même de sa vie entiere. Il y avouoit que dans ses voyages il avoit fréquenté les esprits forts, nommément Voltaire & Rousseau,

Tome I.

Y

avec lesquels il avoit discuté des questions de religion , sans néanmoins se laisser séduire par leurs argumens ; qu'il étoit cependant revenu en Espagne , imbu de préventions contre le Clergé , & persuadé que ses privilèges & les opinions de l'Eglise Romaine , s'opposoient à la prospérité des Etats ; que depuis qu'il s'étoit trouvé à la tête des Colonies de la Sierra Morena , il s'étoit expliqué témérairement & sans réflexions sur les obstacles qui retardoient leurs progrès , sur l'infailibilité du Pape , sur le Tribunal de l'inquisition ; mais que tous ses propos n'avoient pas eu le sens que leur avoient prêté ses Auditeurs.

Vinrent ensuite les dépositions de 78 témoins , qui l'accusoient d'avoir parlé souvent le langage des esprits forts du siècle , d'avoir proféré des blasphêmes , d'avoir jetté du ridicule sur les Peres de l'Eglise. L'accusé avouoit plusieurs de ces inculpations , en nioit quelques-unes , assurant qu'en tous cas ses discours n'a-

voient jamais été l'expression de ses véritables sentimens ; que quelques-uns avoient eu pour objet d'animer au travail les Colons confiés à ses soins, pour qui les pratiques extérieures de la Religion, n'étoient souvent qu'un prétexte dont se paroît leur oisiveté ; qu'en s'élevant contre les inconvéniens du célibat, il avoit eu en vue d'encourager la population, si nécessaire à la prospérité de sa patrie.

Ces moyens de se disculper n'avoient paru ni respectueux, ni concluans. On lui faisoit sur-tout un crime d'avoir employé toutes sortes de ressorts pour égarer la Justice du St.-Office, pour intercepter ses lettres, pour engager les témoins qu'on lui opposoit à se rétracter ; & ces griefs étoient prouvés par des écrits de sa propre main.

Bref, le Tribunal l'avoit jugé atteint & convaincu de tous les torts qu'on lui imputoit ; & avoit en conséquence pro-

Sentence
prononcée
contre lui.

noncé sa sentence. Elle le déclaroit *hérétique en forme*. Il en interrompit la lecture pour repousser cette qualification ; ce fut , pendant cette séance redoutable , le dernier effort de sa constance. Il tomba évanoui du banc sur lequel il étoit assis : quand il eut repris ses sens , on continua la lecture de la sentence. Elle portoit la confiscation de tous ses biens , le déclaroit inhabile à posséder aucune charge , l'exiloit à 20 lieues de Madrid , des maisons Royales , de Séville , le théâtre de son autorité éclipsée , de Lima sa patrie ; elle le condamnoit à être enfermé pendant huit ans dans un Monastere où il devoit lire des ouvrages de piété qu'on indiquoit , faire pénitence , & se confesser une fois tous les mois. Il fit ensuite son abjuration solennelle , & fut absous des censures qu'il avoit encourues avec tout l'appareil prescrit par les Canons.

Les assistans assurent qu'il donna des marques non-équivoques de résignation

& de repentir, & ne purent lui refuser un mouvement de compassion.

On a prétendu que la clémence personnelle du Monarque, & (le croira-t-on), celle du grand Inquisiteur, avoient adouci la rigueur de sa sentence; que quelques-uns de ses Juges avoient opiné pour la mort, plusieurs au moins pour une peine publique & afflictive; que le parti de la sévérité étoit soutenu sur-tout par un des entours du Monarque, dont le zele fanatique pour la cause de Dieu, lui faisoit croire que le scandale devoit être réparé par un exemple éclatant. Il étoit au reste fort difficile d'avérer les détails cachés de cet événement. La crainte avoit enchaîné d'un côté l'indiscrétion, de l'autre la curiosité. Une conjecture, une question pouvoit être mal interprétée, & empoisonner la vie de son auteur. Le parti du silence paroissoit le plus sûr. Il sembloit qu'on fût dans une situation semblable à celle que peint Tacite, *vita agricola : adempto per in-*

Terreur
qu'elle ins-
pire.

quisitiones & loquendi audiendique commercio.

Raisons
pour se
rassurer.

Avouons cependant à la louange du gouvernement Espagnol, que cette crise ne fut pas longue. Les esprits se rassurent en réfléchissant sur la bonté & sur l'équité du Souverain, & sur la sagesse de ses Ministres, sur-tout de celui qui, à la même époque, venoit d'être appelé auprès de sa personne. Les circonstances même où se trouvoit la victime qu'on venoit d'immoler, contribuèrent à dissiper la terreur publique. Ses talens & ses succès avoient excité les regards de l'envie avant d'exciter l'animadversion du St.-Office; & les citoyens devenus plus calmes, espéroient se faire de leur obscurité un rempart contre les rigueurs de ce Tribunal. La suite prouva d'ailleurs qu'elles n'étoient que passagères, & que des principes plus doux dominoient dans le Conseil intime du Roi.

M. Olavidé
n'est
pas sur-

M. Olavidé commença à la vérité, à subir sa sentence. Il fut enfermé dans un

Couvent de la Manche. Mais s'étant veillé avec sévérité, plaint bientôt après du dérangement de sa santé, il obtint la permission d'aller prendre des eaux minérales qui étoient dans le voisinage ; n'ayant pas à se louer de leur effet, il eut la liberté d'aller en chercher en Catalogne, qu'il espéroit lui être plus salutaires. Si la sévérité qui avoit dicté sa sentence eût présidé à son exécution, on n'auroit pas manqué de moyens d'empêcher qu'il ne profitât de la proximité de la frontière. Il trompa facilement la vigilance de ses gardiens, & disant un dernier adieu à sa patrie, qu'il chérissoit encore, il passa en France où sa réputation l'avoit précédé, où il fut accueilli comme un Martyr de l'intolérance, & où il mene sous le nom du Comte de Pilos, une vie douce, cherchant dans la Société des Gens de Lettres, dans l'intimité des amis estimables qu'il s'est faits, dans la jouissance modérée des plaisirs de notre Capitale, de quoi se consoler de la perte de son crédit & de

Il s'échappe d'Espagne en France.

Il est ré-
clamé par
la Cour.

ses places ; & ce qui est plus difficile pour son cœur , d'un bannissement qui l'éloigne sans retour de ses concitoyens & de ses proches. On assure que la Cour d'Espagne l'a fait réclamer auprès de la nôtre , mais que celle-ci , sans prétendre que la France servît impunément d'asyle à ceux que proscriit une Nation alliée , a représenté amicalement au Cabinet de Madrid que les crimes de M. Olavidé , n'étoient pas du genre de ceux dont les Etats policés sont convenus mutuellement de se livrer les auteurs. On ajoute que la Cour de Madrid , dont la sévérité est bien loin d'être implacable , & qui n'avoit fait que céder , dit-on , à l'impulsion d'un sentiment persécuteur qu'elle ne partageoit pas , n'a pas insisté sur sa réclamation.

Sentences
plus récentes
du St.-
Office.

Depuis cet événement l'Inquisition a justifié une fois les appréhensions qu'il avoit fait naître. La tolérance , qui est l'humanité , a frémî du supplice d'une pauvre femme qui , convaincue de sorciè-

lège & de maléfice, fut brûlée à Seville en 1780, par une sentence de ce Tribunal.

Il n'a d'ailleurs exercé son autorité que de loin en loin, sur quelques particuliers qui, ayant tenu des propos irréligieux, en ont été quittes pour une rétractation & des pénitences légères.

J'étois encore à Madrid en 1784, lorsqu'il s'y passa une scène qui prouve que ce Tribunal, malgré la terreur qu'inspireront toujours ses formes, est quelquefois moins sévère que bien des Tribunaux séculiers.

Un Mendiant établi à la porte d'une Eglise, avoit employé ses loisirs à inventer & à débiter une espece de poudre à laquelle il attribuoit des facultés merveilleuses. Il l'avoit composée d'ingrédients dont le détail feroit rougir la pudeur des Lecteurs. Il avoit créé certaines formules bisarres qu'il falloit prononcer en s'administrant ce remede. Il exigeoit, pour qu'il opérât son effet, qu'on prît des

Aventure
d'un Men-
diant qui
provoqua
ses ri-
goureux.

postures plus faciles à imaginer qu'à décrire. C'étoit une nouvelle édition de ces filtres amoureux auxquels nos ignorans aïeux ont eu foi long-tems ; le sien devoit avoir la propriété de ramener un amant dégoûté, d'attendrir une femme insensible. Tout ce qui flatte nos passions a des droits à notre crédulité. L'impofteur ne manqua pas de trouver des chaulands dans cette classe sur laquelle le merveilleux a tant d'empire. Quelques succès, produits par le hasard, accréditerent sa recette. Il s'affocia quelques femmes du commun, qui la propagerent. Cependant, ses poudres, comme on le croit bien, étoient souvent employées sans succès. La plupart de ses dupes, moins irritées que confuses, garderent le silence. Mais enfin quelques-unes éclaterent, & leurs plaintes parvinrent au Saint Office. Le Mendiant fut arrêté & conduit, ainsi que ses complices, à l'Inquisition, où leur procès fut suivi dans toutes les regles. L'impudent Empyrique avoua tout

dans ses interrogatoires ; il expliqua la composition de ses poudres ; il livra sa recette & ses formules. Il en résulta une des procédures les plus singulières dont jamais Tribunal ait retenti. Le jour de la vengeance arriva enfin. Les Juges, les coupables, & une foule de spectateurs des deux sexes & de toutes les classes, se rassemblèrent dans l'Eglise des Dominicaines de Madrid. On y célébra l'Office divin, qui fut interrompu par la lecture de l'étrange procédure. On ne crut pas profaner le Temple du Seigneur, en frappant ses voûtes des détails obscènes qui y étoient contenus. Telles étoient les loix du Saint-Office, & on n'y dérogea pas même en faveur des jeunes dames de qualité qui cachoient leur embarras derrière leur éventail. Il y a plus ; les Religieuses, moins attachées à leurs scrupules qu'au privilège de leur Eglise, ne perdirent rien de cette cérémonie, & leurs pudiques oreilles furent salies de la scandaleuse relation. La Sentence fut

prononcée & exécutée à l'issue de la Messe.

Sa Sentence.

Elle déclaroit le Mendiant atteint & convaincu de maléfice, de profanation & d'imposture, & le condamnoit à être enfermé pour toujours, après avoir été fouetté dans les principaux quartiers de la Ville. Deux femmes, ses complices, étoient traitées avec plus d'indulgence.

Comment on la lui fit subir.

En effet, on vit bientôt sortir de l'Eglise des Dominicaines les trois coupables; ils étoient montés sur des ânes, & revêtus chacun d'un *sambenito* couvert de diables & autres figures symboliques. Ils portoient sur la tête le fatal bonnet pyramidal qui se nomme *coroza*, & qui ressemble trop peut-être à la coëffure pontificale de nos Prélats. L'homme étoit nud jusqu'à la ceinture, & étaloit aux yeux du public un embonpoint qu'on ne pouvoit attribuer qu'au débit de ses poudres. La marche étoit ouverte par M. le Marquis de Cogolludo, fils aîné de M. le Duc de Medina Celi,

qui, en qualité d'Alguasil Mayor, présidoit à la cérémonie. Il étoit suivi de plusieurs Grands-d'Espagne familiers du Saint-Office, & des autres Officiers de ce Tribunal. Une foule de curieux assiégeoit toutes les fenêtres, & inondoit toutes les rues. L'entrée triomphante d'un Héros, rentrant dans sa Patrie après l'avoir sauvée, n'auroit eu rien de plus pompeux que la cérémonie dont un vil criminel étoit l'objet; & ce spectacle, piquant pour la curiosité, n'eut, comme ceux de ce genre, rien d'affligeant pour la sensibilité. Jamais Sentence méritée ne fut exécutée avec plus de douceur. De distance en distance, le Mendiant s'arrêtoit, le bourreau effleuroit à peine ses épaules de quelques coups de fouet, & aussi-tôt une main charitable lui présentait un verre de vin d'Espagne pour ranimer ses forces & l'aider à fournir sa carrière. Il est à désirer que le Saint-Office n'ait jamais à exercer d'autres rigueurs.

Réflexions sur
l'état actuel du
St.-Office.

Dans le fait, ce Tribunal, de nos jours au moins, est bien loin d'être aussi redoutable qu'on le croit encore dans les pays étrangers. Ses formes ont à la vérité de quoi alarmer ceux même qui comptent sur son équité. L'instruction du procès des accusés doit se faire dans le plus grand secret ; l'Avocat qu'on leur accorde pour leur défense ne peut s'aboucher avec eux qu'en présence des Inquisiteurs. Mais ce qu'elles ont sur-tout d'odieux, c'est qu'en leur communiquant les dépositions qu'on a reçues contr'eux, on leur en cache soigneusement les auteurs (1). On ne peut s'empêcher de

(1) Les constitutions d'après lesquelles le St.-Office se dirige encore, sont de l'année 1561 ; elles étoient devenues fort rares : on les a réimprimées parmi les Pièces justificatives de l'Ouvrage qui a paru en 1785, sous le titre de *Maximas sobre recursos de fuerza*. Nous croyons que le Lecteur ne sera pas fâché d'en trouver une traduction à la fin de ce cet Ouvrage. Leur lecture rectifiera peut-être quelques-unes de ses idées sur le Saint-Office, en lui faisant connoître toutes les

regretter qu'un pays où les loix sont tous les jours perfectionnées par la sagesse, où les lumieres font des progrès rapides dans toutes les branches de l'administration, conserve encore dans un de ses Tribunaux une maniere de procéder, dont toutes les Jurisprudences modernes ont senti les inconvéniens, & qui d'ailleurs ne tient pas essentiellement au but de son institution. Quand le Saint-Office instruiroit publiquement le procès des coupables qui lui sont dénoncés, quand il leur feroit connoître leurs accusateurs, quand il les confronteroit avec eux, quand il leur laisseroit tous les moyens de prouver leur innocence & d'éclairer sa justice, ses loix en seroient-elles moins bien observées ? les intérêts sacrés qui lui sont confiés en seroient-ils moins bien servis ? Les apologistes de sa constitution actuelle objecteront sans doute que la cer-

précautions qu'elles prescrivent, pour que les accusés ne soient jamais condamnés qu'après une entiere conviction.

titude du secret qu'on garde inviolablement aux dénonciateurs , provoque des dépositions qui , sans cette garantie , ne lui parviendroient jamais ; que la plupart seroient retenus par une fausse honte , par la crainte de s'exposer au cri de l'indignation publique & au ressentiment des accusés , ou par quelques autres motifs humains. Mais , quoi ! son zele pour la cause de Dieu lui feroit-il appréhender de voir diminuer le nombre de ses justiciables ! Nous ne lui ferons pas l'injure de le croire. La pureté du dogme , le respect pour le vrai culte , doivent sans doute être maintenus avec vigilance ; ceux qui y portent atteinte méritent assurément d'être réprimés. Mais la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs , mais la tendresse filiale , mais la fidélité des domestiques envers leurs maîtres , mais l'indulgence charitable qu'on doit aux fautes de ses semblables , sont-elles des vertus moins recommandables aux yeux de la Divinité ? Et quand des motifs aussi

aussi louables préviendroient quelques dé-
lations , sa cause feroit - elle trahie ?
D'ailleurs les autres Tribunaux n'ont-ils
pas d'autres moyens de découvrir les cou-
pables ? La partie publique , chargée de
la poursuite des crimes , ne leur suffit-
elle pas pour connoître & pour avérer
légalement ceux dont la punition inté-
resse la société ou la religion ? & ceux
de ce genre échappent-ils souvent au
glaiue de leur Justice ? Quant à ceux qui
resteroient cachés sans les révélations de
quelques témoins qu'ils ont scandalisés ,
que peut gagner la religion à leur pu-
blicité ? Leur punition éclatante ne fait
qu'étendre à tout un peuple un scandale
qui peut-être se feroit renfermé entre
un petit nombre d'individus. Ceux qui
n'ont pour-ainsi-dire que Dieu pour té-
moin , ne pourroient-ils pas sans incon-
venient être abandonnés à sa vengeance ,
bien plus juste , bien moins facile à éluder
que celle des hommes ?

Quoi qu'il en soit de ces réflexions ,

Tome I.

Z

nous le répétons , aux formes près de sa procédure , l'Inquisition pourroit être de nos jours , citée comme un modele d'équité & même de douceur. Elle prend toutes les mesures possibles pour avérer l'exactitude des dépositions qu'elle reçoit. Qu'on ne dise pas que le ressentiment d'un ennemi caché , suffiroit pour provoquer ses foudres. Elle ne condamne personne sur le témoignage d'un seul accusateur , ni sans discuter les preuves des accusations. Il faut des délits graves & répétés pour encourir ses censures ; avec un peu de circonspection dans ses propos & dans sa conduite , relativement à la religion , on peut facilement leur échapper , & vivre aussi tranquillement en Espagne qu'en aucun autre Etat de l'Europe. Le zele indiscret de quelques Commissaires de l'Inquisition , trouble à la vérité en certains endroits le repos des habitans par des descentes dans leurs maisons , pour y confisquer ou des tableaux trop licencieux , ou des livres prohibés ;

Sa cir-
conspec-
tion dans
ses procé-
dures.

Le zele
de ses Mi-
nistres su-
balternes
est souvent
reprimé.

mais ce zele est presque toujours réprimé ou par la Cour, ou par le grand Inquisiteur, dont la place, sous ce regne, n'a été confiée qu'à des Prélats éclairés & sages. On m'a conté à Cadix, qu'une maison de commerçans François, ayant reçu un chargement de cuirs d'une de nos fabriques, fut fort alarmée en voyant paroître chez elle les Ministres du St.-Office. Ils demanderent à voir les cuirs nouvellement arrivés, & ayant remarqué qu'ils portoient l'empreinte de la Sainte-Vierge, qui étoit la marque de la fabrique, ils se récrierent sur cette profanation: ils prétendirent que ces cuirs étant destinés à faire des souliers, l'image de la Mere de Dieu couroit risque d'être foulée aux pieds, & ils les confisquerent. L'observation fut déferée au Tribunal suprême de Madrid, & le corps du délit lui fut envoyé. De leur côté, les commerçans alarmés recoururent à la Cour par la voie de leur Ambassadeur. La Cour & le Tribunal accueillirent la plainte

Exemple
récent à
Cadix.

comme elle le méritoit. Il fut enjoint aux officiers de l'Inquisition de ne plus molester les étrangers pour de pareilles miseres, & les commerçans recouvrèrent leurs cuirs & leur tranquillité.

Autre
exemple
en Andalousie.

Dans d'autres occasions plus récentes encore, le Ministère & le grand Inquisiteur lui-même, ont protégé des habitans contre les tracasseries des subalternes du St.-Office. Dans une ville d'Andalousie, ils vouloient inquiéter une maison Françoisé, parce qu'elle étoit protestante; & comme on leur objectoit que les Anglois & les autres Nations du Nord étoient tolérés en Espagne, quoique hérétiques, ils répondoient qu'on ne connoissoit en France d'autre religion que la catholique. La cause de cette maison persécutée n'eut besoin que d'être présentée à la Cour pour y être gagnée.

Autorité
du Tribunal
de Madrid sur
ceux des
Provinces.

Enfin, supposé qu'il y eut réellement plus d'intolérance dans les Provinces que dans la Capitale, il ne peut jamais en

réfuter de grands inconvéniens , parce que les sentences des Tribunaux des Provinces n'ont de force qu'autant qu'elles ont obtenu la sanction de celui de Madrid , qui , pour cela , porte le nom de la *Suprema*. La Cour s'immisce d'ailleurs plus que jamais dans l'administration du St. Office , & ce n'est sûrement pas pour en augmenter la sévérité. En 1784 , il fut réglé que quand il auroit fait le procès à quelque Grand-d'Espagne , à quelque Ministre de S. M. , à quelque Officier de ses troupes , à quelque Membre de ses Tribunaux , ou en un mot à un homme en place , il présenteroit toute la procédure au Roi pour être revue & examinée. Les principaux citoyens ont donc obtenu par cette loi une sauve-garde de plus contre les rigueurs arbitraires du St.-Office. On regrette seulement qu'elle ait été accordée aux classes qui ne peuvent manquer de protection , plutôt qu'à celles dont l'obscurité rend souvent les plaintes impuissantes , & qu'on pourroit

Restric-
tion mise
en 1784 à
l'autorité
du Saint-
Office.

par conséquent traiter plus impunément avec injustice. Mais presque par-tout le peuple est tour-à-tour opprimé ou oublié par les loix, parce qu'il n'a aucune part à leur rédaction.

Le St.-Office est resté jusqu'à nos jours en possession d'un droit qu'il perçoit dans les ports sur chaque bâtiment qui y entre, à raison de la visite qu'il est autorisé à y faire pour s'assurer qu'il ne contient rien dont la religion puisse s'offenser. Depuis long-tems la visite ne se fait plus ; mais le droit continue à se percevoir. On se réconcilieroit facilement avec le St.-Office , si on n'avoit pas contre lui d'autres griefs. Au reste nous terminerons tout ce que nous avons dit sur l'Inquisition , en formant un vœu bien sincere, bien éloigné de tout sentiment d'amertume ; c'est que les Rois d'Espagne se croient enfin assez sûrs de la soumission de leurs sujets, de la vigilance de leurs cours de Justice temporelle , & du zele pieux des Prélats Espagnols,

Vœu de
l'Auteur ,
relative-
ment à l'In-
quisition.

pour pouvoir se passer entierement de ce Tribunal.

Avant de quitter cette matiere , nous dirons deux mots d'un corps que bien des étrangers confondent avec le Saint-Office , & qui n'a avec lui d'autre rapport que celui de leur épithète commune. C'est la Ste.-Hermandad , dont il est beaucoup question dans les romans Espagnols ; ce n'est autre chose qu'une confrairie qui est repartie dans différens cantons du Royaume de Castille seulement , & qui n'a d'autre objet que de veiller à la sûreté des campagnes , en poursuivant ceux qui la troublent. Elle est subordonnée au Conseil de Castille dont elle reçoit ses loix. Une des plus sévères est de ne pas étendre sa juridiction à l'enceinte des villes. Ses principaux détachemens sont fixés à Toledé , à Cindad Rodrigo & à Talavera.

De la
Ste. - Her-
mandad.

En suivant la marche que je m'étois tracée , j'ai débuté dans l'administration intérieure de l'Espagne , par le Conseil

360 NOUVEAU VOYAGE, &c.
de Castille qui m'a mené naturellement
à l'Administration de la Justice, à la légis-
lation, & par elles au Tribunal du Saint-
Office. Je vais continuer présentement à
passer en revue les divers conseils de la
Monarchie : ce qui me fournira un ca-
nevas naturel pour le développement de
sa constitution.

Fin du Tome premier.



T A B L E

DU PREMIER VOLUME.

O BJET de ce voyage ,	pag. 1
Coche de Colleras ,	2
Auberges d'Espagne ,	3
Isle de la Conférence ,	5
Entrée en Espagne ,	ibid.
Tableau de la Biscaye ,	6
Privilege de la Biscaye ,	10
Son commerce avec l'Amérique ,	12
Son industrie ,	14
Saint-Sébastien ,	16
Ses Ports ,	ibid.
Port du Passage ,	ibid.
Vittoria ,	18
Premier aspect de l'Ebre ,	19
Canal d'Arragon ,	20
Rochers de Pancorvo ,	22
Bribiesca ,	ibid.
Burgos ,	23
Sa Cathédrale ,	24
Son Crucifix miraculeux ,	25
Canal de Castille ,	26
Chemin de Palencia ,	27
Malpropreté de Valladolid ,	28
Eglises de Valladolid ,	29
Industrie de cette ville ,	30

<i>Bourg de Valdestillas ,</i>	11
<i>Olmedo ,</i>	ibid.
<i>Pauvreté de cette ville ,</i>	ibid.
<i>Approches de Ségovie ,</i>	32
<i>Ségovie ,</i>	33
<i>Son aqueduc ,</i>	35
<i>Détails sur les laines d'Espagne ,</i>	38
<i>Fabrique de Guadalaxara ,</i>	47
<i>Draps de Vigogne ,</i>	51
<i>Fabrique de Ségovie ,</i>	53
<i>Voyages des moutons ,</i>	55
<i>Leur tonte ,</i>	56
<i>Lavage des laines d'Espagne ,</i>	58
<i>Première vue de St.-Ildefonse.</i>	62
<i>Entrée de St.-Ildefonse ,</i>	64
<i>Tombeau de Philippe V ,</i>	66
<i>Jardins de St.-Ildefonse. Description superbe</i> <i>qu'en fait l'Auteur ,</i>	68
<i>Ce qu'ont coûté ces Jardins ,</i>	78
<i>Ce qui y manque ,</i>	79
<i>Arrivée de Monseigneur Comte d'Artois à St.-</i> <i>Ildefonse ,</i>	81
<i>Touchant M. l'Ambassadeur de France ,</i>	84
<i>Vie intérieure du Roi d'Espagne ,</i>	86
<i>Sa magnificence ,</i>	88
<i>Jour de gala & baise-mains ,</i>	89
<i>Dignités & titres en Espagne ,</i>	92
<i>Détails sur la Grandesse ,</i>	94
<i>Succession des Grandesses ,</i>	97
<i>Des titres de Castille ,</i>	99
<i>Droits à payer pour la Grandesse & les titres</i> <i>d'Espagne ,</i>	101
<i>Rang des Grands-d'Espagne à la Cour de</i> <i>France ,</i>	102

T A B L E.	363
<i>Richesse des Grands-d'Espagne ,</i>	106
<i>Leurs occupations ,</i>	109
<i>Ordres de Chevalerie ,</i>	112
<i>Comment se prouve la Noblesse ,</i>	115
<i>Forme de Gouvernement ,</i>	119
<i>Ce qui reste des anciennes Cortes ,</i>	120
<i>Division générale de l'Espagne ,</i>	122
<i>Ministres du Roi d'Espagne ,</i>	124
<i>Stabilité des Ministres ,</i>	131
<i>Bureaux ,</i>	133
<i>Goût des beaux-Arts à la Cour d'Espagne ,</i>	134
<i>Tableaux du Château de St.-Ildefonse ,</i>	135
<i>Galerie d'Antiquités du Palais du Saint-Ildefonse ,</i>	139
<i>Fabriques de toiles dans les environs du Château de Saint-Ildefonse ,</i>	142
<i>Verrerie & fabrique de glaces à Saint-Ildefonse ,</i>	145
<i>Séjour de Monseigneur Comte d'Artois à Saint-Ildefonse ,</i>	147
<i>Sa liaison avec Mgr. le Prince des Asturies ,</i>	149
<i>Séjour de Monseigneur Comte d'Artois & de Monseigneur le Duc de Bourbon à Madrid ,</i>	151
<i>Bords charmans de l'Eresma ,</i>	153
<i>Battue générale ,</i>	155
<i>Monastere du Poular ,</i>	157
<i>Château de Rio-Frio ,</i>	159
<i>Château de Balsain ,</i>	160
<i>Chemin de Saint-Ildefonse à l'Escorial ,</i>	161
<i>Premier aspect de l'Escorial ,</i>	162
<i>Construction du Monastere de l'Escorial ,</i>	163
<i>Eglise de l'Escorial ,</i>	168
<i>Le maître-Autel & les deux Mausolées qui l'accompagnent ,</i>	ibid.

<i>Reliques & Tableaux de l'Eglise ,</i>	170
<i>Tableaux de la Sacristie ,</i>	171
<i>Panthéon , sépulture des Rois ,</i>	175
<i>Chœur des Moines ,</i>	179
<i>Réflexions que fait naître l'aspect de l'Eglise</i> <i>de l'Escorial ,</i>	180
<i>Salle des Batailles ,</i>	182
<i>Peintures à fresque du grand cloître ,</i>	ibid.
<i>Tableaux de la Salle capitulaire ,</i>	184
<i>Tableaux de l'ancienne Eglise ,</i>	185
<i>Fameux tableau de la Madonna del Pez ,</i>	186
<i>Grand cloître d'en-haut ,</i>	187
<i>Grand escalier ,</i>	188
<i>Bibliothèque ,</i>	188 — 194
<i>Maison des Enfants ,</i>	199
<i>Corridor souterrain ,</i>	200
<i>Environs du Monastere de l'Escorial ,</i>	201
<i>Petite maison de Monseigneur le Prince des</i> <i>Asturies ,</i>	202
<i>Petite maison de Monseigneur l'Infant Don</i> <i>Gabriel ,</i>	205
<i>Chemin de l'Escorial à Madrid ,</i>	206
<i>Ponts sur le Manzanares ,</i>	208
<i>Premier aspect du Palais de Madrid ,</i>	210
<i>Appartemens du Palais de Madrid ,</i>	211
<i>Tableaux de Mengs ,</i>	213
<i>Autres tableaux des Appartemens du Palais ,</i>	216
<i>Un de Rubens ,</i>	218
<i>Un de Raphaël ,</i>	ibid.
<i>Singulier tableau du Poussin ,</i>	220
<i>Ecole Espagnole ,</i>	222
<i>Chapelle du Palais de Madrid ,</i>	223
<i>Réédification du Palais de Madrid ,</i>	224
<i>Arsenal ,</i>	225

T A B L Ê.	365
<i>Description du Buen-Retiro ,</i>	226
<i>Tableau de la famille de Philippe V ,</i>	228
<i>Tableau du dernier autodafé solennel ,</i>	229
<i>Salle du Théâtre du Buen-Retiro ,</i>	230
<i>Manufacture de porcelaine ,</i>	232
<i>Promenade du Prado ,</i>	233
<i>Jardin Botanique ,</i>	236
<i>Rêverie de l'Auteur pour l'embellissement du Prado ,</i>	ibid.
<i>Cabinet d'Histoire naturelle ,</i>	239
<i>Mesures prises pour embellir ce Cabinet ,</i>	240
<i>Académie des beaux-Arts ,</i>	242
<i>Distribution de ses prix ,</i>	ibid.
<i>Monumens de mauvais goût ,</i>	243
<i>Peintres & Graveurs dignes d'être cités ,</i>	249
<i>Chef-d'œuvre de Typographie Espagnole ,</i>	250
<i>Fondations pieuses ,</i>	251
<i>Autres Académies de Madrid ,</i>	ibid.
<i>Académie de la Langue ,</i>	252
<i>Académie de l'Histoire ,</i>	253
<i>Ses travaux ,</i>	254
<i>Collection précieuse pour l'Histoire d'Espagne ,</i>	255
<i>Histoire ecclésiastique ,</i>	256
<i>Culture des Sciences ,</i>	ibid.
<i>Incident relatif à la nouvelle Encyclopédie ,</i>	257
<i>Véritable état des Lettres & des Sciences en Espagne ,</i>	259
<i>Académies & Sociétés ,</i>	260
<i>Education ,</i>	ibid.
<i>Etat des Fabriques ,</i>	263
<i>Chemins ,</i>	264
<i>Canaux ,</i>	265
<i>Sociétés patriotiques ,</i>	267
<i>Ce qu'elles ont opéré ,</i>	268

<i>Sources d'où sont tirés leurs fonds ,</i>	269
<i>Société patriotique de Madrid ,</i>	271
<i>Conseils & Tribunaux ,</i>	272
<i>Conseil de Castille ,</i>	ibid.
<i>Cinq Chambres du Conseil de Castille ,</i>	273
<i>Alcaldes de Cour ,</i>	275
<i>Chancelleries ,</i>	ibid.
<i>Audiences ,</i>	276
<i>Conflits de juridiction ,</i>	277
<i>Dignité de Président ou de Gouverneur de Conseil de Castille ,</i>	278
<i>La premiere a été occupée par M. le Comte d'Aranda ,</i>	279
<i>Eloge de son administration ,</i>	ibid.
<i>Ceux qui l'ont remplacé à la tête du Conseil de Castille ,</i>	281
<i>Ce que c'est que la Camara ,</i>	282
<i>La vénalité des charges inconnue en Espagne ,</i>	283
<i>Divers degrés de la Magistrature Espagnole ,</i>	284
<i>Des divers sortes d'Alcaldes ,</i>	285
<i>Nouvel établissement relatif aux Corrégidors & Alcaldes Mayors ,</i>	286
<i>Constitution municipale de Madrid ,</i>	288
<i>Complication de juridiction dans cette Capi- tale ,</i>	290
<i>Loix reçues en Espagne ,</i>	ibid.
<i>S'il est question d'un nouveau Code criminel en Espagne ,</i>	293
<i>De la torture ,</i>	294
<i>Relations de la Cour d'Espagne avec le Saint-Siege ,</i>	295
<i>A quoi se réduit à présent l'influence des Moines en Espagne ,</i>	296
<i>Celle du Confesseur de Sa Majesté Catholique ,</i>	ibid.

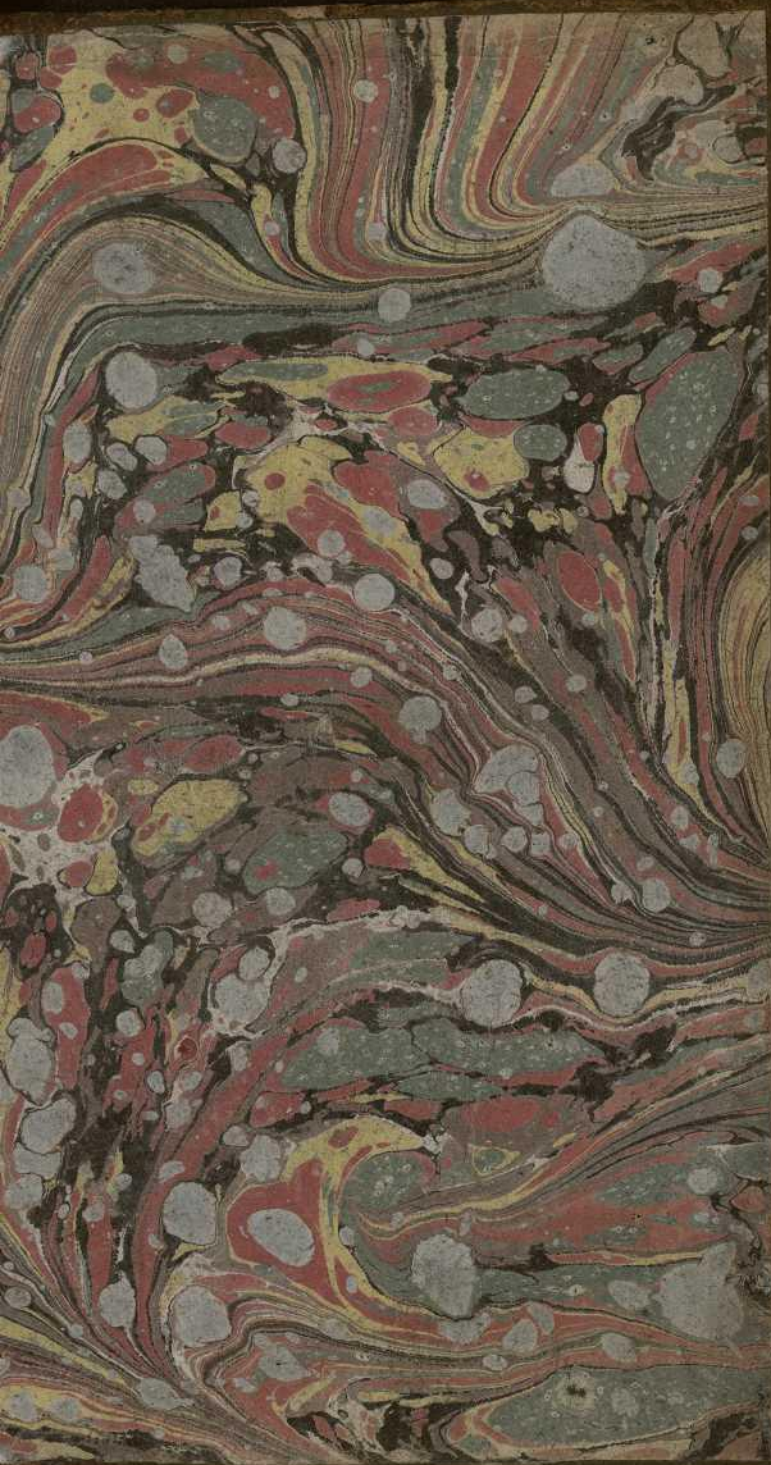
T A B L E.		367
<i>Concordat de la Cour de Madrid avec le</i>		
<i>Saint-Siege ,</i>		298
<i>Collation des bénéfices ,</i>		299
<i>Dispositions du Concordat , relativement aux</i>		
<i>spolios y vacantes ,</i>		301
<i>Emploi que fait le Roi de leur produit ,</i>		302
<i>Dédommagement que le Concordat de 1753</i>		
<i>accorde au Saint-Siege ,</i>		303
<i>A quoi se réduit en Espagne la juridiction</i>		
<i>du Nonce ,</i>		307
<i>Maximes reçues en Espagne sur l'autorité</i>		
<i>souveraine ,</i>		308
<i>Trop grande richesse du Clergé ,</i>		ibid.
<i>Remedes qu'on y a apportés ,</i>		310
<i>Très-peu d'Ordres religieux ont leurs Géné-</i>		
<i>raux hors du pays ,</i>		311
<i>De l'Inquisition ,</i>		312
<i>Ce que ses Apologistes disent en sa faveur ,</i>		313
<i>Ses inconvéniens ,</i>		314
<i>Les rigueurs de ce Tribunal ne sont plus ce</i>		
<i>qu'elles étoient autrefois ,</i>		315
<i>Tableau du dernier autodafé général ,</i>		316
<i>Arrêts les plus connus du Saint-Office pendant</i>		
<i>ce siècle ,</i>		320
<i>Contre des Moines d'Arragon ,</i>		ibid.
<i>Contre une famille de Maures ,</i>		ibid.
<i>Restrictions apportées à la juridiction du</i>		
<i>Grand-Inquisiteur ,</i>		323
<i>Don Pablo Olavidé devient sa victime ,</i>		328
<i>Détails des complots formés contre lui ,</i>		330
<i>Il est dénoncé au Saint-Office ,</i>		331
<i>Il est arrêté par son ordre ,</i>		333
<i>Impression que fait cet événement en Espa-</i>		
<i>gne ,</i>		ibid.

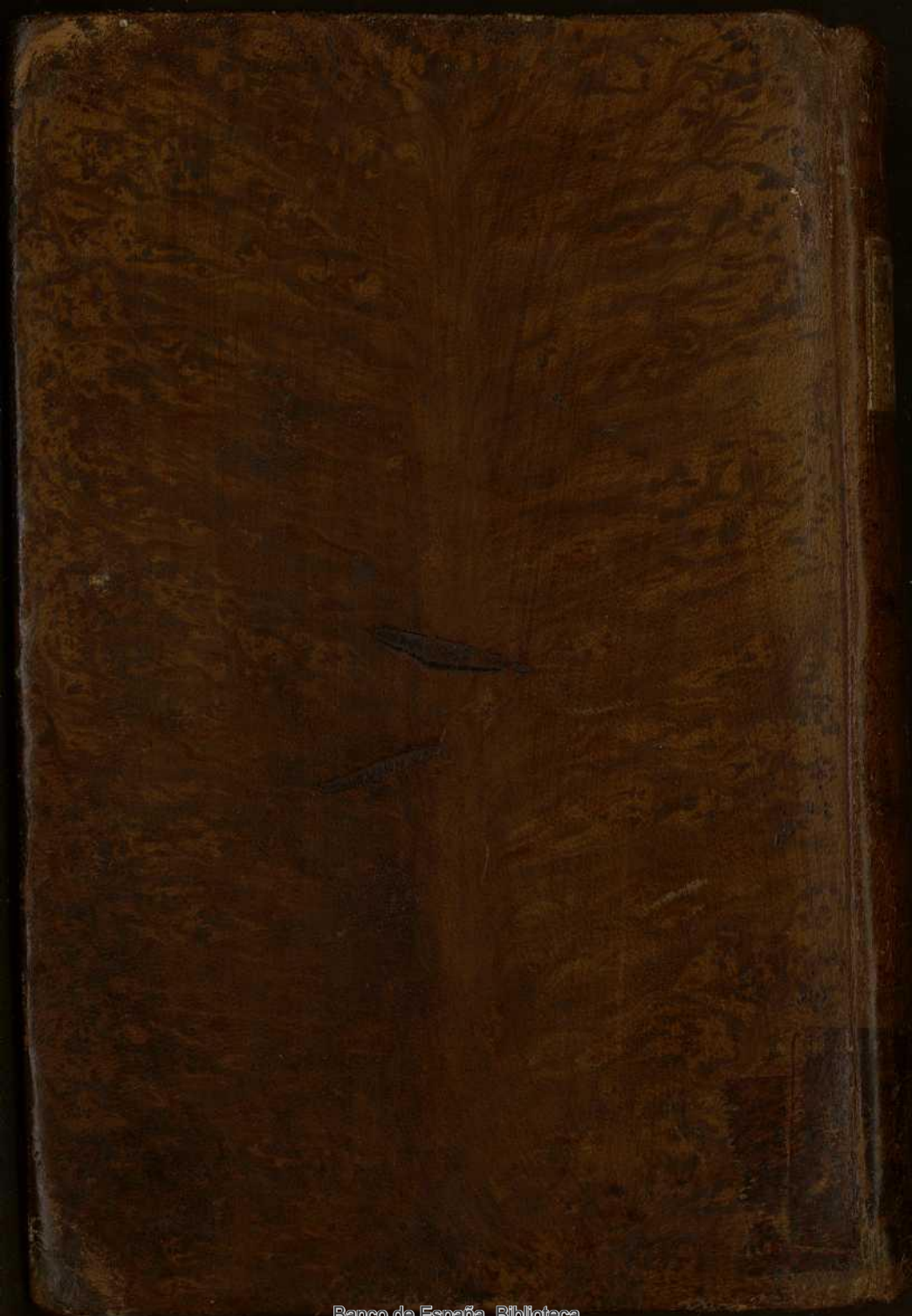
<i>Il réveille le zèle des Tribunaux de l'Inquisition dans les Provinces ,</i>	335
<i>Le sort de M. Olavidé se décide ,</i>	337
<i>Sentence prononcée contre lui ,</i>	339
<i>Terreur qu'elle inspire ,</i>	341
<i>M. Olavidé n'est pas surveillé avec sévérité ,</i>	343
<i>Il s'échappe d'Espagne en France ,</i>	ibid.
<i>Il est réclamé par sa Cour ,</i>	344
<i>Sentences plus récentes du Saint-Office ,</i>	ibid.
<i>Aventure d'un Mendiant qui provoqua ses rigueurs ,</i>	345
<i>Sa Sentence ,</i>	348
<i>Comment on la lui fit subir ,</i>	ibid.
<i>Réflexions sur l'état actuel du St.-Office ,</i>	350
<i>Sa circonspection dans ses procédures ,</i>	354
<i>Le zèle de ses Ministres subalternes est souvent réprimé ,</i>	ibid.
<i>Exemple récent à Cadix ,</i>	355
<i>Autre exemple en Andalousie ,</i>	356
<i>Autorité du Tribunal de Madrid sur ceux des Provinces ,</i>	ibid.
<i>Restriction mise en 1784 à l'autorité du St.-Office ,</i>	357
<i>Vœu de l'Auteur , relativement à l'Inquisition ,</i>	358
<i>De la Sainte-Hermandad ,</i>	359

Fin de la Table.

<i>Il est élu le 1^{er} des Tribunaux de l'Inquisition</i>	
<i>Il est élu par les Provinces</i>	393
<i>Le roi de M. Olavide se retire</i>	397
<i>Il est prononcé contre lui</i>	399
<i>Il est élu inquis</i>	401
<i>Il est élu par la Cour</i>	403
<i>Sentences plus récentes du Saint-Office</i>	ibid.
<i>Aventure d'un Espagnol qui prétendait être</i>	
<i>regret</i>	405
<i>Sur Sentence</i>	407
<i>Comment on la lui fit faire</i>	ibid.
<i>Réflexions sur l'état actuel du St-Office</i>	410
<i>Sur l'insubordination dans ses procédures</i>	414
<i>Sur les Ministres subalternes et leurs</i>	
<i>procédures</i>	415
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	416
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	417
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	418
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	419
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	420
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	421
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	422
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	423
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	424
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	425
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	426
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	427
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	428
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	429
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	430
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	431
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	432
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	433
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	434
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	435
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	436
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	437
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	438
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	439
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	440
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	441
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	442
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	443
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	444
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	445
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	446
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	447
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	448
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	449
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	450
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	451
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	452
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	453
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	454
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	455
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	456
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	457
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	458
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	459
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	460
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	461
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	462
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	463
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	464
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	465
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	466
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	467
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	468
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	469
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	470
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	471
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	472
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	473
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	474
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	475
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	476
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	477
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	478
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	479
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	480
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	481
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	482
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	483
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	484
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	485
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	486
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	487
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	488
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	489
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	490
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	491
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	492
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	493
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	494
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	495
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	496
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	497
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	498
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	499
<i>Sur les Ministres subalternes</i>	500









NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE

